

19-X-26
6^e ANNÉE. — N° 7
Tome X

DÉCEMBRE 1925

REGLAIRE

Revue Universelle du Sacré-Cœur

*Toute la question du Sacré-Cœur;
Tout le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur;
Voilà l'objet de cette Revue.*

SOMMAIRE

I. - DOCTRINE

Félix ANIZAN. — L'astre qui aime la pensée	3
Abbé J.-M. B. — Une dogmatique du Sacré Cœur	7
L. CHARBONNEAU-LASSAY. — L'Iconographie du Cœur de Jésus, depuis la Renaissance (1 ^{er} article)	10
RENÉ GUÉNON. — A propos de quelques symboles hermé- tico-religieux	23
GERMAINE MAILLET. — Le Sacré Cœur et les Poètes	30
Dom MÉNAGER. O. S. B. — Poitiers et le Culte du Sacré Cœur	38

II. - PIETE

ÉPHÉMÉRIDES DE DÉCEMBRE	49
L. D'ASTAING D'ESTAMPES. — Cor Jesu et Mariæ fornax amoris	52
PAGES POUR LES ENFANTS. — Les brins de paille. — La plaie du Cœur	54
PAGES POUR LES GRANDES. — Cana	61
Abbé Lucien BURON. — Sœur Marie du Sacré-Cœur et l'Archiconfrérie de la Garde d'Honneur	66

III. - LES FAITS

Toute une gerbe de grâces	80
---------------------------------	----

IV. - BIBLIOGRAPHIE

91

Revue Mensuelle, les 12 N° franco ; 20 fr. ; U. P. 30 fr.

Collection des 4 premières années : Chaque collection : 30 frs.

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1^{er} de chaque mois

par livraisons d'au moins 80 pages avec un supplément pour le Clergé sous le patronage de S. E. le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Un groupe de Professeurs
de Théologie

Secrétaire Général de Rédaction :
Abbé Félix ANIZAN
30, Rue Demours, PARIS XVII^e
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.

Il part du 1^{er} Juin et du 1^{er} Décembre.

France et Colonies : 20 francs. - Autres pays : 30 francs.

Le numéro : France et Colonies : 2 francs. - Autres pays : 2 fr. 50.

Chaque collection de chacune des 3 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par les articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne sont autorisées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés en double exemplaire au « Service de Bibliographie, 5, Rue de la Source, Paris XVI^e ». Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.



EXCELLENT MOYEN DE FAIRE RIMER LE SACRÉ-CŒUR

Faites connaître

L'Almanach du Sacré Cœur « Regnabit »

1926

Prix : 1 franc 50.



5^e ANNÉE - N° 7

DÉCEMBRE 1925

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré-Cœur



Toute l'immense question du Sacré-Cœur
Tout le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur
Voilà l'objet de cette Revue.

Tome 10



Hugo

ROME : 8, Lungo Tevere Cenci (XV^e)

PARAY-LE-MONIAL : Rue de la Croix-de-Pierre

PARIS : 10, Rue Cassette (VI^e)

BRUXELLES-ETTERBEEK : 43, Avenue Eudore Pirmaz.

PÉKIN : Librairie Française

CANADA : M. Amédée Denault, C. R. S. C., 105, Rue Sainte-Anne, QUÉBEC.

D

94018

RECNABIT

Revue Universelle du Sacré-Cœur

ROME

8, Lungotevere Cenci (XV^e)

PARIS

10, Rue Cassette (VI^e)

PARAY-LE-MONIAL, Rue Croix-de-Pierre — Chèque Postal : LYON, 83/55

BRUXELLES - ETTERBEECK

43, Avenue Budore-Pirmez

PÉKIN

Librairie Française

CANADA : M. Amédée DENAULT, C.R.S.C., 105, rue Sainte-Anne, Québec.

I. DOCTRINE.

L'ASTRE QUI AIMANTE LA PENSÉE

Saint Michel au péril de la mer ! Du milieu des eaux, c'est l'ossature même du sous-sol qui s'érige. Ce n'est pas l'écorce de la terre qui s'est renflée. C'est toute la structure intime du globe, c'est toute la roche autrefois cachée qui se dresse, une pièce portant l'autre, à bout d'efforts, pour s'approcher d'un point qui est là-haut, et que je ne vois pas.

Saint Michel au péril de la mer ! Ce n'est plus Carnac où les pierres dressées sont elles aussi des élans, mais qui se juxtaposent, sans se surajouter. Depuis l'ère des menhirs, des siècles ont perfectionné la race. L'âme celte s'est habituée aux fécondes exigences de l'organisation hiérarchique, qui va plus haut que les forces individuelles.

Saint Michel au péril de la mer ! Ce n'est point Carcassonne, où le sol se hérissé pour se défendre. Ce n'est point Rocamadour, où l'ascension mystique escalade pas à pas l'abrupte paroi du plateau.

Ici, crevant la surface uniforme, la profondeur a jailli. Et du sommet du roc s'élancent des piliers, sur qui se dressent des colonnes, qui supportent la tige svelte, qu'affleure le pied de l'Archange. C'est l'envol soudain des forces jusque là endormies. C'est un jaillissement de lignes concentrées dans une ligne unique, presque aérienne, et qui perce l'azur où se jouent les mouettes.

Mieux encore ! C'est mieux qu'un élan. C'est l'obéissance

de la matière à l'évocation qui la charme. La vertu qui provoque toute cette ascension, c'est de là haut, de tout là-haut, qu'elle s'exerce. Mystérieuse et puissante, elle soulève, par la sveltesse de cette ligne que vous voyez, toute la masse aimantée qu'elle tient au-dessus des vagues.

Oh ! moines des temps passés, arrière-neveux de Taliesinn, dont vous connaissiez la légende, quelle est donc cette étoile que vous vouliez atteindre, et qui attirait votre effort ?

* * *

...Lorsqu'il eut guidé, vers la haute montagne, Elfinn et Pahelmona qu'il arrachait ainsi au cataclysme, Taliesinn disparut à leurs yeux. Et ses deux disciples se retournèrent vers la vallée de la vengeance.

Un lac immobile recouvrait maintenant le château de Malgoun englouti. Sur les flots se berçait la harpe du barde. Ses cordes, fils d'argent, rayaient l'eau noire. Elle semblait soutenue par les magiques fulgurations d'un astre qui palpitait au fond du ciel. Vers elle, comme vers un centre lumineux, se portaient les forces des eaux et de la terre. Et la harpe aimantée apparaissait comme le cœur vivant des êtres...

* * *

Je sais, Jésus, que votre vrai cœur vivant est étroitement lié à votre vie profonde.

Premier moteur de votre vie corporelle, il est la première condition du jeu de vos sentiments qui achèvent en lui de se faire parfaitement humains. En lui s'est imprimée toute votre vitalité intime. Echo vivant de votre être, il m'en fait entendre le rythme secret.

.....

Simplement parce qu'il vibre à l'unisson de l'amour qui, l'ayant ému, devient comme du cœur en mouvement, voilà que ce cœur animé tient devant mes yeux le vivant : bîme d'où jaillissent les pensées, les vœux, les dévouements du Christ.

Comme ce pêcheur qui disait devant le bateau qu'un peintre venait de fixer sur sa toile : « moi je vois là dedans toute la mer » ; ainsi — mais avec des raisons plus profondes — dans le cœur réel qui reproduit vitalemment toutes les profondeurs du Christ, je vois tout le mystère de Jésus.

Son cœur et son amour, je les unis dans une vue symbolique où le Cœur est comme le trait sensible d'une réalité plus belle que naturellement il évoque.

Avec toute la tradition, je le vois comme une fournaise qui reçoit, pour nous les transmettre figurativement, les dévorantes ardeurs d'une âme conquérante ; comme un réservoir animé qui participe au bouillonnement des flots qui le remplissent et qui l'agitent.

Bref, parce que les mouvements de l'âme du Christ se sont gravés dans la matière vivante de son Cœur, ce cœur devient l'aimant qui attire ma pensée vers la réalité dont il est la figure vivante.

Parfaitement harmonisé avec la réalité qu'il symbolise, avec notre nature à laquelle il s'adresse, il nous stimule à saisir la vérité.

Et la vérité qu'il nous aide à découvrir est une lumière ardente.

Certes, une analyse abstraite saisirait la réalité même de la vie du Christ. Mais le Cœur qui palpite de cette vie me la fait connaître d'une connaissance plus directe encore et quasi intuitive.

Voir l'amour du Christ en ses effets, c'est bien me convaincre de sa réalité. Mais voir cet amour dans un cœur qui en vit, c'est, par un autre procédé, me disposer à en sentir la délicatesse humaine.

Entre ces deux façons d'aller au Christ Amour, je trouve un peu de la différence qu'il y aurait entre aller à Dieu sans Marie, et aller à Dieu par Marie. Car sans Marie je sais bien que Dieu est toute bonté, mais quand c'est une mère qui m'introduit près de Dieu, je me sens davantage dans une atmosphère de tendresse.

De même : sans voir l'amour du Christ en son cœur, on sait que le Christ est amour. Mais on sent mieux qu'Il est tout amour, quand on s'habitue à regarder dans sa poitrine ce grand espace où son amour se rythme. Et de le sentir mieux, il semble qu'on l'apprenne. Comme ce professeur de dogme qui depuis longtemps avait étudié les mystères de l'amour du Christ, et qui écrivait pourtant, après avoir contemplé le Cœur de Jésus, « Je n'avais jamais compris, comme je le comprends maintenant, que le Christianisme, en tant que religion surnaturelle, est une religion d'amour. L'amour en est le principe, l'amour en est la loi, l'amour en est la fin ; et comme le cœur et tout à la fois l'organe et le symbole, la faculté et l'acte de l'amour, rien n'est plus vrai que cette pensée : *le christianisme est la religion du cœur.* (1) »

Enfin, il avait compris ! L'amour du Christ, qu'auparavant

(1) Mgr Baudry. *Le Cœur de Jésus*. Introduction, II.

déjà il savait immense, il le voyait mieux désormais parce qu'il le contemplait dans le Cœur même où le Christ l'a montré.

Ce n'est point là un simple phénomène. C'est une loi.

Le Cœur du Christ s'impose à nous, parce qu'il répond à de latents désirs qui se meuvent en nous. Il nous incite à chercher, dans chaque mystère, dans chaque être, la partie de ce mystère, l'élément de cet être, qui les rattache à l'amour du Christ.

Parce que toute idée vivante tend à saisir toute l'âme, la vision d'amour que provoque le Cœur tout aimant cristallise notre vie selon la forme exacte de la vie du Christ qui est amour, comme Dieu lui-même est amour.

Qui se tient sous le rayonnement du Cœur qui palpite doit acquérir, ou perfectionner en soi, le sens de la fraternité humaine, et devenir lui-même un centre rayonnant.

* * *

Comme, sous le ciel normand, s'étale et la nappe du sol et la nappe d'eau qu'un jour a percé l'élan même de la terre, ainsi, sous l'influence du Cœur qui rayonne, je veux étendre mon âme.

Que, du fond de notre vivante poitrine, ô Christ qui appelez à vous tous les hommes, votre cœur attire le fond de ma pensée, et qu'il la fasse attirante.

FÉLIX ANIZAN.

SIMPLE QUESTION

Le Christ — Il est sans doute le premier des psychologues — aime la forme symbolique, puisqu'il manifeste son amour sous le symbole de son Cœur vivant.

Comment des prêtres, comment des chrétiens, comment des hommes, qui sans être chrétiens, estiment du moins l'intelligence du Christ, pourraient-ils SE DÉFIER D'UNE FORME DE PENSÉE QUI RESTE AIMÉE DU CHRIST ?

Une dogmatique du Sacré Cœur.

Depuis plusieurs années, déjà, Regnabit répète — il le redira souvent — qu'il faut montrer le Rayonnement du Sacré-Cœur non seulement dans le plan de la dévotion, mais dans tout l'ordre de la pensée.

Cette vérité rallie des adhésions convaincues. « Oui, m'écrit un ami de la première heure, aux écrivains, aux artistes, aux savants, il faut montrer le Sacré-Cœur non seulement comme foyer d'amour auquel on doit aller avec amour, mais aussi, du moins également, comme source de lumière intellectuelle, de science, d'inspiration. Le cœur de l'homme a besoin d'aimer, mais son esprit a besoin de savoir. Le savant chrétien, l'artiste, le chercheur, l'écrivain iront plus volontiers peut-être, si je ne m'abuse, vers cette source de vie intellectuelle qui peut, plus puissamment que tout, aider l'effort humain dans toutes les branches que l'intelligence peut cultiver. Je pense qu'il y aurait à insister en ce sens. »

Ce nous a été aussi une bonne joie de lire dans la brochure *Manete in dilectione mea*, spécialement destinée aux prêtres, la note suivante : « Combien il serait désirable que dans l'enseignement des Séminaires et des Facultés, il soit fait une place plus importante à la théologie du Sacré-Cœur ! Faut-il obliger des prêtres, quand leur cours de théologie est terminé, à redevenir étudiants, s'ils veulent acquérir des notions claires et solides sur une question aussi capitale et aussi pratique que celle-là ?... »

D'un prêtre, qui est depuis longtemps dans le ministère, je reçois le nouveau témoignage des mêmes convictions. Je le publie. Nous ne serons jamais assez à dire une vérité très importante.



La Rédemption s'explique exclusivement par l'amour de N. S. Jésus Christ.

A chacune des questions que pose ce drame historique autant que moral, il n'y a qu'une réponse capable de l'arracher un peu au mystère qui l'étreint : *Dilexit me et tradidit seipsum pro me* ; Jésus m'a aimé, et voilà pourquoi il s'est livré pour moi.

Il importe donc avant tout d'étudier l'amour de Jésus. Cet amour est l'unique clef qui permettra de pénétrer dans ce Saint de Saints, par ailleurs inaccessible ; c'est par lui seul qu'on arrivera à comprendre quelque chose du Verbe Incarné.

L'amour s'étudie, semble-t-il, avec le cœur. Oui, et le cœur,

surtout ici, « a des raisons que la raison ne connaît pas. » Le cœur a des intuitions, et il triomphe, là où les déductions tâtonnent ou sont impuissantes. Il a sa divination, comme Madeleine au matin de la Résurrection, comme Jean qui reconnaît Jésus sous les dehors quelconques de l'homme du rivage. Mais avec les seules lumières du cœur, cette étude risquerait d'être purement sentimentale et trop individuelle, ou d'être jugée telle.

L'amour de N. S., son Sacré-Cœur, demande donc d'être étudié aussi avec l'esprit, toutes les puissances de l'intelligence et du jugement ; il n'est vraiment que cette méthode qui soit sûre et lumineuse.

Il faudrait arriver à constituer une dogmatique du Sacré-Cœur et envisager sous ce jour tout à fait spécial une notable partie du traité de l'Incarnation. Mgr Dupanloup, dans son Introduction très développée à sa Vie de N. S. J. C., a annoncé ce travail, en présentant, avec force textes et détails, cette idée : Le Christ est Amour ; et M. l'abbé Martin, dans son Catéchisme du Sacré-Cœur, ici même, poursuit très heureusement le même but.

Le Sacré-Cœur doit régner sur les intelligences et rayonner sur elles jusqu'au parfait rassasiement. Et par voie de conséquence ou de réciprocité, les intelligences s'attacheront d'elles-mêmes à scruter, toujours plus avant et dans tous les détails, le mystère de l'immense amour de Jésus pour les hommes.

Le grand nombre ne cessera jamais d'aller à Jésus par le cœur, en se contentant de quelques généralités de doctrine ; mais il convient qu'une élite intellectuelle aille à Jésus et à l'amour de son Cœur d'abord par l'esprit et l'étude, en sorte que la dévotion au S. C. soit fondée sur les assises les plus indiscutables, la raison qui démontre tout ce qu'elle peut et la volonté qui adhère pleinement.

Dès lors cette dévotion, que l'on peut regarder comme la forme spéciale sous laquelle Jésus veut être adoré et honoré de notre temps, cette dévotion qui va si directement contre le naturalisme de plus en plus envahissant, n'excitera plus aucune défiance ni aucune ironie : la défiance de ceux qui la trouveraient trop peu stable parce que trop affective, l'ironie même très douce et à peine consciente, mais l'ironie, de tous ceux qui, par orgueil ou respect humain, estimerait plus ou moins, au fond d'eux-mêmes, que le Sacré-Cœur, c'est le Dieu des bonnes gens et la religion des bonnes femmes. Donner, par une forte doctrine, à cette dévotion un caractère vigoureux, j'oserai dire viril, une couleur ni grise ni rose, mais vive et nette, ce sera le fruit de cette croisade qui veut travailler au rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur.

Je ne m'étonne plus dès lors — mais je m'en réjouis et j'y applaudis — de voir dans cette Revue, les statuts d'une Académie du Sacré-Cœur, établie dans un Grand Séminaire de France. Le Programme des études que ces jeunes clercs se sont tracé est d'une belle ampleur : après des chapitres préliminaires qui empruntent méthodiquement leurs données indispensables à la philosophie, à la physiologie, à la psychologie, à la théologie générale, ils abordent la théologie du Sacré-Cœur, où ils voient surtout une doctrine à établir, à savoir, le rôle du S. C. de Jésus à chacun des moments principaux de la Rédemption du monde et de la vie de l'Eglise ; les attributs du S. C., surtout son sacerdoce et sa royauté ; les vertus du S. C. dans ses rapports avec Dieu et avec les hommes ; suit le projet d'un historique de la dévotion au S. C. et les Œuvres qui en sont nées.

Voilà bien sous quel angle il faudrait considérer et entreprendre cette étude, nouvelle seulement en apparence, car tous les éléments, sauf peut-être ceux d'ordre purement scientifique, en ont déjà été mis au jour dans la théologie traditionnelle, et ils ne demandent qu'un travail d'orientation et d'adaptation en vue d'une thèse d'ensemble, un peu laissée de côté, mais qui serait si satisfaisante à l'esprit, et si concluante pour beaucoup : l'analyse et la démonstration presque scientifique de l'amour de Jésus, donc le bien-fondé absolu de la dévotion au Sacré-Cœur,

Oui, quand on aura plus exactement défini, en Jésus, ce que c'est — car c'est toujours — que d'aimer, d'aimer en Père et en Maître, d'aimer en Apôtre, d'aimer en Homme-Dieu, d'aimer avec son cœur de chair, d'une façon à la fois très humaine et très divine, amour de dévouement, amour d'affection, amour de pitié, amour de compassion, amour ardent, amour délicat, amour héroïque, amour qui dépasse toutes bornes, amour effectif pour le genre humain, amour très spécial pour tel et tel, ce sera pour beaucoup d'âmes, encore prévenues ou inertes, un attrait irrésistible auquel, convaincues, elles céderont avec enthousiasme ; et la religion du Christ s'en trouvera incomparablement illuminée et embellie.

St Paul laisse entendre que les dimensions, si l'on peut dire, de l'amour de Jésus défient tout calcul et toute analyse. C'est vrai. Mais il ne défend pas certes de s'avancer avec méthode et circonspection dans les abîmes de ce mystère et d'en relever, scientifiquement si possible, tout ce qui est du domaine de l'investigation humaine, la plus curieuse et tout à la fois la plus pieuse.

J-M-B., *prêtre*



L'iconographie ancienne de Jésus-Christ, postérieurement à la Renaissance.

I. — LE CŒUR ET LE MONOGRAMME I. H. S.

II. — LE CŒUR ET LES TROIS CLOUS.

Si nous n'avons qu'une confusion véritable en iconographie sacrée relativement aux représentations du Cœur de Jésus-Christ exécutées au temps de la Renaissance et dans les trois siècles qui vinrent après elle, cela me paraît tenir, principalement, à deux causes :

La première est l'abandon regrettable dans lequel les artistes d'alors laissèrent tomber les règles raisonnées que le Moyen-âge avait établies pour faire exprimer à l'iconographie et à l'emblématique chrétiennes leur plein sens.

La seconde est que les iconographes actuels n'ont pas encore fait, en ce qui concerne les représentations du Cœur de Jésus-Christ, assez de rapprochements et de comparaisons, entre les documents nombreux qui nous sont restés des quatre derniers siècles.

Pour pouvoir regarder en sécurité d'appréciation les représentations pieuses du cœur, exécutées depuis la fin du Moyen-âge, et distinguer si nous devons y voir le Cœur du Seigneur ou celui du fidèle, souvent plus ou moins assimilé à celui du Maître divin, il me semble nécessaire d'étudier trois questions :

1^o La juxtaposition du cœur avec le monogramme de Jésus-Christ : I. H. S.

2^o La réunion plus ou moins immédiate du cœur et des trois clous emblématiques.

3^o La belle et séculaire doctrine de l'Habitat spirituel dans la plaie latérale du Crucifié, qui devint, au x^{ve} siècle, l'habitat mystique de l'Âme dans le Cœur même de Jésus.

Je ne toucherai aujourd'hui que les deux premières de ces trois questions, la troisième fera le sujet d'une prochaine étude.

* * *

Avant toutes choses, il est opportun de souligner les constatations suivantes qui, relativement à l'iconographie du Cœur de Jésus-Christ, sont rigoureusement exactes :

Durant le ^{xvi}e siècle, les artistes grisés par le néfaste enthousiasme, alors général, pour le vieil art païen de la Grèce et de la Rome antiques, méprisent le code iconographique établi par le Moyen-âge. Cependant, si violées qu'elles soient par eux, les anciennes règles de l'iconographie religieuse et de l'héraldique nobiliaire surtout, se maintiennent, durant ce siècle, mieux que les autres ; et si, dans les travaux d'art religieux, elles ne sont plus considérées comme des préceptes impératifs, elles subsistent encore à peu près, à titre de coutumes ou de traditions d'atelier.

Au ^{xvii}e siècle, l'oubli se fait plus grand à leur égard, et au ^{xviii}e, ainsi que durant les trois quarts du ^{xix}e, au moins, c'est l'incompréhension et l'anarchie à peu près complètes dans l'imagerie dite « de piété ». Il en sortit des œuvres qui, pour bien intentionnées qu'elles furent, n'en restent pas moins de vrais non-sens, de puérils et inconscients outrages à la Beauté religieuse.

I — LE CŒUR ET LE MONOGRAMME DU NOM DE JÉSUS.

Quelques années seulement après le drame rédempteur du Calvaire, saint-Paul, s'adressant à ceux des Philippiens qu'il avait convertis, leur écrivait les pages inspirées dans lesquelles il glorifie si magnifiquement le Nom souverain qui règne sur le Ciel, la Terre et les Enfers, le Nom de Jésus. (1) Peu après lui, saint Jean, dans son *Apocalypse*, désignait le même Nom divin comme le signe des Elus de Dieu. Alors, d'un bout à l'autre du Monde Romain, dans les chrétientés naissantes de Jérusalem et de Damas, de Tyr et d'Antioche, d'Alexandrie et de Carthage, d'Athènes, de Naples et de Rome, sur le Nom de Jésus se concentrèrent toutes les adorations, vers lui se tendirent toutes les mains suppliantes ; et dans les amphitéâtres, les arènes, et dans tous les lieux de supplices le sang de millions de martyrs coula pour lui.

Afin de pouvoir l'honorer partout, le porter sur eux comme un talisman divin et le graver, au même titre, sur les objets quotidiennement à leur usage, les fidèles l'abrégèrent en des assemblages de lettres, connus d'eux. Et bientôt, quand l'heure de Dieu eut sonné, l'empereur de Rome, Constantin, plaça sur son étendard et sur la bombe de son casque le Monogramme du Nom de Jésus-Christ. Depuis lors ce fut, et ce sera, tant que

(1) I. Epît. aux Philippiens ch. II.

durera sur terre la race des hommes, un hymne sans fin à la gloire du Nom sacré.

Parmi ces groupements de lettres qui résumèrent le Nom de Jésus, celui qui fut le plus employé, depuis le Moyen-âge jusqu'à nous, se compose des trois lettres I. H. S. tirées du mot grec $\text{IHCOY}\Sigma$, *Iesous*.

A partir de la seconde moitié du xve siècle, alors que, depuis deux cents ans les artistes avaient pris l'habitude heureuse de représenter le Cœur de Jésus-Christ comme image de la source du Sang rédempteur et comme emblème de son amour qui le fit couler, l'image de ce Cœur divin et aussi celle du cœur du chrétien furent représentés fréquemment en juxtaposition avec le Monogramme de Jésus-Christ, mais en reflet de deux pensées bien différents.

De ce que, généralement, on ne connaît plus aujourd'hui ces pensées oubliées qui présidèrent à la représentation des cœurs de Jésus et du fidèle près du Monogramme, il résulte, pour les non-informés, une incapacité complète de distinguer ces deux cœurs l'un de l'autre, d'où de regrettables méprises. Certains auteurs tout récents en sont même arrivés à regarder comme étant image du Cœur de Jésus tout cœur juxtaposé au Monogramme I. H. S.

Précisons d'abord une question de situation, de positions respectives entre le cœur et le Monogramme dans la composition des motifs où ils entrent tous deux ; car selon le cas, le cœur est figuré *au-dessous*, *au-dessus* du Monogramme, ou *sur* les lettres même qui le composent ; parfois, au contraire, c'est le Monogramme qui est inscrit sur le cœur.

Et rappelons que toute la symbolique des deux siècles xive et xve découle, surtout, de l'héraldique et de l'emblématique de la belle époque médiévale qui les a précédés ; or, dans ces deux branches du grand art du Moyen-âge, il y eut pour les figurations de personnages et pour les emblèmes chargés de les représenter, une attitude, une position qu'on pourrait appeler, « l'attitude, la position d'hommage ».

Elle tire son origine de ces cérémonies solennelles d'hommages-liges que les vassaux prêtaient à leurs suzerains, aussi bien dans les milieux ecclésiastiques que dans la société féodale laïque : Dans les deux cas, le vassal se mettait à genoux aux pieds de son seigneur. L'art des enlumneurs et surtout celui des compositeurs sigillographes, notamment des graveurs de sceaux ecclésiastiques retinrent cette « position d'hommage » : Si les hauts prélats, Evêques et grands Abbés, se firent représenter eux-mêmes, assis ou debout, dans la double ogive de leurs sceaux en navette, les autres ecclésiastiques y figurèrent, le plus souvent

agenouillés au bas du sceau dont le haut est occupé par l'image de leur patron baptismal, ou par celui de leur église, de leur prieuré ou simplement du lieu qu'ils habitaient. A partir du début du ^{xiv}^e siècle, et même un peu plus tôt, cette composition se modifia en ceci que les personnages agenouillés, les mains jointes et levées — comme dans l'hommage-lige — vers l'image sainte, y furent remplacés, représentés, par leur écu d'armoiries, ainsi « posé en hommage. »

Le blason personnel ou de famille, joue alors son seul rôle vrai et rationnel qui n'est que d'être le signe sensible, visible et quasi hiératique d'un homme qu'on ne voit pas, et dont il tient la place au même titre, qu'un nom tient, au bas d'un écrit, celle du signataire ; au même titre qu'un cierge représente et remplace un fidèle au pied d'un autel.

J'en donne ici comme exemple le sceau de frère René Deblet prieur de Notre-Dame de Sales en l'archidiocèse de Bourges, au ^{xiv}^e siècle. L'écu de Deblet s'y voit en hommage aux pieds de la Vierge, patronne de son prieuré.



*Sceau du prieur René Deblet
XIV, siècle. (d'après empreinte
sur cire.)*

Vers la fin du ^{xv}^e siècle il vint aux artistes, aux iconographes la pensée de placer ainsi le cœur du chrétien fidèle, du mystique, tel un blason en hommage, sous le Nom sacré du Rédempteur. Il y signifiait non seulement l'hommage, mais la prière, mais l'ardeur de l'amour quand, ce qui est assez fréquent, ce cœur est enflammé.

Aussi, — à moins qu'ils n'aient été tracés par des mains inconscientes — les cœurs aussi placés sous le Monogramme I. H. S ne portent-ils jamais la blessure de la lance. S'il en est autrement, ils représentent bien évidemment le Cœur de Jésus-Christ, mais le Cœur de Jésus mis par l'ignorance à une place tout à fait injustifiable, parce qu'irrationnelle. On en trouve d'assez rares exemples à la fin du ^{xvi}^e siècle ; et au ^{xvii}^e au ^{xviii}^e et au ^{xix}^e le cas devient fréquent parce qu'alors on ne se rend plus compte de rien, et qu'on connaît mieux les attributs mythologiques que l'emblématique chrétienne. J'ai vu ce non-sens du Cœur de Jésus *au-dessous* de son Monogramme sur de nombreuses patènes de calices, de cette pauvre époque, en Poitou, Anjou, Touraine, Provence et autres lieux.

Je donne ici en exemple de l'emploi rationnel du cœur fidèle un bois gravé du Musée des Antiquaires de l'Ouest à Poitiers : le cœur, blessé des clous dont nous parlerons plus loin, s'y voit sous le Monogramme. XVII^e siècle.

Rien ne s'oppose, par contre, à ce que le cœur fidèle ainsi placé sous le Monogramme y soit inscrit dans l'auréole même du Nom divin, parce que le Christ attirant à lui l'Ame fidèle l'introduit en quelque sorte dans son propre rayonnement ; et c'est la récompense de sa fidélité et de sa ferveur. C'est ainsi



LCL

Epreuve d'un bois gravé du Musée des Antiq. de l'Ouest, à Poitiers, XVII^e siècle.



Le Cœur fidèle dans l'auréole du Nom divin. Musée des Antiq. de l'Ouest.

qu'on le voit au frontispice de l'*Amour de Jésus*, par le Récollet, Barthélemy Solutive, 1623, et sur une autre image de la même planche poitevine gravée, qui porte celle qui précède.

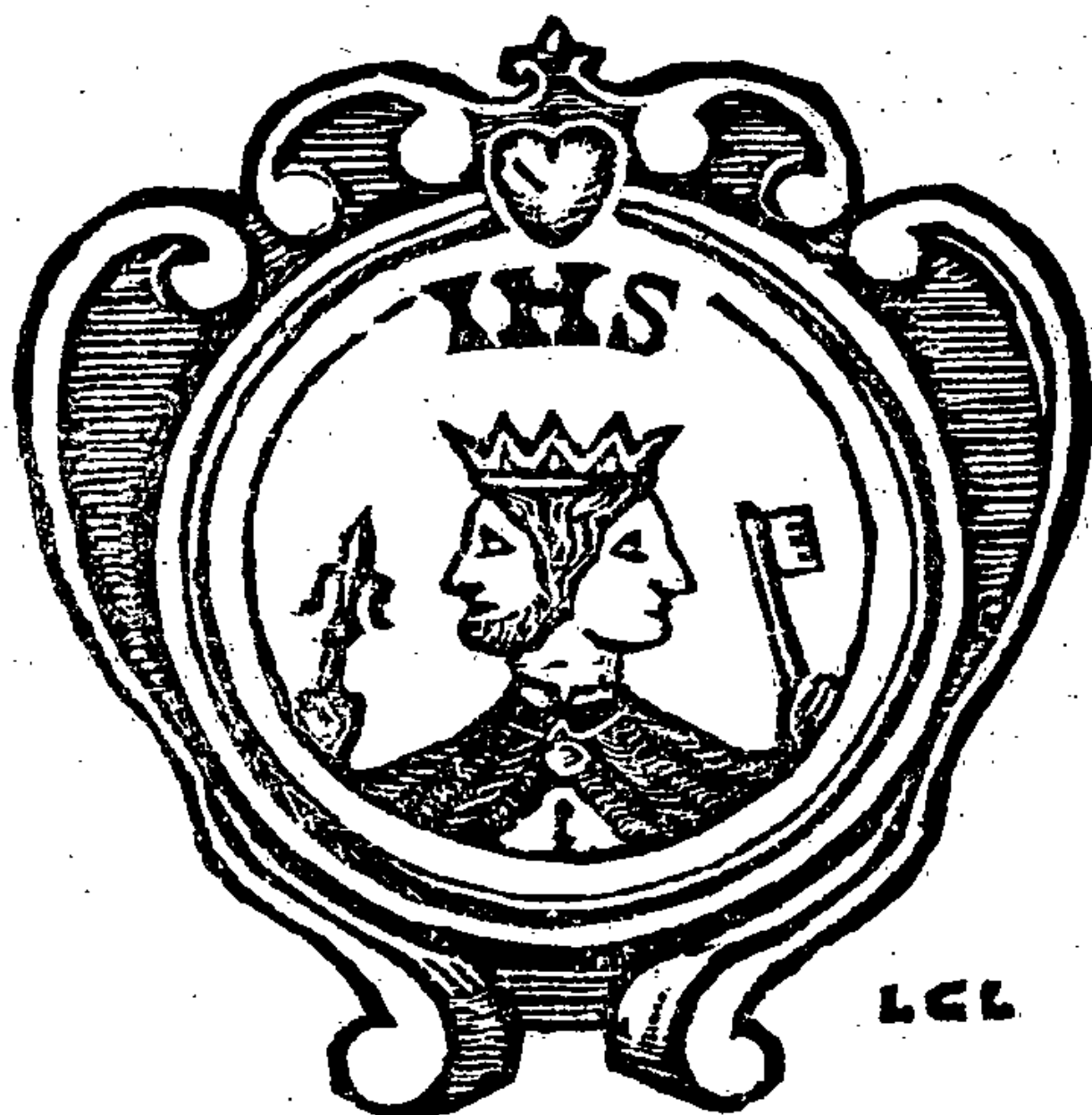
Quand, au contraire, le Cœur est placé *sur* le Monogramme même, ou *au-dessus*, c'est toujours, qu'il soit blessé ou non, — et il l'est neuf fois sur dix — c'est toujours le Cœur du Seigneur, parce que, dans ce cas le Monogramme I. H. S. est un dénominatif qui se rapporte au cœur et le détermine. C'est ainsi qu'il apparaît au-dessus de Janus, sur un cartouche initial du mois de Janvier d'un calendrier liturgique du XVI^e siècle. (1)

A plus forte raison est-ce toujours aussi le Cœur sacré quand il fait corps avec le Nom de Jésus, où s'y montre attaché, ainsi qu'on le voit sur une des plaques en métal du Hiéron de

(1) L. Ch. L. *Un emblème du mois de Janvier* in. *Regnabit*, mai 1925, p. 484.

Paray (1) et sur le médaillon central d'une chasuble brodée du Musée Historique de Tissus à Lyon, d'époque Louis XIV, reproduit ci-dessous.

Et nul doute ne devrait être également possible quand le



Le Sacré-Cœur au dessus du monogramme.
Miniature du xvi^e siècle.

cœur lui-même porte le Monogramme, tel celui du *Paradisius animæ*, imprimé au xvi^e siècle. Mais, parfois, au xviii^e siècle, le I. H. S. dans un cœur indique seulement la présence de Jésus, par sa grâce, dans l'âme du fidèle, ou son intime souveraineté sur cette âme qui fait du Nom sacré sa marque, son sceau. C'est ce qu'il faut lire sur l'ex libris tampon, apposé sur un exemplaire de 1709 des *Conférences ecclésiastiques du diocèse d'Angers* publiées par ordre du R^{me} évêque Poncet de la Rivière.

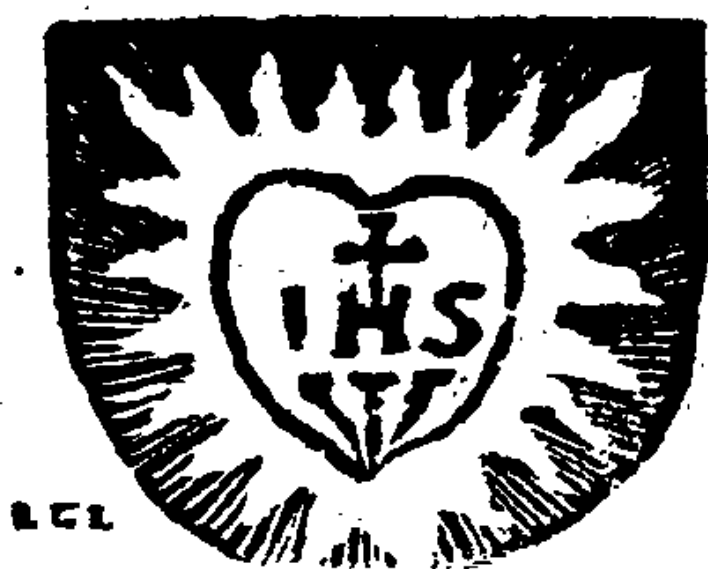


Médailon central d'une Chasuble
d'époque Louis XIV. 0. 28 x 0, 23.
Musée historique des Tissus, à Lyon. —
N^o 1376.

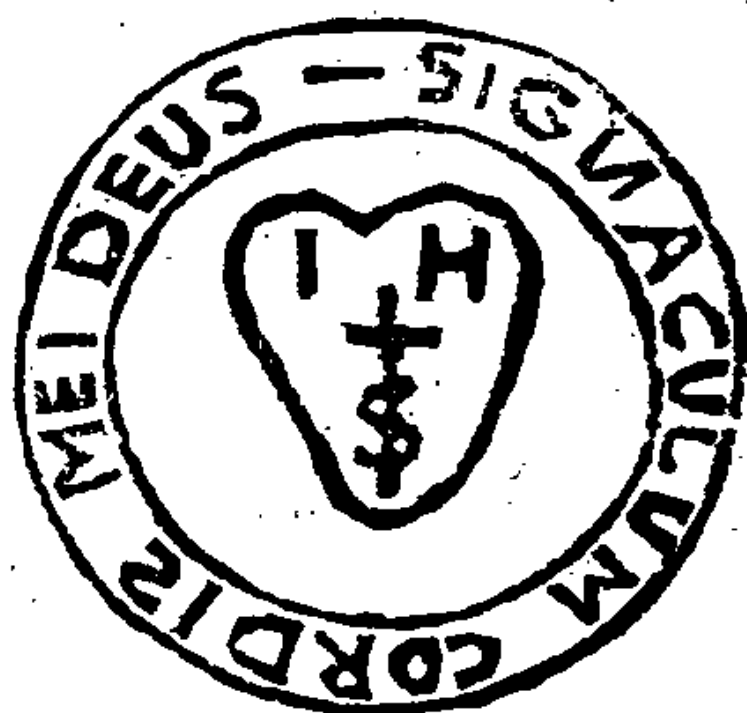
L'admirable mouvement de zèle parti de Paray, qui activa merveilleusement la piété envers le Cœur de Jésus, ne pro-

(1) L. Ch. L. *Documents espagnols du XVIII^e siècle*, in *Regnablt.* Juin 1923, p. 32.

voqua, dans son iconographie, aucun retour vers l'ordre, si tant est que l'imagerie religieuse qui fut postérieure à ce mouvement n'ait pas augmenté encore la confusion. Enfin les déplorables fantaisies élucubrées au XIX^e siècle pour le populaire, en arrivèrent à



*Vignette frontispice du
Paradisus animæ,
XVI^e siècle.*



*Bois tampon frappé sur un livre
angevin du XVIII^e siècle.
Cabinet de l'auteur.*

franchir de plain-pied les frontières du ridicule avec leurs compositions saugrenues où s'entremêlent des anges béats, des marmots extasiés, des fleurs quelconques, des cœurs sans caractères distinctifs et des volées de colombes qui tirent en haut d'autres cœurs par des guirlandes ou des attaches invraisemblables ; tout l'arsenal enfin de l'art (?) essoufflé et geignard que nous avons connu, qui eut son apogée vers 1880, et qui, fort heureusement, achève d'agoniser.

* * *

II — LE MONOGRAMME I. H. S., LE CŒUR ET LES TROIS CLOUS.

Le plus connu de ces motifs qui rassemblent à la fois le



*Vignette frontispice de la Grammaire, du R. P. Gaudin.
S. J. — XVI-XVII s.*

sigle I. H. S., le cœur et les trois clous, est incontestablement celui qui sert de chiffre héraldique au sceau armorial de la Compagnie de Jésus.

Il consiste essentiellement en un cartouche, de forme variable, au milieu duquel triomphe le monogramme du Nom de Jésus, I. H. S. placé au centre d'une gloire rayonnante. Ce monogramme est surmonté de la croix ; et, au-dessous de lui se tient, en situation d'hommage, un cœur non blessé qui porte trois clous.

Je le reproduis d'après le bois officiel, qui fut confié, en 1761, aux imprimeurs poitevins Jean et J. Félix Faulcon, pour le frontispice des *Principes de la Grammaire*, du R. P. Jean Gaudin. S. J. ouvrage qui fut adopté dans tous les collèges français de la Compagnie. (1)

Cette composition d'art héraldique religieux date de la dernière partie du xvi^e siècle, mais le blason primitif de la Compagnie, déterminé par son fondateur, saint Ignace de Loyola, ne comportait que le Monogramme I. H. S. au milieu d'une gloire, et, au-dessous, trois clous, mais pas de cœur.

Qu'est donc le cœur qui figure dans les armes des Jésuites, depuis 1586, au moins, puisqu'on le voit sur le frontispice du, *Ratio Studiorum* publié alors par les Jésuites de Rome ? Dans son *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur* dont je me suis occupé dernièrement et qui contient des chapitres de haute valeur, le R. P. Hamon estime que ce cœur chargé de trois clous, n'est pas celui de N. S. Jésus-Christ mais bien le cœur emblématique du Jésuite.

Il a parfaitement raison. Les clous, bien qu'ayant servi à crucifier le corps du Rédempteur, ne suffisent point, depuis la Renaissance, à désigner un cœur comme représentant le sien.

Depuis la fin du xve siècle, les Jésuites ne sont point du reste les seuls religieux qui ont utilisé le cœur chargé ou navré de trois clous ; avec ou sans le Monogramme, les Carmes, les Franciscains, les Bénédictines de Fontevault, les Visitandines et presque toutes les familles religieuses en ont fait autant : c'est que ce cœur représentait tout simplement celui du mystique et spécifiquement, à son origine, le cœur monastique le cœur du Religieux.

Reportons nous au temps qui vit naître cet emblème, au troisième tiers du xve siècle. Depuis deux siècles, déjà, les artistes de tous genres représentaient le Cœur de Jésus-Christ, les écrivains et les prédicateurs, notamment les Chartreux, et

(1) La Grammaire du P. Gaudin eut plusieurs éditions antérieures à celle de 1761. Le bois frontispice paraît avoir été gravé à la fin du xvi^e siècle ou au début du xvii^e siècle bien antérieurement à la première édition de l'ouvrage qui le porte.

les Franciscains. (1) le montraient à l'élite des fidèles en leur répétant : Contemplez-le, puis modelez votre cœur défectueux sur ce Cœur tout parfait. C'était leur répéter la parole du texte saint : « Allez, et faites selon le Modèle qui vous est montré ». Dès lors l'iconographie, comme la vie spirituelle, connut le thème du cœur fidèle s'essayant à s'assimiler à celui de Jésus-Christ, assimilation audacieuse, certes, à laquelle le mystique ne pouvait travailler efficacement que par une épuration toujours plus grande de sa vie, une ascension constante de ses pensées, âpre labeur que seul pouvait soutenir un ascétisme austère. Et l'Eglise n'a point alors, que je sache, en rien bridé cette conception spirituelle, ni son interprétation par l'iconographie.

Bien mieux ses écrivains la servirent. Un de leurs écrits les plus intéressants sur ce sujet, et le plus connu depuis que l'iconographe poitevin, comte Grimouard de Saint Laurent, on a étudié la précieuse vignette frontispice dans la *Revue de l'Art Chrétien*, (2) est l'*Exercice du Cœur Crucifié*, (3) par le Cordelier Pierre Regnart du couvent de Fontenay-le-Comte, en Poitou. L'auteur y ait les exhortations et y expose les méthodes propres à « crucifier » son cœur à l'imitation spirituelle de celui de Jésus. Dans l'art de l'époque, c'était en effet une pratique courante que de figurer le Cœur de Jésus-Christ seul sur la Croix ; tel nous le montrent le moule à hosties de Vich, XIII^e ou XIV^e siècle (4) ; le moule à plomb de confrérie de Champigny-sur-Veude, XV^e siècle ; (5) la marque commerciale de l'imprimeur Levet, XV^e siècle ; (6) et surtout le blason sculpté du Christ assis de Venezy (7) où le sculpteur, voulant montrer que le Christ est tout cœur et que ce fut l'amour de son Cœur pour nous qui le fit se laisser crucifier, eût l'extraordinaire idée de crucifier ce Cœur sacré par des mains et des pieds qui partent directement de lui sans que ni corps ni tête soient présents sur la Croix ; image dont on peut discuter et critiquer le thème mais dont il faut bien reconnaître l'étrange puissance d'évocation... Voilà ce que l'on peignait et ce que l'on sculptait peu avant la composition de l'*Exercice du Cœur Crucifié*.

Le livre de Regnart fut à l'unisson de l'art et de la « spiritualité » de son époque. Et la gravure de son titre dont, très vraisemblablement, il détermina lui-même la composition, nous montre un cœur posé sur une croix au centre d'une effrayante

(1) Par *Franciscain* j'entends ici tous les fils spirituels de St-François d'Assise.

(2) C^{te}-Grimouard de Saint-Laurent : *Les images du Sacré-Cœur au point de vue de l'histoire et de l'art*. in *Revue de l'art chrétien* avril-juin 1879 p. 330. »

(3) Imprimé à Paris, en la rue Neuve-Notre-Dame, à l'Escu de France.

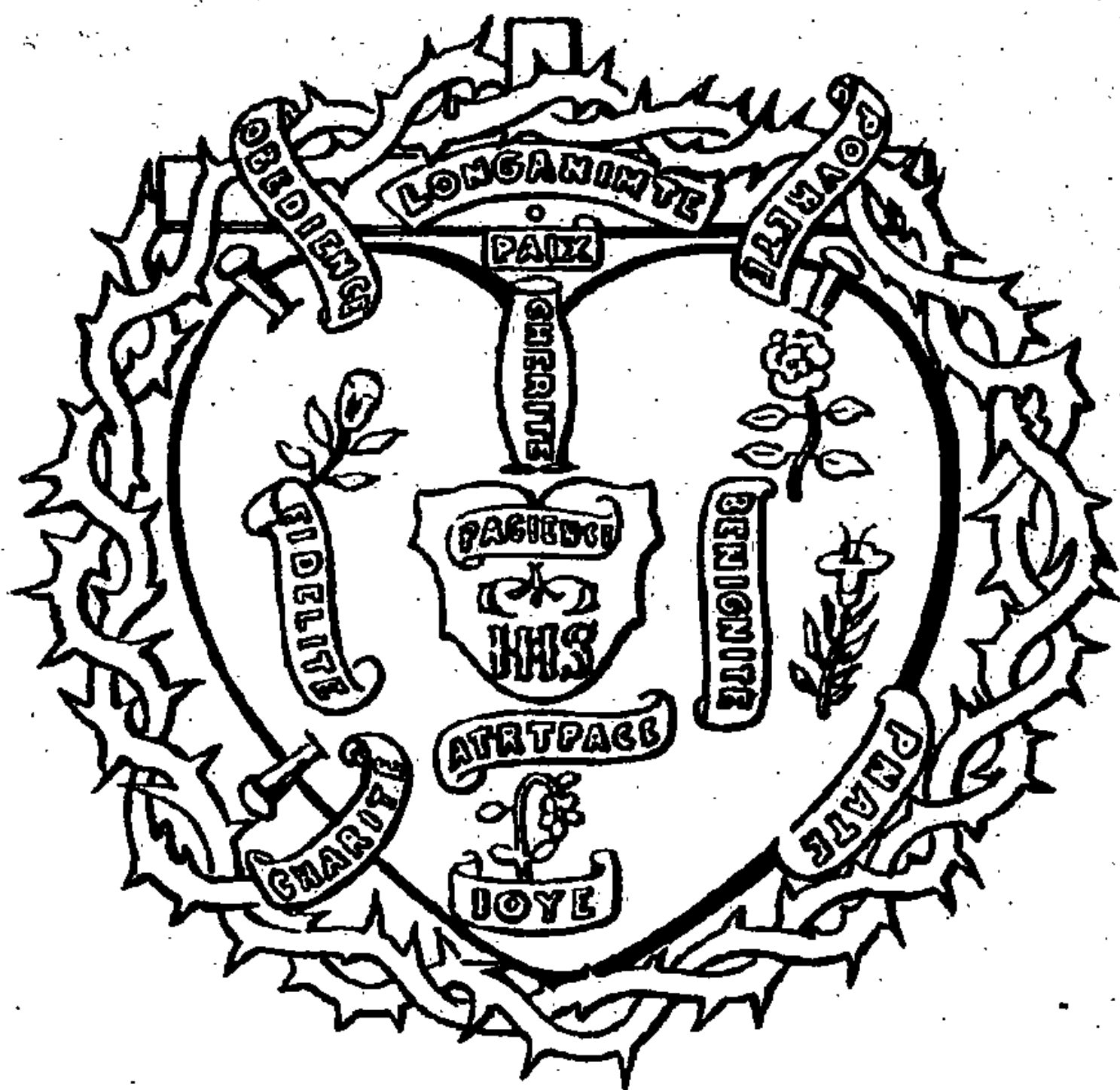
(4) Voir *Regnabit*. N^o septembre 1922, p. 280.

(5) *Regnabit*. N^o octobre 1922, p. 395.

(6) *Regnabit*. N^o janvier 1924, p. 116.

(7) Voir *Regnabit* n^o d'avril 1923. p. 381.

couronne d'épines ; au milieu de ce Cœur un écusson découpé porte le seul monogramme du Nom de Jésus. » (1) Trois clous s'enfoncent dans ce Cœur, dont la crucifixion n'est qu'idéale, et ne l'y clouent point ainsi que le dit le P. Hamon, (2) puisque leurs pointes ne peuvent atteindre que le vide derrière le cœur ; et que ceux du haut sont au dessous des bras de la croix. Et ces



Gravure du titre de l'Exercice du Cœur Crucifié, de P. Regnart.
(Reproduction par procédé photographique d'après
Grimouard de Saint-Laurent).

trois clous s'appellent *Povreté*. *Chasteté* (3), *Obédience*, qui sont les noms des vertus qui font l'objet des vœux religieux que St François, père spirituel du cordelier Regnart, a tant exaltés Sur le Cœur et autour de lui, fleurissent les vertus principales de la vie religieuse : la *Patience*, la *Charité*, (4) la *Pénitence*, l'*Atrempance* (tempérance), la *Paix*, la *Joie*, la *Longanimité*.

Tout le sens que contient cette composition est donc dominé par les noms des trois vertus que symbolisent, que personnifient, si l'on peut dire, les trois clous nommés *Pauvreté*, *Chasteté*, *Obéissance*. Sans doute aucun, l'inspirateur de la gravure a

(1) Et non pas les deux monogrammes de Jésus et de Marie ainsi que le dit le R. P. Hamon. *Histoire de la dévotion au S.-C.* p. 335-336.

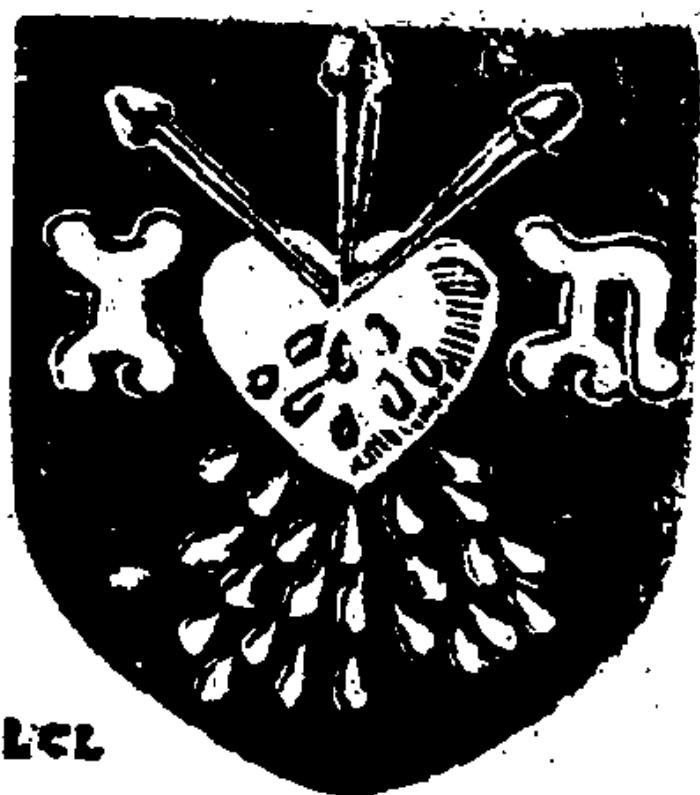
(2) Id. p. 336.

(3) Le graveur de P. Regnart, par une évidente et incontestable distraction a écrit sur le clou inférieur : *Charité*, répété sur le haut du cœur.

(4) Grimonard de S^t-Laurent, répété par Hamon, voit dans l'encadrement qui porte le mot *charité* l'image de la Lance. Cette opinion au moins très contestable, me laisse très sceptique.

voulu montrer que c'est par la pratique de ces vertus, dans le cadre de la vie religieuse, caractérisée par les trois vœux, que se peut le mieux réaliser cet « exercice du Cœur crucifié », par lequel ce cœur tend à ressembler, à s'assimiler à celui de Jésus-Christ.

Et les noms de ces trois clous éclaire et explique le mystère de leur présence dans le cœur emblématique que presque tous les ordres religieux et les Congrégations à vœux temporaires ont employé, depuis le xvi^e siècle, dans des compositions variées et qu'ils ont si souvent placé en position d'hommage au pied du Monogramme de Jésus-Christ, pour y représenter toute leur famille religieuse.



*Blason de Jean de Newland —
Bristol, (Angleterre). XV^e siècle.*

Quelquefois les clous font abondamment saigner le cœur, pour lequel les trois vœux sont une épreuve, une pénitence, encore qu'ils donnent à la fois joie et sécurité spirituelles. Ce côté pénitentiel est une analogie de plus avec le Cœur du Maître. Le cœur du blason de Jean de Newland, abbé de saint-Augustin de Bristol nous en offre un exemple, et le R. P. Hamon, à l'encontre de ce qu'il en dit ; (1) peut le ranger parmi les simples cœurs fidèles. Au début de mes recherches sur l'iconographie du Cœur de Jésus-Christ, en 1917, j'ai pensé aussi, un instant, qu'il était l'image de celui devant qui tout genou doit fléchir.

Tous les iconographes l'affirmaient. Des rapprochements, des comparaisons et l'étude de l'iconographie générale du cœur au xve siècle me l'ont fait vite remettre à sa place, au milieu des cœurs monastiques épris de l'idéal désir de se modeler sur le Cœur souffrant de Jésus-Christ.

A l'exemple, ou plus exactement à l'imitation, un peu trop entière en cela, des religieux qui prononçaient vraiment les vœux effectifs de Pauvreté, Chasteté et Obéissance, (2) de nombreuses confréries, congrégations laïques, et autres groupements pieux adoptèrent, durant les xvii^e et xviii^e siècles, l'emblème du Monogramme et du Cœur percé de trois clous ; les Confréries de Pénitents, du Bon-Secours, de la Bonne-Mort, etc. l'adoptèrent unanimement dans la France, l'Espagne, l'Italie.

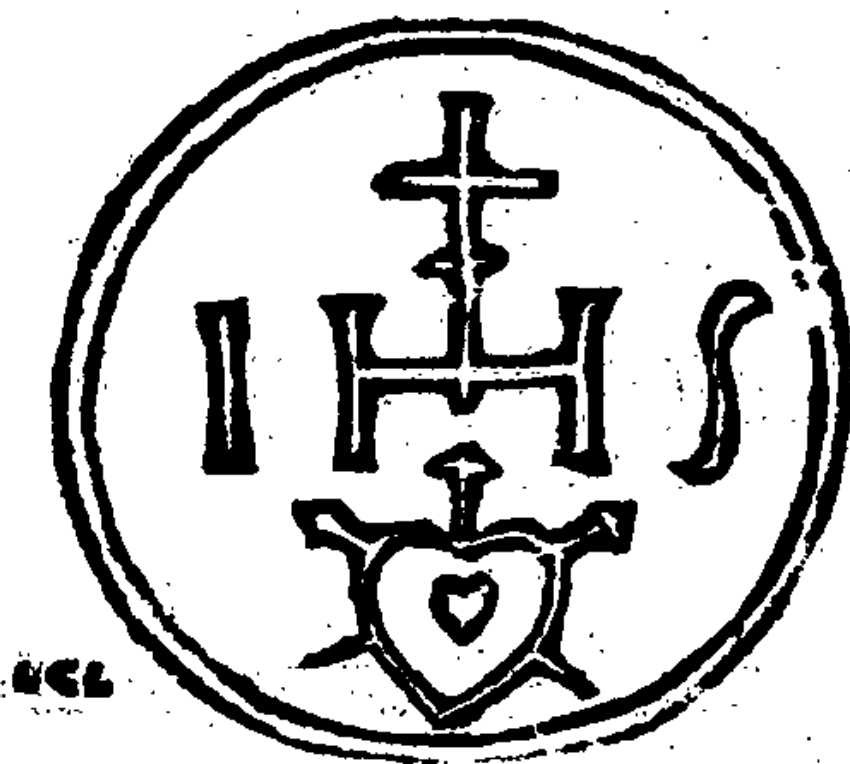
Je dois à Mlle M. Berthier, la pieuse et zélée fondatrice de la firme des Beaux-Livres (Vichy et Cannes) de pouvoir reproduire

(1) Voir ouvrage cité, p. 334.

(2) Les vœux des Tertiaires laïcs des grands ordres ne sont que des vœux de dévotion, et non des vœux de religion.

ici le cartouche sculpté sur la façade de la chapelle des Pénitents Blancs à Biot, près Antibes, au diocèse de Nice. Sous le Monogramme le cœur de la Confrérie est traversé des trois clous mystiques et le cœur du Pénitent habite le cœur confraternel où il a trouvé un refuge, un havre protecteur.

Il est bien évident que dans le cas de ces associations pieuses, dont les membres n'étaient pas liés par des vœux, les clous n'avaient plus leur vrai sens initial; ils n'étaient plus qu'une tradition incomprise. La chapelle de Biot est datée 1612, et en 1613 le Jésuite Nigronus, qui écrivait à Rome, ne savait déjà plus ce que signifiaient les clous que saint Ignace avait fait entrer dans le blason de sa Compagnie. (1) St. Ignace qui vécut les vingt dernières années du xv^e siècle et qui fonda sa société à peu près à l'époque où le cordelier poitevin Regnart écrivit son *Exercice du Cœur Crucifié* connaissait et comprenait l'iconographie mystique de son temps; cent ans après lui elle n'était plus comprise.



Sculpture de la chapelle des Pénitents de Biot. (Alpes Maritimes) (1612)

Ce fut bien pis durant les siècles qui suivirent et qui la défigurèrent.

* * *

Que conclure de cette longue dissertation ?

D'abord qu'il s'en dégage, j'ose croire, la règle générale que voici :

Quand l'image du Cœur de Jésus accompagne le Monogramme I. H. S., elle doit normalement, être placée *sur* lui ou *au-dessus*. Et la place qui convient seule à l'image du cœur fidèle est qu'il soit mis en hommage *au-dessous* du Monogramme.

Nombre d'exceptions à cette règle ont été commises durant les trois derniers siècles surtout, par des ignorants qui n'ont rien su distinguer dans les convenances relatives aux images du Cœur de Jésus et du cœur du fidèle.

Enfin, la présence des trois clous sur ou dans un cœur qui ne porte pas nettement la blessure du coup de lance, désigne les trois principales vertus monastiques qui font l'objet des

(1) Cf. R. P. Hamon, ouvrage cité, p. 337.

trois vœux des Réguliers. Parfois même, isolés du cœur comme sur le sceau primitif, de la Compagnie de Jésus, les trois clous n'ont pas d'autre signification.

— Et ces pages ne feraient-elles qu'aider à faire réserver aux seules représentations du Cœur de Jésus-Christ quelques unes des adorations et des prières qui ne sont dues qu'à Lui, qu'elles seraient, j'ose croire amplement justifiées.

En tous cas, je les dédie à ceux qui s'imaginent que je suis trop porté à voir en toute figure ancienne du cœur Celui de Jésus-Christ. L'écrin de vraies perles iconographiques anciennes que je connais à l'avoir de ce dernier est trop riche pour que je sois tenté d'y laisser glisser trop facilement des contrefaçons.

(A suivre)

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

Loudun (Vienne)

EXAMEN DE CONSCIENCE

C'est un fait que nous, catholiques de France, nous avons dépensé millions sur millions à dresser des **monuments**, alors que nos ennemis, eux, emploient leur argent à tout autre chose.

C'est un autre fait que dans l'ensemble ils **gagnent**, alors que nous **perdons**.

*
* *

Avons-nous porté nos efforts au **point vital** ?



A PROPOS DE QUELQUES SYMBOLES

HERMÉTICO-RELIGIEUX

Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de donner quelques explications complémentaires sur certains symboles dont il a déjà été question précédemment dans cette Revue. Ces explications, il est vrai, ne se rapportent pas directement au Sacré-Cœur ; mais, puisqu'il est des lecteurs qui ont demandé des études sur le symbolisme en général (voir juillet 1925, p. 169), nous voulons croire qu'elles ne seront pas tout à fait hors de propos ici.

L'un des symboles auxquels nous faisons allusion est le *Janus bifrons* qui a été reproduit par M. Charbonneau-Lassay à la suite de son article sur les cadrans solaires (mai 1925, p. 484). L'interprétation la plus habituelle est celle qui considère les deux visages de Janus comme représentant respectivement le passé et l'avenir ; cette interprétation est d'ailleurs parfaitement exacte, mais elle ne correspond qu'à un des aspects du symbolisme fort complexe de Janus. A ce point de vue, d'ailleurs, il y a déjà une remarque très importante à faire : entre le passé qui n'est plus et l'avenir qui n'est pas encore, le véritable visage de Janus, celui qui regarde le présent, n'est, dit-on, ni l'un ni l'autre de ceux que l'on peut voir. Ce troisième visage, en effet, est invisible parce que le présent, dans la manifestation temporelle, n'est qu'un instant insaisissable (1) ; mais, lorsqu'on s'élève au-dessus des conditions de cette manifestation transitoire et contingente, le présent contient au contraire toute réalité. Le troisième visage de Janus correspond, dans un autre symbolisme, à l'œil frontal de *Shiva*, invisible aussi, puisqu'il n'est représenté par aucun organe corporel, et dont nous avons eu l'occasion de parler à propos du Saint Graal (août-septembre 1925, p. 187), comme figurant le « sens de l'éternité ». Selon la tradition hindoue, un regard de ce troisième œil réduit tout en cendres, c'est-à-dire qu'il détruit toute manifestation ; mais, lorsque la succession est transmuée en simultanéité, le temporel en intemporel, toutes choses demeurent dans l'« éternel

(1) C'est aussi pour cette raison que certaines langues, comme l'hébreu et l'arabe, n'ont pas de forme verbale correspondant au présent.

présent », de sorte que la destruction apparente n'est véritablement qu'une « transformation ». Il est facile de comprendre par ces considérations pourquoi Janus peut légitimement être pris pour une figure de Celui qui est, non seulement le « Maître du triple temps » (désignation qui est également appliquée à *Shiva*), mais aussi, et avant tout, le « Seigneur de l'Eternité ». D'ailleurs, le « Maître des temps » ne peut être lui-même soumis au temps, de même que, suivant l'enseignement d'Aristote, le premier moteur de toutes choses, ou le principe du mouvement universel, est nécessairement immobile. C'est le Verbe Eternel que l'Ecriture Sainte désigne comme l'« Ancien des Jours », le Père des âges ou des cycles d'existence (c'est là le sens propre du latin *sæculum*) ; et la tradition hindoue lui donne aussi le titre équivalent de *Purâna-Purusha*.

Dans les deux visages du Janus dont il parlait dans son article, M. Charbonneau avait vu « celui d'un homme âgé, tourné vers les temps écoulés, et l'autre, plus jeune, fixé sur l'avenir » ; et cela, d'après ce que nous venons de dire, était effectivement fort plausible. Cependant, il nous a semblé que, dans le cas actuel, il s'agissait plutôt d'un Janus androgyne, dont on trouve aussi de fréquents exemples ; nous avons fait part de cette remarque à M. Charbonneau, qui, après avoir examiné de nouveau la figure en question, a pensé comme nous que le visage tourné à droite devait bien être un visage féminin. Sous cet aspect, Janus est comparable au *Rebis* des hermétistes du moyen âge (*de res bina*, chose double, conjonction de deux natures en un être unique), qui est représenté aussi sous la forme d'un personnage à deux têtes, l'une d'homme et l'autre de femme ; la seule différence est que ce *Rebis* est *Sol-Luna*, comme l'indiquent les emblèmes accessoires qui l'accompagnent d'ordinaire, tandis que *Janus-Jana* est plutôt *Lunus-Luna*. A ce titre, sa tête est souvent surmontée du croissant, au lieu de la couronne qu'il porte dans la figuration reproduite dans *Regnabit* (il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur les relations de cette couronne et de ce croissant) ; et il y a lieu de noter encore que le nom de *Diana*, la déesse lunaire, n'est qu'une autre forme de *Jana*, l'aspect féminin de Janus. Nous ne faisons que signaler ce côté du symbolisme de l'antique dieu latin, sans nous y étendre davantage, car il en est d'autres encore sur lesquels nous croyons plus utile d'insister ici quelque peu.

Janus est le *Janitor* qui ouvre et ferme le cycle annuel, et les deux clefs qu'il porte le plus fréquemment sont celles des deux portes solsticiales. D'autre part, il était aussi le dieu de l'initiation aux mystères (*initiatio* dérive de *in-ire*, et, suivant Cicéron, le nom même de Janus a la même racine que le verbe *ire*) ; sous ce nouveau rapport, les deux mêmes clefs, l'une d'or

et l'autre d'argent, étaient celles des « grands mystères » et des « petits mystères » ; n'est-il pas naturel qu'on y ait vu une préfiguration des clefs qui ouvrent et ferment le Royaume des Cieux ? Du reste, en vertu d'un certain symbolisme astronomique qui semble avoir été commun à tous les peuples anciens, il y a des liens fort étroits entre les deux sens que nous venons d'indiquer ; ce symbolisme auquel nous faisons allusion est celui du cycle zodiacal, et ce n'est pas sans raison que celui-ci, avec ses deux moitiés ascendante et descendante qui ont leurs points de départ respectifs aux deux solstices d'hiver et d'été, se trouve figuré au portail de tant d'églises du moyen âge. On voit apparaître ici une autre signification des deux visages de Janus : il est le « Maître des deux voies » auxquelles donnent accès les deux portes solsticiales, ces deux voies de droite et de gauche que les Pythagoriciens représentaient par la lettre Y (1), et que la tradition hindoue, de son côté, désigne comme la « voie des dieux » et la « voie des ancêtres » (*dēva-yāna* et *pitrī-yāna* ; le mot sanscrit *yāna* a la même racine encore que le latin *ire*, et sa forme le rapproche singulièrement du nom de *Janus*). Ces deux voies sont aussi, en un sens, celle des Cieux et celle des Enfers ; et l'on remarquera que les deux côtés auxquels elles correspondent, la droite et la gauche, sont ceux où se répartissent les élus et les damnés dans les représentations du Jugement dernier, qui, elles aussi, par une coïncidence bien significative, se rencontrent si fréquemment au portail des églises.

D'un autre côté, à la droite et à la gauche correspondent respectivement, suivant la Kabbale hébraïque, deux attributs divins : la Miséricorde (*Hesed*) et la Justice (*Din*) ; ces deux attributs conviennent manifestement au Christ, et plus spécialement lorsqu'on l'envisage dans son rôle de Juge des vivants et des morts. Les Arabes, faisant une distinction analogue, disent « Beauté » (*Djemāl*) et « Majesté » (*Djelāl*) ; et l'on pourrait, comprendre, avec ces dernières désignations, que ces deux aspects aient été représentés par un visage féminin et un visage masculin. Si nous nous reportons à la figuration qui est l'occasion de cette note, nous voyons que, du côté du visage masculin, Janus porte précisément un sceptre, insigne de majesté, tandis que, du côté du visage féminin, il tient une clef ; cette clef, et ce sceptre se substituent donc ici à l'ensemble de deux clefs qui est un emblème plus habituel du même Janus, et ils rendent peut-être plus clair encore un des sens de cet emblème, qui est celui d'un double pouvoir procédant d'un principe unique :

(1) C'est ce que figurait aussi, sous une forme exotérique, le mythe d'Hercule entre la Vertu et le Vice. — Nous avons retrouvé l'antique symbole pythagoricien, non sans quelque surprise, dans la marque de l'imprimeur Nicolas du Chemin, dessinée par Jean Cousin.

pouvoir sacerdotal et pouvoir royal. C'est là, en effet, une autre encore des significations multiples, et d'ailleurs concordantes, qui se trouvent impliquées dans le symbolisme de Janus, et celle-là aussi le rend bien propre à être regardé comme une figure du Christ ; ce n'est pas aux lecteurs de *Regnabit* qu'il est nécessaire d'expliquer qu'au Christ appartiennent éminemment et par excellence le Sacerdoce et la Royauté suprêmes.

* *

La Kabbale hébraïque synthétise le symbolisme dont nous venons de parler dans la figure de l'arbre séphirothique, qui représente l'ensemble des attributs divins, et où la « colonne de droite » et la « colonne de gauche » ont le sens que nous indiquions tout à l'heure ; cet arbre est aussi désigné comme l'« Arbre de Vie » (*Ets ha-Hayim*). Il est bien remarquable qu'une figuration strictement équivalente se retrouve dans le symbole médiéval de l'« Arbre des Vifs et des Morts », décrit par M. Charbonneau-Lassay dans son récent article sur les *Arbres emblématiques* (août-septembre 1925, p. 178), et qui évoque en outre l'idée de « postérité spirituelle », fort importante dans diverses doctrines traditionnelles.

Selon l'Écriture, l'« Arbre de Vie » était placé au milieu de l'Eden (*Genèse*, II, 9), et, comme nous l'avons expliqué dans notre étude sur la légende du Saint Graal, l'Eden était lui-même le Centre spirituel du Monde. Cet arbre représentait donc l'axe invariable autour duquel s'accomplit la révolution de toutes choses (révolution à laquelle se rapporte également le cycle zodiacal) ; et c'est pourquoi l'« Arbre de Vie », dans d'autres traditions, est encore désigné comme l'« Arbre du Monde ». Nous énumérerons seulement quelques-uns des arbres qui, chez les différents peuples, ont été pris pour symboliser cet « Arbre du Monde » : le figuier dans l'Inde, le chêne chez les Celtes et à Dodone, le frêne chez les Scandinaves, le tilleul chez les Germains. Nous pensons qu'il faut voir aussi une figure de l'« Arbre du Monde » ou de l'« Arbre de Vie » dans l'ex-libris hermétique du XVIII^e siècle que M. Charbonneau a reproduit dans le même article (p. 179) : ici, il est représenté par l'acacia, symbole hébraïque d'immortalité et d'incorruptibilité, donc de résurrection. C'est précisément, suivant la tradition hébraïque encore, de l'« Arbre de Vie » qu'émane cette « rosée céleste » dont nous avons eu l'occasion de parler déjà à diverses reprises, et par laquelle doit s'opérer la résurrection des morts.

Malgré la présence de l'acacia, l'ex-libris en question n'a aucun caractère spécifiquement maçonnique ; les deux colonnes de droite et de gauche de l'arbre séphirothique n'y sont pas représentées, comme elles le seraient en pareil cas, par les deux

colonnes du Temple de Salomon. La place de celle-ci est tenue par deux prismes triangulaires à terminaison pyramidale, placés en sens inverse l'un de l'autre, et surmontés respectivement du soleil et de la lune. Ces deux astres ainsi rapprochés, constituant le sigle *Sol et Luna* qui accompagne les anciennes crucifixions (1), évoquent en même temps l'idée du *Rebis* hermétique ; et ceci est encore une confirmation du rapport très étroit qui existe entre tous les symboles que nous envisageons ici. Quant aux deux prismes eux-mêmes, ils offrent l'image des deux ternaires opposés formant le « sceau de Salomon », dont nous avons parlé dans notre article sur les marques corporatives (novembre 1925) ; et ces deux mêmes ternaires se retrouvent aussi dans la disposition, évidemment voulue, des branches et des racines de l'arbre lui-même, disposition qui rappelle assez nettement celle de la fleur de lys et des autres figures héraldiques ayant pour schéma général le Chrisme.

Tout cela est assurément fort curieux et propre à susciter bien des réflexions ; nous espérons que nous aurons du moins, en signalant tous ces rapprochements, réussi à faire sentir dans une certaine mesure l'identité foncière de toutes les traditions, preuve manifeste de leur unité originelle, et la parfaite conformité du Christianisme avec la tradition primordiale dont on retrouve ainsi partout les vestiges épars.

* * *

Pour terminer, nous tenons à dire quelques mots d'une objection qui nous a été adressée à propos des rapports que nous avons envisagés entre le Saint Graal et le Sacré-Cœur, bien que, à vrai dire, la réponse qui y a été faite en même temps nous paraisse pleinement satisfaisante (voir *Regnabit*, octobre 1925, pp. 358-359).

Peu importe, en effet, que Chrestien de Troyes et Robert de Boron n'aient pas vu, dans l'antique légende dont ils n'ont été que les adaptateurs, toute la signification qui y était contenue ; cette signification ne s'y trouvait pas moins réellement, et nous prétendons n'avoir rien fait autre chose que de la rendre explicite, sans introduire quoi que ce soit de « moderne » dans notre interprétation. Du reste, il est bien difficile de dire au juste ce que les écrivains du XII^e siècle voyaient ou ne voyaient pas dans la légende ; et, étant donné qu'ils ne jouaient en somme qu'un simple rôle de « transmetteurs », nous accordons très volontiers qu'ils ne devaient sans doute pas y voir tout ce qu'y voyaient

(1) La croix est placée, dans ces représentations, entre le soleil et la lune, exactement comme l'« Arbre de Vie » l'est ici ; et il est à peine besoin de faire remarquer que la croix est aussi *Lignum Vitæ*.

leurs inspireurs, nous voulons dire les véritables détenteurs de la doctrine traditionnelle.

D'autre part, pour ce qui est des Celtes, nous avons eu soin de rappeler quelles précautions s'imposent lorsqu'on veut en parler, en l'absence de tout document écrit ; mais pourquoi voudrait-on supposer, en dépit des indices contraires que nous avons malgré tout, qu'ils aient été moins favorisés que les autres peuples anciens ? Or nous voyons partout, et non pas seulement en Egypte, l'assimilation symbolique établie entre le cœur et la coupe ou le vase ; partout, le cœur est envisagé comme le centre de l'être, centre à la fois divin et humain dans les applications multiples auxquelles il donne lieu ; partout aussi, la coupe sacrificielle représente le Centre ou le Cœur du Monde, le « séjour d'immortalité » (1) ; que faut-il de plus ? Nous savons bien que la coupe et la lance, ou leurs équivalents, ont eu encore d'autres significations que celles que nous avons indiquées ; mais, sans nous y attarder, nous pouvons dire que toutes ces significations, si étranges que certaines puissent paraître aux yeux des modernes, sont parfaitement concordantes entre elles, et qu'elles expriment en réalité les applications d'un même principe à des ordres divers, suivant une loi de correspondance sur laquelle se fonde l'harmonieuse multiplicité des sens qui sont inclus en tout symbolisme.

Maintenant, que non seulement le Centre du Monde s'identifie effectivement au Cœur du Christ, mais que cette identité ait été nettement indiquée dans les doctrines antiques, c'est ce que nous espérons pouvoir montrer dans d'autres études. Evidemment, l'expression de « Cœur du Christ », en ce cas, doit être prise en un sens qui n'est pas précisément celui que nous pourrions appeler le sens « historique » ; mais encore faut-il dire que les faits historiques eux-mêmes, comme tout le reste, traduisent selon leur mode propre les réalités supérieures et se conforment à cette loi de correspondance à laquelle nous venons de faire allusion, loi qui seule permet de s'expliquer certaines « préfigurations ». Il s'agit, si l'on veut, du Christ-principe, c'est-à-dire du Verbe manifesté au point central de l'Univers ; mais qui oserait prétendre que le Verbe Eternel et sa manifestation historique, terrestre et humaine, ne sont pas réellement et

(1) Nous aurions pu rappeler aussi l'*athanor* hermétique, le vase où s'accomplit le « Grand Œuvre », et dont le nom, suivant certains, serait dérivé du grec *athanatos*, « immortel » ; le feu invisible qui y est entretenu perpétuellement correspond à la chaleur vitale qui réside dans le cœur. Nous aurions pu également faire des rapprochements avec un autre symbole fort répandu, celui de l'*œuf*, qui signifie résurrection et immortalité, et sur lequel nous aurons peut-être quelque occasion de revenir. — Signalons d'autre part, au moins à titre de curiosité, que la coupe du Tarot (dont l'origine est du reste bien mystérieuse) a été remplacé par le cœur dans les cartes à jouer ordinaires, ce qui est encore un indice de l'équivalence des deux symboles.

substantiellement un seul et même Christ sous deux aspects différents ? Nous touchons encore ici aux rapports du temporel et de l'intemporel ; peut-être ne convient-il pas d'y insister davantage, car ces choses sont justement de celles que le symbolisme seul permet d'exprimer dans la mesure où elles sont exprimables. En tout cas, il suffit de savoir lire les symboles pour y trouver tout ce que nous y trouvons nous-même ; mais malheureusement, à notre époque surtout, tout monde ne sait pas les lire.

RENÉ GUÉNON.

TEXTE DE LA CONSÉCRATION DU GENRE HUMAIN AU SACRÉ-CŒUR

qui sera récitée, le 31 décembre prochain, dans toutes les églises du monde catholique, en union avec le Saint Père, qui la récitera lui-même dans la Basilique de Saint Pierre.

Très doux Jésus, Rédempteur du genre humain, jetez un regard sur nous, qui sommes humblement prosternés devant votre autel. Nous sommes à vous, nous voulons être à vous ; et, afin de vous être plus étroitement unis, voici que, en ce jour, chacun de nous se consacre spontanément à votre Sacré Cœur.

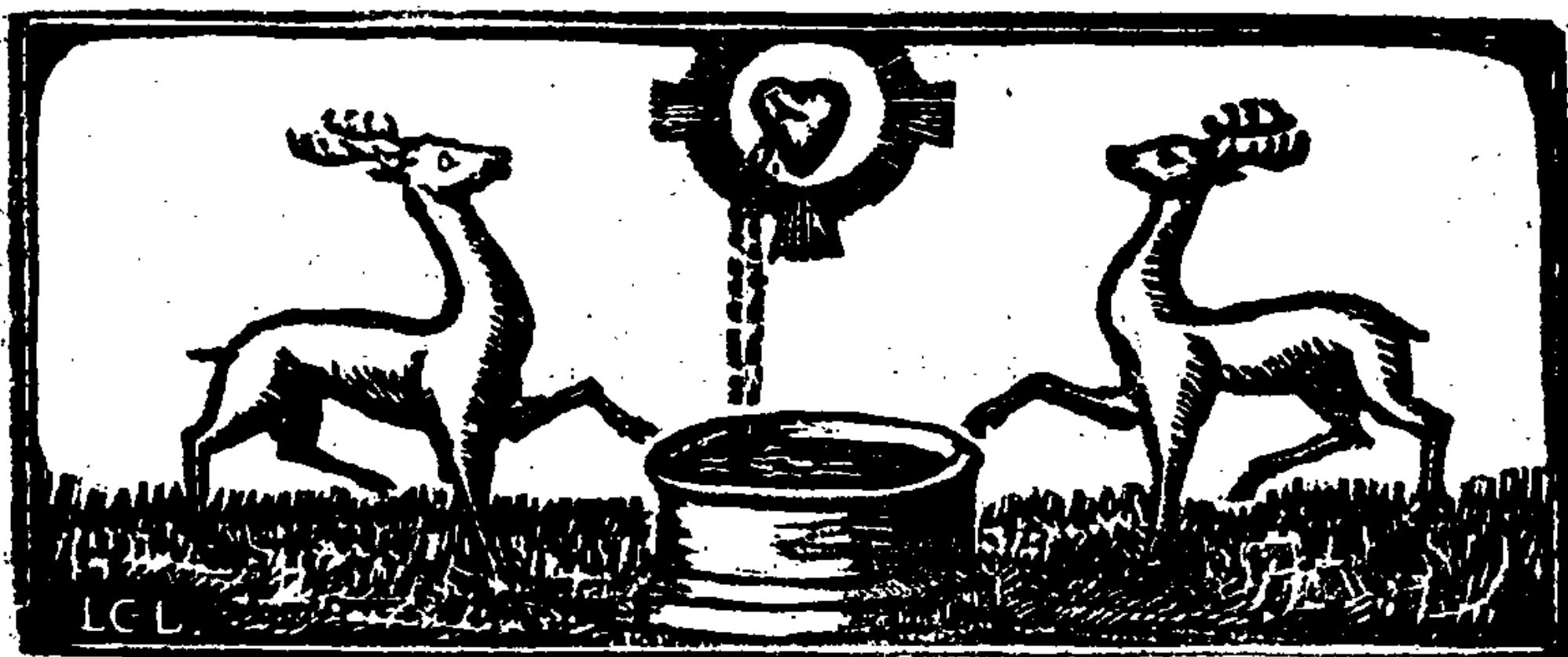
Beaucoup ne vous ont jamais connu : beaucoup ont méprisé vos commandements et vous ont renié. Miséricordieux Jésus, ayez pitié des uns et des autres, et ramenez-les tous à votre Sacré Cœur.

Seigneur, soyez le Roi non seulement des fidèles qui ne se sont jamais éloignés de vous, mais aussi des enfants prodigues qui vous ont abandonné ; faites qu'ils rentrent bientôt dans la maison paternelle pour qu'ils ne périssent pas de misère et de faim.

Soyez le Roi de ceux qui vivent dans l'erreur ou que la discorde a séparés de vous ; ramenez-les au port de la vérité et à l'unité de la foi, afin que bientôt il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. Soyez le Roi de tous ceux qui sont encore égarés dans les ténèbres de l'idolâtrie ou de l'islamisme, et ne refusez pas de les attirer tous à la lumière de votre royaume. Regardez enfin avec miséricorde les enfants de ce peuple qui fut jadis votre préféré ; que sur eux aussi descende, mais aujourd'hui en baptême de vie et de rédemption, le sang qu'autrefois ils appelaient sur leurs têtes.

Accordez Seigneur, à votre Eglise une liberté sûre et sans entraves ; accordez à tous les peuples l'ordre et la paix ; faites que, d'un pôle du monde à l'autre, une seule voix retentisse : Loué soit le Divin Cœur qui nous a acquis le salut, à lui honneur et gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

(TRADUCTION OFFICIELLE, « ACTA », 5 NOVEMBRE 1925)



Le Sacré-Cœur et les Poètes.

Le Sacré Cœur n'a pas été beaucoup chanté par les poètes ; on a célébré sur tous les tons l'amour de Dieu mais son Cœur adorable n'a pas beaucoup pénétré dans la littérature. Pourtant il est quelques poètes qui l'ont nommé ; il en est d'autres qui, par le vide de son absence, le désignent encore.

Ainsi Laforgue, avec son hypertrophie malade, essaye de s'identifier au Sacré-Cœur.

« Peuples du Christ, j'expose
En un ostensor lourd
Ce cœur meurtri d'amour
Qu'un sang unique arrose. » (1)

Il cherche follement à offrir son cœur au monde, mais le monde est fermé pour lui, le monde lui semble mort ; la terre et le soleil sont sans vie et voués au néant. Il n'a pas rencontré l'amour infini qu'il souhaitait ; et, dans son vide affreux, il voudrait se placer au centre du monde pour lui rendre sa chaleur, mais c'est en vain :

« Astres lointains des soirs, musiques infinies,
Ce Cœur universel ruisselant de douceur
Est le cœur de la terre et de ses insomnies ;
En un pantoum sans fin, magique et guérisseur,
Bercez la Terre, votre sœur.

Le doux sang de l'Hostie a filtré dans mes moelles,
J'asperge les couchants de tragiques rougeurs,
Je palpète d'exil dans le cœur des étoiles,
Mon spleen fouette les grands nuages voyageurs.
Je beugle dans les vents rageurs.

(1) Poésies complètes : *Le sanglot de la terre.*

Aimez-moi, bercez-moi ; le cœur de l'œuvre immense
Vers qui l'Océan noir pleurait, c'est moi qui l'ai.
Je suis le cœur de tout, et je saigne en démence
Et déborde d'amour par l'azur constellé
Enfin ! que tout soit consolé. »

Il sent qu'il faut un cœur plein de tendresse et de souffrance pour expliquer le monde, mais il ne sait pas que ce Cœur est celui du Christ et il ose se mettre à sa place, ô folie ! Il sent bien dans la lumière et la chaleur du soleil comme un ref. et du « Soleil de justice » qu'est le Verbe ; mais il ignore ce Verbe qui l'aurait délivré et le soleil lui semble mort, comme se meurt son cœur privé d'amour véritable. Il a beau se perdre en des flots d'amour sans but, il sait qu'il mourra d'une « maladie de cœur » spirituelle, parce que nul au monde n'a pu le guérir. Et il se repaît de spectacles qui lui rappellent ce cœur ruisselant, tels que le soleil ou la rosace de Notre-Dame de Paris.

Ainsi dit-il en sa douleur :

« Vraiment tout ce qu'un cœur trop solitaire amasse
De remords de la vie et d'adoration
Flambe, brûle, pourrit, saigne en cette rosace
Et ruisselle à jamais de consolation.

Vaste rosace d'or, d'azur et de cinabre,
Pour ce coin recueilli, mysticise le jour.
Tu dis bien notre vie et splendide et macabre
Et je veux me noyer en toi, crevé, crevé d'amour.

Et plus loin encore :

« Chaste rosace d'or, d'azur et de cinabre,
Va, je viendrai souvent lire en toi, loin du jour,
L'Illusion plus morne en son chahut macabre
Et me noyer en toi, crevé, crevé d'amour. »

Il semble comprendre le bonheur de la souffrance par amour, mais il perd pied hors du réel, dans le monde des chimères où luttent la lumière et l'ombre, et où il croit oublier les tristesses de la terre. Son cœur gonflé n'a pas connu l'essor magnifique de l'invitation du Sacré-Cœur :

« Venez donc à moi, vous tous qui travaillez et qui ployez sous le fardeau, et je vous ranimerai !

« Portez mon joug sur vous !

« Et recevez ma Doctrine, parce que je suis doux et humble de cœur !

« Et vous trouverez le repos de vos âmes !

« Car mon joug est suave et mon fardeau léger ! »

Alors, pour combler ce vide qui le tourmente et qu'il ne comprend pas bien, il démarque la piété, comme l'a fait M. Georges Duhamel, et dans son hypertrophie croit reconnaître la marque d'un amour divin. C'est ainsi que meurt la jeune fille de ses *moralités légendaires*, un jour de procession du Saint-Sacrement. Et ce démarquage l'emporte au-delà des bornes du réel et l'empêche d'entendre sous son sanglot le cri d'appel du Maître.

Beaudelaire nous a laissé aussi cette même impression de vide :

« Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir.
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor. »

C'est la même façon d'utiliser la religion pour un but profane, la même angoisse du néant, qui force le poète à sauver les images des réalités, alors qu'il a cessé de croire à ces réalités. Et le soleil lui semble mort aussi, par ce que son ruissellement de sang ne peut atteindre les cœurs transis. Ces hommes n'ont pas connu le soleil qui perce tout de sa chaleur, et voici que le grand poète catholique, Paul Claudel, va le leur apprendre. Ainsi dit-il dans son *Hymne du Sacré-Cœur* : (*Corona benignitatis anni Dei*).

« Vous êtes mort et le soleil s'est éclipsé.
Sur la croix évidente, c'est un cadavre qui est exposé.
Ami, si Vous nous défaillez, que nous reste-t-il encor ? »

Le soleil n'a de sens que par le « Soleil de justice », l'amour que par la charité divine. Et voici ce qui nous reste encore :

« La lance entre sous la côte et ressort sous la mamelle.
Car le païen Vous frappe au hasard, mais Vous attendez mieux
de vos fidèles.

C'est à nous seuls qu'appartient la blessure profonde et réservée.

« L'amour m'a désarmé et mon Père ne m'est plus un rempart

« Connaissez enfin ce Cœur que vous avez percé de part en part !

« D'où sourde ce sang pour vous sur l'autel qui renouvelle le calice. »

Maintenant nous pouvons habiter dans ce cœur ; là est notre place, là notre refuge, là seulement notre joie : « Mon joug est doux et mon fardeau suave »...

« A cette rose en son sixième mois qui fleurit avec une odeur excel-
[lente,
Au monde à son sixième mois tout entier qui s'ouvre sous la lumière
[insistante
Ah! je l'avais bien deviné qu'il était un cœur douloureux!
Toute rose pour moi est peu au prix de son épine
Peu de chose est pour moi l'amour où manque la souffrance divine!
Au prix de Votre cœur, que me sont tous les cieux? »

Le voilà bien le bonheur dans la souffrance, tandis que le cœur de l'homme et le cœur de Dieu battent à l'unisson. Maintenant il n'y a plus qu'à faire comme la Vierge Marie, à devenir le « Temple du Dieu vivant. »

« A la fin de ce troisième mois après l'Annonciation qui est Juin,
La femme à qui Dieu même est joint
Ressentit le premier coup de son enfant et le mouvement d'un cœur
[sous son cœur.

Au sein de la Vierge sans péché commence une nouvelle ère.
L'enfant qui est avant le temps prend le temps au cœur de sa mère,
La respiration humaine pénètre le premier moteur.

Ainsi se forme ce cœur de chair semblable au nôtre, ce cœur qui veut vivre avec le nôtre, qui veut même se substituer au nôtre, suivant la parole de l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi », ce cœur enfin qui règle la marche de l'univers.

Verlaine aussi en avait senti l'appel lorsqu'il s'écriait :

« Mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour »,
Et encore :
« Mon Dieu m'a dit : — Mon fils, il faut m'aimer ; tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge et tout t'enseigne
A n'aimer en ce monde amer où la chair règne
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix. » (1)

Ainsi a-t-il trouvé le bonheur :

(1) Sagesse.

« Bon pauvre, ton vêtement est léger
 Comme une brume,
 Oui, mais aussi ton cœur, il est léger
 Comme une plume.
 Ton libre cœur qui n'a qu'à plaire à Dieu,
 Ton cœur bien quitte
 De toute dette humaine ; — en quelque lieu
 Que l'homme habite
 Ta part de plaisir et d'aise paraît
 Satisfaisante,
 Ta conscience que, précisément,
 Tes malheurs mêmes
 Ont dégagée, en ce juste moment,
 Des soins suprêmes.
 Ton livre et ton manger sont, je le crains
 Tristes et mornes ;
 Seulement, ton corps faible a, dans ses reins,
 Sans fin ni bornes,
 Des forces d'abstinence et de refus
 Très glorieuses,
 Et des ailes vers les cieux entrevus
 Impérieuses. » (1)

Le « fardeau est léger » n'est-il pas vrai ?

Et Rodenbach qui garde son cœur fermé et qui cherche lui aussi de mystérieux rapprochements entre la lune et l'hostie, entre les cloches et les femmes, Rodenbach n'a pas connu la sagesse, comme le pauvre Lélian, et son cœur fermé est rempli de tristesse :

Les canaux de Bruges ont beau communier à la lune, ils sont impuissants à connaître la joie de la vraie communion du Christ et à bresser du cœur. Et c'est l'inévitable tristesse des chambres :

« Lustre, fontaine blanche aux givres équivoques,
 Lustre, jet d'eau gelé, mais où l'eau souffre encor...
 Ce lustre, c'est mon cœur visible en ce décor
 Qui frissonne en sourdine et sans cesse s'afflige
 Jet d'eau fleurdelysé dont la plainte se fige. » (2)

Et voilà qu'un poète hindou va nous chanter ce rayonnement divin qui épanouit l'âme et le monde :

« Mais comment toi tu chantes, Maître, je l'ignore ! Et j'écoute toujours dans l'éblouissement silencieux.

(1) *Bonheur.*

(2) *Le règne du silence.*

La lumière de ta musique illumine le monde.
Le vital souffle de ta musique roule de ciel en ciel.
Le flot sacré de ta musique à travers les digues de pierre se fait jour et se précipite.

Mon cœur aspire à se joindre à ton chant, mais s'efforce en vain vers la voix. Je parlerais... Mais aucun chant ne se forme de mon langage et je me lamente confus. Ah! tu as fait mon cœur captif, Maître, dans les lacs infinis de ta musique. » (1)

Ce curieux poème de Rabindranath Tagore, malgré son inspiration bouddhiste, rappelle étonnamment le *Chant de la Saint-Louis* de Paul Claudel :

« Les mailles du filet sont dissoutes et le filet lui-même a disparu.
Le filet où j'étais retenu s'est ouvert et je n'y suis plus.
Je n'ai plus pour prison que Dieu et la couleur sublime de la terre.
C'est toujours la même moisson et c'est le même désert.

...Bénis soient l'entrave jusqu'ici et les liens qui me tenaient lié!
Il les fallait forts et sûrs avant que la prison soit arrivée.
Ma prison est la plus grande lumière et la plus grande chaleur.
La vision de la terre au mois d'août qui exclut toute possibilité
[d'être ailleurs. »

La source de la beauté est en Dieu, mais pour la bien comprendre et pour en avoir plus de lumière, il faut d'abord avoir eu l'étroite prison de l'ascétisme ; après cela, quand les mouvements sont bien réglés, la souplesse peut venir, on n'a plus envie de confondre avec elle la dispersion. Le poète catholique dépasse ici de bien haut le poète bouddhiste.

Ma s cette Présence divine qu'on sent à travers toute la création, saint François d'Assise en avait chanté le rayonnement dans son *Cantique du Soleil* :

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, avec toutes les créatures et singulièrement notre frère messire le soleil qui nous donne le jour et la lumière. Il est beau et rayonne d'une grande splendeur ; il vous rend témoignage, ô mon Dieu. »

Et Tagore qui sent si bien la musique divine dans le monde, nous dit aussi :

« Tes dons à nous autres mortels pourvoient à tous nos désirs, et pourtant retournent à toi non diminués.

La rivière accomplit sa tâche quotidienne ; elle se hâte vers champs et hameaux, mais son flot incessant se détourne vers le lavement de tes pieds.

(1) *L'offrande lyrique.*

La fleur adoucit l'air de son parfum ; mais son dernier service est l'offre d'elle-même à toi.

Ton culte n'appauvrit pas l'univers.

Les vers du poète offrent aux hommes les significations qui leur plaisent ; mais leur signification dernière est la désignation de Toi. » (1)

Mais ce Toi, il est impuissant à le désigner exactement et il reste bien du vague et de l'indéterminé dans son poème : tout dans l'univers n'est pas offert à Dieu, puisqu'il y a le péché.

« Car la beauté du monde a son péché dans l'homme. » (2)
a dit fort justement M. Eusèbe de Brémond d'Ars, un poète catholique.

Et c'est encore un poète catholique, M. Maurice Brillant, qui saura le mieux nous dire ce qu'est réellement le rayonnement de la musique divine.

Le Cœur de notre Ami divin saigne sans trêve,
Sous le fardeau de sa cruelle joie,
Sous la douleur d'amour que nul trépas n'achève
Le Cœur mystérieux saigne comme autrefois.
L'aube en chantant se lève,
Les midis nonchalants s'endorment dans les bois,
Le soir replie son aile brève :
Le Cœur de notre Dieu saigne sans trêve,
Saigne pour le monde et pour moi.
Juillet scintille et meurt ; l'ombre des mois
Tourne légère sur le sol, frisson de soie ;
La Terre change en vain son visage de rêve
Le Cœur de notre ami divin saigne sans trêve,
Le sang de Dieu coule comme autrefois,
Rosée de pourpre au jardin de l'effroi,
Inépuisable et merveilleuse sève
Qui fait germer la vie sur l'arbre de la Croix. » (3)

Et c'est ce sang qui coule pour nous, qui devient notre breuvage en la Sainte Eucharistie et c'est ce sang :

« qui fait éclore
Au mystique jardin nos âmes prosternées. »

Mais cette beauté du monde que le péché avait détruite, cette beauté nous est rendue par l'amour du Cœur divin. Lui seul peut donner à l'univers un ordre nouveau qui le restaure

(1) *L'offrande lyrique.*

(2) *Les Tilleuls de Juin.*

(3) *Musique sacrée, musique profane.*

en un art magnifique, et si sa souffrance peut racheter la beauté de nos âmes, pourquoi ne rachèterait-elle pas aussi la beauté du monde? Le soleil s'est éclipsé à la mort du Christ et il a reparu plus brillant le matin de la Résurrection. Le démon a perdu une bonne partie de sa puissance sur nous et les bêtes féroces diminuent peu à peu à la surface du globe. Certes, ce n'est pas encore, hélas ! le règne de Dieu, mais la charité divine fait contrepoids au péché. Et c'est nécessaire à la beauté du monde.

« Mais, ô miracle de tendresse et de ferveur,
Le sang pur de votre douleur
A nuancé le sourire des fleurs
Et l'écharpe qui tremble aux doigts légers des Heures
Créant de la beauté avec un sang divin,
Pour que nous nous aimions dans la grâce des fleurs,
Vous décorez notre fugitive demeure,
Ce monde éblouissant et vain,
Où nous glissons avec la lumière des heures
Et la brume qui flotte aux pentes des ravins. »

Et dans l'enveloppement de sa musique délicieuse, M. Brillant nous montre toute la terre en harmonie avec le Sacré-Cœur. Souple réseau qui rayonne par le monde et prend toute chose en son charme, tant le divin foyer en est aimable.

« Tout le fragile et somptueux décor,
Délicieux et vain,
De la terre et des eaux et ces nuages d'or,
Où nous montons en chantant vers la mort,
S'émeut à votre appel en un subtil accord.
C'est votre Cœur qui fait vivre le beau décor
Délicieux et vain.
Lointains et doux comme une musique profonde,
Les battements du Cœur divin
Rythment l'enchantement du monde. »

Que dire de plus?

GERMAINE MAILLET.

POITIERS

et le Culte du Sacré Cœur.

« Poitiers, ville privilégiée du Sacré-Cœur » ; — « La Dévotion du Sacré-Cœur au monastère de la Visitation de Poitiers » ; — « L'antiquité de la dévotion au Sacré-Cœur au monastère de la Visitation de Poitiers », tels sont les titres de divers articles que publia jadis M. le Chanoine Eugène Rosière dans la *Semaine Religieuse du diocèse de Poitiers* ! (1)

De son côté, un autre érudit, M. l'abbé A. Collon, faisait l'historique des « Confréries du Sacré-Cœur de Jésus à Poitiers » (2). En 1904, on démolit l'ancien couvent de la Visitation, ce qui donna lieu à des découvertes dont M. Brothier de Rollière crut devoir rendre compte dans un travail fort curieux intitulé : « Histoire de l'ancien couvent de la Visitation à Poitiers, et découvertes historiques qu'on vient d'y faire ». (3)

Ces divers travaux sont déjà un peu lointains et risquent de passer inaperçus ; ils méritent assurément d'être remis au jour. Nous nous bornerons donc ici à les résumer et à les fondre ensemble, suivant avant tout l'ordre chronologique, et nous y ajouterons certains détails qui serviront à les éclairer.

* * *

Ce fut en 1633, que sur la demande de Mgr de la Roche-Posay, les Visitandines de Bourges consentirent à venir fonder un monastère à Poitiers. Arrivées dans cette ville le 13 octobre de cette même année, elles y construisirent plus tard un monastère avec une chapelle qui fut bénite en 1701 par Mgr Antoine Girard, et qui subsista jusqu'à la Révolution, époque à laquelle elle fut rasée, et le monastère transformé en prison départementale. En 1904, cette prison fut elle-même démolie.

Or, dans ce monastère, le Sacré-Cœur de Jésus fut très honoré, et il faut le dire, avant même que Sainte Marguerite-Marie Alacoque n'eût reçu du Seigneur ses premières révélations. La Sainte de Paray-le-Monial naquit en effet en 1647, et les communications du ciel ne lui furent faites qu'en 1673. Or, en 1670, mourait au couvent de Poitiers dont elle était Supérieure,

(1) 18 Juin 1899, — *ibid*, 1902, pp. 409, 425, 442.

(2) *ibid* pp. 456, 503, 529.

(3) *ibid*. p. 755 seq.

Mère Marie-Madeleine de la Marche, qui, depuis un certain temps, s'était sentie attirée d'une manière très particulière à honorer le Divin Cœur de Jésus. Dans une de ses dernières retraites, elle écrivait en effet les lignes suivantes, qui sont très significatives : « Mon Dieu, je fais ce pacte avec votre immense bonté : que dans toutes les occasions où mon esprit pourrait succomber et mon cœur se troubler, je retirerai tout mon être *dans votre divin Cœur comme dans son centre*, pour adorer votre Etre éternel par un profond silence intérieur et extérieur, par une profonde soumission à votre très adorable volonté et à tous vos divins décrets sur la conduite de mon âme ; je veux être sans discernement pour ne jamais désapprouver personne ; je ne veux être sévère dans l'observance que pour moi-même. Je veux de tout mon cœur aimer le mépris et l'abjection, et tenir mon cœur dans une indifférence toute sainte pour tout ce qui est créé, afin qu'il puisse posséder une sainte paix, et que mes pensées ne soient plus que pour l'éternité, et ne tendent plus qu'à se reposer dans votre sein amoureux, comme à leur principe, leur espérance, leur joie, leur appui et la fin de tout leur bonheur... »

La dévotion au Sacré-Cœur dut fleurir, on le pense, à la Visitation de Poitiers ; et pourtant, ceci est à noter, ce n'est pas de là que partit le mouvement qui devait s'étendre à toute la ville.

Il y avait à cette même époque à Poitiers une autre maison de Religieuses, destinées à faire l'éducation des jeunes filles, et connues sous le nom de Filles de Notre-Dame. Fondées à Bordeaux en 1606 par la Bienheureuse Jeanne de Lestonnac, elles étaient venues s'établir à Poitiers en 1618. Paul V, en publiant le Bref qui approuvait le nouvel Institut laissait au Cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, le choix de l'Ordre auquel il serait agrégé, car il était stipulé expressément qu'il devait être rattaché à un Ordre ancien. « En vertu des pouvoirs qui lui étaient accordés écrit le R. P. Mercier, l'archevêque choisit l'Ordre de S. Benoît, auquel il associa celui de Notre-Dame pour l'habit et les privilèges, mais en permettant, selon l'intention du Pape, d'avoir une Règle et des Constitutions particulières. Ce choix fut accepté de la fondatrice et de ses compagnes à qui l'on avait demandé leur agrément. L'acte en fut dressé le 29 janvier 1608 ». (1)

Le nouvel Institut fut aussi peu bénédictin que possible, « il devait être une imitation de la Compagnie de Jésus », disait-elle-même la fondatrice ; (2) et il le fut si bien que au dire de Moreri (3) dans les commencements, les Filles de Notre-Dame

(1) La Bienheureuse Jeanne de Lestonnac, fondatrice et première Supérieure de l'Ordre de Notre-Dame, par le R. P. Mercier, S. J. p. 71.

(2) — ibid ; p. 62.

(3) Dictionnaire, art. Lestonnac.

furent appelées *Jésuitines*. L'acte d'agrégation ne soumettait pas la Société aux Bénédictins, il ne la mettait pas non plus de leur Ordre, mais il la rendait participante de leurs privilèges. (1)

Dans une vision, l'Apôtre S. Jean avait assuré la fondatrice que tout réussirait, alors que les événements semblaient prendre mauvaise tournure. « Les Filles de Notre-Dame, observe le Père Teyssèdre, ont accepté le sens d'un si glorieux patronage. Elles ont salué dans le disciple du Cœur de Jésus ce Divin Cœur lui-même donné pour protecteur à l'Ordre tout entier. » (2) Quoi d'étonnant dès lors, si la dévotion au Sacré-Cœur s'est développée chez les Filles de Notre-Dame, surtout quand on songe qu'elles furent formées et dirigées par la Compagnie de Jésus qui devait avoir un rôle si prépondérant dans cette dévotion, au début avec le Vén. Père Claude de la Colombière, et plus tard avec les Pères Croiset et Galliffet.

En 1693, une Confrérie avait été érigée canoniquement dans la chapelle des Filles de Notre-Dame à Poitiers en l'honneur du Saint Cœur de Marie, et nombre de fidèles s'étaient empressés de s'y enrôler. Ce succès suggéra l'idée d'une autre Confrérie en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. La demande en fut faite à Rome, et le Pontife alors régnant, Innocent XII (1691-1700) fit expédier un Bref le 18 Janvier 1694, octroyant la grâce sollicitée, et enrichissant d'indulgences la nouvelle Confrérie.

1^o) Plénière, aux conditions ordinaires (confession et Communion), le jour de la réception.

2^o) Plénière, à l'article de la mort, pour les Confrères confessés et communies, qui invoqueront de cœur le nom de Jésus, s'ils ne peuvent le faire de bouche..

3^o) Plénière, le deuxième dimanche après Pâques, à partir des premières Vêpres, à condition de visiter l'église de la Confrérie, et d'y prier aux intentions du Pape.

4^o) 7 ans et 7 quarantaines, en visitant cette même église, les jours de Noël, de l'Epiphanie, de S. Jean l'Evangéliste, et le 16 janvier (Dédicace).

5^o) 60 jours pour certaines œuvres, par ex. assistance aux exercices, aux obsèques des confrères, aux processions du Très Saint Sacrement, etc... énumérées dans le Bref.

Le Bref portait pourtant une clause restrictive. Il y était stipulé que, si plus tard, une archiconfrérie du Sacré-Cœur, ou quelque chose d'analogue, venait à se fonder à Poitiers, et si la Confrérie établie dans la chapelle des Filles de Notre-Dame croyait devoir s'y agréger, cette dernière cesserait d'exister,

(1) Migne. Dictionnaire des Ordres religieux, t. iv col. q. 67.

(2) R. P. Mercier, op. cit, p. 68.

les Lettres apostoliques étant frappées de nullité, et les indulgences rapportées.

« Les Religieuses de la maison de Poitiers, dit le P. Mercier, n'eurent qu'à se louer de l'obligeance du Père Bouzonnier, de la Compagnie de Jésus, pour l'érection de la Confrérie. Il composa à leur intention une messe du Sacré Cœur, suivie de litanies approuvées par Mgr de Baglion de Saillant, évêque de Poitiers ; quelques années plus tard, en 1697, il fit paraître les *Entretiens de Théotime et de Philothée sur la dévotion au Sacré-Cœur* ». (1)

On voulut garder un témoignage visible des deux dévotions en honneur au couvent de Poitiers en faisant représenter les Saints Cœurs de Jésus et de Marie. « On voit, écrit le Père Bouzonnier, sur les arcades de ces deux chapelles, deux cartouches finement travaillées, qui représentent les Sacrez Cœurs de Jésus et Marie, dont les Confrairies qui conviennent si bien à l'église des Religieuses de Notre-Dame, ont été érigées par une Bulle du Pape Innocent XII, à la sollicitation de la Mère Marie de Lerpinière, religieuse d'une grande vertu et d'un zèle qui ne laisse échapper aucune occasion de procurer de la gloire à Dieu, et qui la rend depuis long-temps, un des plus fermes appuis de cette communauté dans les principales charges. L'ouverture de ces deux dévotions se fit l'année 1693, et la suivante, avec des cérémonies extraordinaires. Plusieurs personnes de la première qualité se présentent tous les jours pour y donner leurs noms. » (2)

Une Confrérie du Sacré-Cœur existant à Poitiers, point n'était besoin, semble-t-il, d'en établir une autre. Pourtant nous voyons que le 3 août 1723, l'évêque de Poitiers, Mgr de la Poype de Vertrieu publiait un Mandement « pour l'établissement de l'Association du Très Saint Cœur de N. S. J. C. », dans l'église des Religieuses de la Visitation de cette ville. (3) Les Visitandines avaient-elles sollicité cette faveur du Souverain Pontife, ou bien l'Evêque agissait-il en vertu de son pouvoir épiscopal ? M. Collon se rattache à cette dernière interprétation, vu que le Mandement épiscopal ne parle aucunement d'un Bref, émané de Rome, comme avait été celui qu'avaient reçu jadis les Filles de Notre-Dame.

Mgr de la Poype rappelait que « cette Association est établie, dans plusieurs monastères de la Visitation Sainte-Marie, ce qui a été fait par le soin et par la piété de plusieurs Prélats de ce

(1) Mercier, op. cit. p. 69, note 1. — Letierce. Etude sur le Sacré-Cœur, t. II, pp. 38, 45, 549.

(2) Histoire des Religieuses Filles de Notre-Dame, t. I, livre VII, p. 188 et 199. — Sem. relig. de Poitiers 1902, p. 457.

(3) Du Mandement de Mgr de la Poype, il n'existe qu'un seul exemplaire, conservé chez les Visitandines de Poitiers. M. le Chanoine Rosière l'a reproduit *in extenso* dans la *Semaine religieuse de Poitiers* du 29 juin 1902, p. 426-427.

royaume. », et, disait-il, « en conséquence de la Bulle de Notre Saint Père le Pape (Innocent XIII), les quatre jours accordés chaque année pour gagner les indulgences qui y sont attachées seront les quatre premiers vendredis des mois de Janvier, Avril, Juillet et Octobre. »

« La Confrérie du Sacré Cœur de Jésus a été érigée le 4 juin 1723, selon toutes les formes, dans notre église », écrivaient les Visitandines dans une circulaire datée du 15 août de cette même année. On y notait que « Monseigneur notre Evêque a voulu être le premier inscrit sur le registre de la Confrérie, et beaucoup de personnes s'empressèrent de se faire inscrire à sa suite. »

Ce grand évêque qui demeura trente ans sur le siège de Poitiers, (1702-1732) fut un fervent dévôt du Sacré-Cœur. Une circulaire émanée de la Visitation en 1725 portait, en effet, que « la fête du Sacré Cœur de Jésus est celle de sa prédilection, n'oubliant rien pour rendre célèbre dans son diocèse cette sainte Confrérie. »

D'autres associations se fondèrent encore de ci de là, notamment au Collège royal, où les Pères de la Compagnie de Jésus célébrèrent très solennellement, dès le début la fête du Sacré Cœur. (1)

Il y a une chose très curieuse qu'il est peut-être intéressant de mentionner ici. En 1904, on détruisit le couvent de la Visitation ; ce fut l'occasion de découvertes intéressantes dont M. Brothier de Rollière publia le résultat sous ce titre : « *Histoire de l'ancien Couvent de la Visitation à Poitiers, et découvertes historiques qu'on vient d'y faire.* » (2) Nous n'emprunterons à ce travail que ce qui va directement à notre sujet. Trois chambres couvertes de peintures murales furent retrouvées. L'auteur appelle l'une d'elles « la chambre des cœurs ». Voici comment il la décrit : « Cette chambre a 3^m, 63 de large, 4^m, 96 de long et 3^m de haut. Comme la chambre de la Madone, sa voûte est en cintre surbaissé, recouverte de peinture et de badigeon que, vu les difficultés, je n'ai pu enlever. J'ai été plus heureux dans le grattage des murs. La chaux enlevée, je découvris des peintures assez originales : de grands cœurs, presque de la grandeur d'une personne. Ces cœurs au nombre de deux sont encadrés dans de grands panneaux de 1^m 26 sur une hauteur de 1^m 38. Ces cœurs d'azur lambrequinés d'or sur fond de sinople (vert) sont du plus gracieux effet ; ils seraient dignes d'être reproduits dans l'imagerie religieuse du Poitou. Au centre du cœur est une partie évidée de 0, 65 sur 0, 75, contenant une inscription de sentence monastique.

(1) Le collège Royal qui avait été fondé par Henri IV en 1604, fut confié aux Jésuites dès le début ; depuis 1803, c'est le lycée actuel.

(2) Semaine religieuse de Poitiers 1904, p. 755.

Ces cœurs ont ceci de particulier que la pointe est complètement ronde, ce qui leur donne un aspect bizarre et curieux. Ils durent être peints entre 1705 et 1710, et sont la copie exacte de la plaque du cœur de Henri III conservée à cette époque dans la chapelle de Saint-Cloud.

La découverte de la chambre des cœurs est fort intéressante ; j'en ai fait prendre deux photographies, car l'iconographie du cœur en Poitou est très importante depuis le VI^e siècle, à l'époque de Clovis. C'est au village de la Mort (ou la More), dans la maison du Clou que Ravallac eut l'idée de percer le cœur d'Henri IV, et c'est tout près de là, à Vivonne en Poitou, qu'il met son projet à exécution. Au Moyen-Age, il y avait des cœurs partout, à Poitiers, sur toutes les portes, à toutes les serrures, sur les clefs, les bijoux, les porte-ciseaux, les monuments, les tombes, les croix, etc. Les cœurs de cire à Sainte Radegonde, les cœurs de sucre de l'abbaye de Sainte-Croix, les cœurs amandés de la Grand'Rue, les bijoux poitevins au cœur percé d'un clou, les cœurs percés d'une épingle, etc, etc, ne sont pas choses rares dans notre bonne ville de Poitiers. Ils mériteraient bien qu'on en fasse l'histoire, et qu'on en conserve les originaux au Musée de la ville, car, aux XVII^e et XVIII^e siècles, on en fabriquait encore à Poitiers. « Les cœurs du Poitou » : J'en ai relevé une collection considérable que je publierai ultérieurement avec les documents que Mgr Barbier de Montault m'a laissés avant sa mort. Quoi qu'il en soit, la chambre des cœurs méritait qu'on la signale. Du reste on la démolit en ce moment, et tout le monde peut voir encore un de ces grands cœurs debout (avis aux photographes amateurs). »

Que faut-il penser de ces deux cœurs ? Y aurait-il une allusion à la dévotion qui se répandait alors ? Il est assez difficile de le dire, semble-t-il. Une chose aurait pu nous éclairer : c'est cette « inscription de sentence monastique » qui était peinte dans la partie évidée ; malheureusement l'auteur de l'article n'a pas cru à propos de nous dire qu'elle était cette sentence. Nous sommes donc réduits à des conjectures.

Les diverses Confréries qui avaient été établies à Poitiers en l'honneur du Sacré-Cœur subsistèrent jusqu'à l'époque de la Révolution. Alors la piété n'étant plus libre de se manifester au dehors, les Confréries tombèrent d'elles-mêmes, et l'on peut affirmer que de 1790 à 1815 le Culte du Sacré Cœur ne reçut aucune publicité.

Les Religieuses n'avaient cependant point attendu la Restauration pour rentrer dans leurs couvents. En 1802, le Concordat avait été signé entre le premier Consul et le Nonce Caprara. Les Visitandines avaient été des premières à bénéficier de cet heureux événement ; elles étaient donc revenues à Poitiers.

Mais leur maison ayant été, comme nous l'avons dit, transformée en prison, elles durent choisir un autre domicile. Songèrent-elles alors à faire revivre la Confrérie du Sacré-Cœur ? ou bien pensèrent-elles que la situation était encore trop précaire ? On ne saurait le dire. Toujours est-il que, cette fois encore, les Filles de Notre-Dame les précédèrent.

Celles-ci étaient rentrées à Poitiers, elles aussi, en 1802 ; et comme c'était chez elles qu'autrefois Innocent XII avait érigé la première Confrérie du Sacré Cœur, elles s'adressèrent aussitôt à l'Evêque de Poitiers, Mgr Luc Bailly (1802-1804), et lui présentèrent le Bref du Pape. Le prélat se hâta de le rendre exécutoire « par ordonnance scellée du sceau épiscopal, insérée au bas du document original le 19 septembre 1803 ». Son successeur, Mgr de Pradt (1805-1809) en agit de même le 31 mars 1806.

Poitiers redevenait donc « ville privilégiée du Sacré-Cœur ». Il semble pourtant que cela ne suffisait pas à la piété des Poitevins ; cette dévotion était, si l'on peut s'exprimer ainsi, trop locale ou trop localisée, placée qu'elle était dans un couvent de Religieuses ; on voulut la rendre publique. Voici ce qui en fut l'occasion.

La Révolution, et aussi l'Empire, avaient accumulé en France des ruines de toutes sortes, et physiques et morales, et l'on sentait que les moyens humains étaient incapables de tout remettre en place ; il fallait donc s'adresser au ciel.

« En 1815,... circulait dans la ville de Poitiers, une petite brochure de 24 pages, sans nom d'auteur, sortie des presses de Fr.-Aimé Barbier. Elle porte pour titre : LE SALUT DE LA FRANCE, et pour épigraphe ces paroles de Jérémie : *Viae Sion lugent*, les voies de Sion pleurent. Au milieu du titre on voit une gravure sur bois représentant au milieu de nuages, un Cœur percé de cinq plaies, adoré par deux chérubins, et au-dessous ces mots : *Consolamini, consolamini.* » (1) L'appel fut entendu.

De vaillants chrétiens, qui avaient pris le nom de « Société de Saint Louis », « les premiers magistrats de Poitiers », dont les noms ont été conservés, (2) et plusieurs ecclésiastiques, tous au nombre de 36, résolurent alors de s'adresser directement au Cœur de Jésus. Ils rédigèrent une supplique dans laquelle ils disaient : « Le culte du Sacré Cœur de Jésus est déjà pratiqué dans plusieurs oratoires de cette ville ; mais on désire en voir accroître la pompe et l'éclat, pour exciter de plus en plus les sentiments de componction, de confiance et d'amour qu'Il fait naître et qu'Il entretient. »

Le siège de Poitiers était alors vacant ; Mgr de Pradt avait

(1) Courrier de la Vienne. 17 juin 1881. *Lettres de Jean*. Seconde lettre. Le Salut de la France. Signé : Jean [Beauchet-Filleau.]

(2) Semaine religieuse de Poitiers, 27 juillet 1902, p. 504-505.

quitté Poitiers pour Malines en 1809, et depuis lors il n'y avait plus d'évêque. Les signataires de la supplique s'adressèrent donc aux Vicaires capitulaires le 14 décembre 1815, leur demandant que « pour seconder le pieux empressement des habitants de Poitiers qui souhaitent se consacrer publiquement à ce Divin Cœur... il leur plût... d'instituer une fête expiatoire, réparatrice, et tendante à l'union des esprits et des cœurs, laquelle fête serait célébrée dans l'enceinte de notre église cathédrale. »

Ils s'engageaient à faire peindre un nouveau *Tableau du Sacré Cœur* pour remplacer celui qui, provenant de l'ancienne église des Capucins, avait été placé dans la Chapelle dite des Evêques, et que les révolutionnaires avaient traité d'une manière indigne.

Une telle demande ne pouvait manquer d'être favorablement accueillie ; aussi le 17 mai 1816, les Vicaires généraux donnèrent-ils une Ordonnance qui fut publiée le 31 mai suivant, établissant « la dévotion au Sacré Cœur de Jésus dans l'église cathédrale, en réparation des crimes commis pendant la Révolution. » Rome avait envoyé un Rescrit apostolique ; dès lors la Confrérie fut érigée canoniquement, et enrichie de précieuses indulgences.

Une chose restait à faire : fixer le jour auquel on célébrerait la fête du Sacré Cœur. Pour cela il fallait attendre l'évêque. On dut attendre plusieurs années encore, car ce fut seulement en 1819 que Mgr de Pradt eut un successeur. Le siège était resté vacant pendant dix ans. « Un Evêque vous fut enfin donné », un évêque selon le cœur de Dieu, écrira plus tard le Cardinal Pie, en parlant de Mgr de Bouillé. Le 20 avril 1824, le Prélat publia son mandement « ordonnant que la fête du Sacré Cœur de Jésus soit célébrée d'obligation dans le diocèse ». La fête demeurait fixée au deuxième dimanche de juillet.

Le *Tableau du Sacré Cœur* que les signataires de la supplique s'étaient engagés à faire peindre fut exécuté. Voici la description qu'en a laissée l'abbé Auber : « Le tableau tronqué de la Sainte Vierge honorée par S. Hilaire et S. Fortunat, placé à l'autel de la chapelle des Apôtres, avait contre lui, outre le mauvais état de sa toile, le caractère de réprobation que lui avaient imprimé les outrages révolutionnaires. Les teintes tricolores dont les deux évêques s'y étaient vus couverts n'étaient plus de mise, et il est vrai aussi qu'il était peu d'accord avec le vocable récemment donné à la chapelle. (1) On le remplaça donc par celui qu'on y voit maintenant, et que M. Hivonnait père, artiste de

(1) La chapelle au fond du transept nord, appelée jadis chapelle de St-André, plus tard, des Evêques, se nomme chapelle du Sacré-Cœur depuis 1816, époque à laquelle on y établit la dévotion au Cœur de Jésus.

Poitiers, composa sur les données du Chapitre et du conseil de la Confrérie. Il représente, sur une vaste toile de 4 à 5 mètres de haut sur 3 de large, la Religion à genoux, montrant le Cœur de Notre-Seigneur aux fidèles. Du côté opposé, la ville de Poitiers qui n'est plus qu'à moitié agenouillée, se lève et s'élance vers l'objet de sa dévotion, rayonnant dans un ciel peuplé d'anges adoreurs. Les deux personnifications se reconnaissent à leurs attributs, et la dernière surtout à son écusson au *lion grim pant de gueules sur champ d'argent*. Au second plan s'aperçoit l'église cathédrale vue de face, et une partie du quinconce dont les beaux arbres abritaient alors la promenade du côté nord. Ce travail manque de chaleur et de coloris, mais il y a du dessin, et l'idée première en est bien conçue. Les dimensions de la toile lui donnent d'ailleurs une apparence grandiose ». (1)

Innocent XII, en promulguant son Bref en faveur des Filles de Notre-Dame en 1694, avait décrété, on s'en souvient, que la Confrérie du Sacré Cœur de Jésus, érigée dans leur chapelle, cesserait d'exister le jour où une autre association semblable serait établie dans le diocèse. Une Confrérie venait d'être formée à la Cathédrale ; le moment était donc venu de mettre à exécution la clause restrictive portée par le Pape ; on l'exécuta.

La Confrérie établie à la Cathédrale fut longtemps prospère. Pourquoi et comment disparut-elle un jour, remplacée par l'archiconfrérie du Saint Cœur de Marie, il est difficile de le dire.

Poitiers pourtant, hâtons-nous de l'ajouter, n'abandonna pas sa dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Mgr de Bouillé obtint de Rome le 25 mars 1841, probablement en vertu d'un privilège spécial, que le monastère de la Visitation fût, comme par le passé, le centre de la Confrérie du Sacré Cœur. L'érection se fit le 16 avril suivant, et la nouvelle association fut agréée à la *prima primaria*, à la première et principale Confrérie établie à Rome dans l'église de Sainte Marie de la Paix.

Tout n'est pas dit encore sur Poitiers et sa dévotion au Sacré Cœur. Une autre chose très importante touche cette ville de trop près pour qu'on puisse la passer sous silence : il s'agit, disons-le tout de suite, du Vœu national, de la construction de la basilique de Montmartre. Nous nous bornerons à reproduire ici les grandes lignes de cet épisode que le Père Alet a raconté tout au long, et dont le Père de Franciosi a donné un récit abrégé. (2)

Pendant la guerre de 1870, M. Legentil, membre du Conseil général des Conférences de S. Vincent de Paul, avait quitté Paris, et était venu se réfugier à Poitiers. A la fin d'octobre de cette

(1) Histoire de la Cathédrale de Poitiers, t. II, p. 503-504. (Poitiers 1849).

(2) P. Victor Alet, S. J. *La France et la Sacré-Cœur*, p. 319 et suiv. — P. Xavier de Franciosi. *Le Sacré-Cœur de Jésus et la tradition*, col. 653 et suiv. — R. P. Jonquet. *Montmartre autrefois et aujourd'hui*. chap. VIII. Le vœu de Poitiers.

même année 1870, M. Bain de la Coquerie lui mettait sous les yeux une petite feuille que le Père de Boylesve venait de faire imprimer, et où il était question du désir exprimé par Notre Seigneur à sainte Marguerite-Marie de voir la France consacrée à son Divin Cœur.

Or, peu de temps auparavant, M. Legentil avait reçu de M. Baudon, président général des Conférences de S. Vincent de Paul, une lettre dans laquelle celui-ci l'informait qu'il venait d'apprendre par M. Beluze, que les habitants de Lyon avaient fait le vœu de rebâtir Notre-Dame de Fourvières, si leur ville était épargnée. Ne pourrait-on pas faire un vœu analogue pour Paris suggérait M. Baudon, et ajoutait-il, « Notre-Dame de la Délivrance ne serait pas un titre vain, si on obtient cette délivrance ».

« Je répondis sur-le-champ à M. Baudon, écrivait M. Legentil le 8 décembre 1870 au Père de Boylesve, que j'accueillais avec grand plaisir cette idée, et que je souscrivais certainement dans la mesure de mes ressources à l'érection d'une telle église... ou d'une église dédiée au Sacré-Cœur.

M. Legentil parla du projet à son beau-frère, M. Rohault de Fleury, qui était, comme lui, retiré à Poitiers ; puis, il se mit en relation avec le R. P. Ramière qui dirigeait une publication déjà fort répandue : Le Messenger du Sacré Cœur. « Avant tout, dira-t-il plus tard, il parut nécessaire de chercher à désarmer la colère divine par un grand acte d'expiation et de pénitence : ainsi naquit l'idée d'ériger à Paris une église monumentale dédiée au Sacré Cœur de Jésus. » (1)

L'évêque de Poitiers, le grand Cardinal Pie fut consulté, et approuva l'entreprise. Serait-ce lui qui aurait indiqué Montmartre comme le lieu où devait s'élever la future basilique ? Mgr Baunard semble s'insinuer, quand il écrit : « On venait donc d'entrer dans la terrible année 1871. Mgr Pie l'avait commencée aux pieds de Marie sa Mère ; il avait déposé, le 1^{er} janvier, sous les pieds de sa Madone domestique, une prière ardente pour l'Eglise, la France, son diocèse, sa famille, son âme. Dans les mêmes jours, une grande pensée illumina cette âme. Si la France consacrée au Sacré Cœur de Jésus faisait le vœu de lui élever un monument national en expiation et réparation de ses crimes ? S'il y avait quelque part, sur un point illustre et béni du territoire, à Montmartre, par exemple, un sanctuaire qui portât très haut aux regards du pays cette expression de son repentir et de son espérance ? Un jour de ce mois de janvier 1871, au plus fort de la guerre, M. Legentil était auprès de Mgr de Poitiers. Dom Guéranger était présent. (2) Assis près du

(1) Les demandes de N. S. à Paray-le-Monial eurent-elles une influence sur M. Legentil, quand il s'agit de faire un vœu au Sacré-Cœur ? Le P. Bony, dans sa Vie de M. Legentil, n'en dit rien ; il parle d'une grâce toute personnelle.

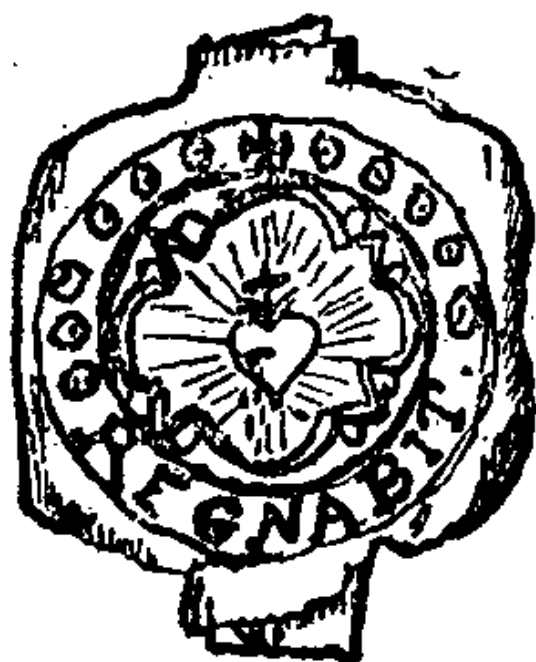
(2) L'histoire ne dira jamais les propos que le grand Abbé de Solesmes tint

foyer, parlant des malheurs du temps et en cherchant le remède, on se communiqua la pensée de cette œuvre, on s'enflamma de son désir, on en régla les conditions, l'Evêque y vit une inspiration du ciel. « Cette œuvre nationale, c'est vous qui le premier l'avez bénie, Monseigneur, écrivait, cinq ans plus tard, M. Rohaut de Fleury. Elle a grandi depuis le jour où M. Legentil, mon beau-frère, obtint votre approbation. C'est un jour mille fois mémorable. Cette œuvre est donc bien la vôtre, car sans votre bénédiction nous ne l'aurions pas entreprise. » L'Evêque confessa qu'en effet cette pensée l'avait trouvé plein d'ardeur, et que dès lors il avait appelé le jour où un grand archevêque viendrait lui imprimer, par toute la France, un élan qui ne s'arrêtât plus. » (1) Le R. P. Jonquet ne semble pas avoir connu cette lettre si formelle de M. Rohaut de Fleury, quand il écrit : « M. Legentil avait parlé (de son projet) à Mgr l'évêque de Poitiers,... mais celui-ci ne voulut pas approuver officiellement une œuvre qui ne concernait pas son diocèse. » (2)

Paquella de Follenay (3) raconte les faits d'une manière un peu différente. D'après lui, ce fut Mgr Gibert qui, gravissant un jour la colline de Montmartre avec un vicaire général, M. Langénieux, lui dit, en voyant à sa gauche le Mont-Valerien sur lequel planaient les souvenirs récents de la Commune : « Voici la Montagne de la poudre à canon; nous lui opposerons ici la montagne de la bénédiction. »

Depuis lors, la basilique de Montmartre a été élevée, elle a été consacrée ; et Poitiers peut être fière de s'être ainsi trouvée à l'origine de ce grand mouvement qui a poussé la France entière vers le Sacré Cœur de Jésus.

DOM A. MÉNAGER O. S. B.

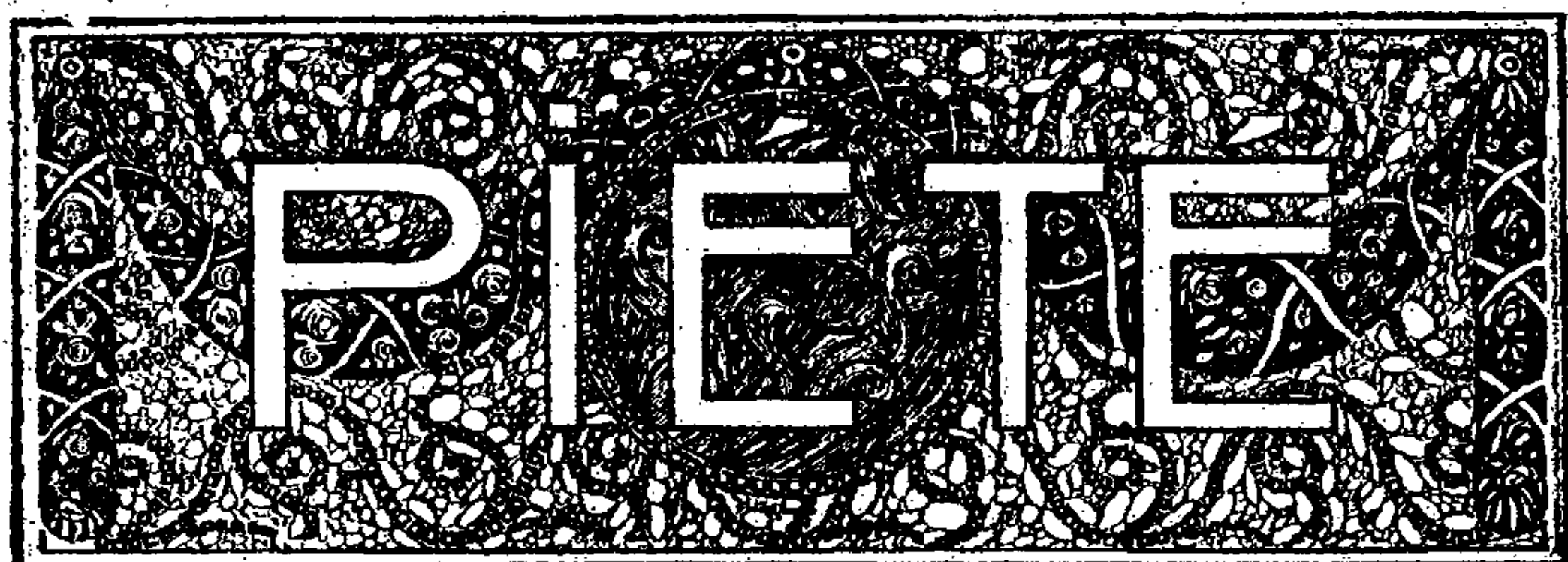


en pareille circonstance ; mais il est aisé de penser qu'il dut fortement appuyer le projet, surtout quand on se rappelle que c'est à la suite d'un vœu au Sacré-Cœur en 1823, qu'il restaura en France l'Ordre de St-Benoît, dix ans plus tard. Cf. *Regnabit*. Août 1921, p. 184-188.

(1) Histoire du Cardinal Pie T. II p. 441.

(2) Montmartre autrefois et aujourd'hui, ch. VIII, p. 156.

(3) cf. Petites Annales de Marie-Immaculée. Décembre 1919, p. 367-368.



LES ÉPHÉMÉRIDES DU CŒUR DE JÉSUS

MOIS DE DÉCEMBRE

6 DÉCEMBRE

6 *Décembre* 1692. — Le vénérable Bénigne Joly fait ce jour-là, d'une heure à deux de l'après-midi, la première heure d'adoration dans la Confrérie de l'Adoration perpétuelle en l'honneur du Sacré-Cœur, fondée au Monastère de la Visitation de Dijon, par la R. M. de Saumaise et la Sœur Madeleine Joly. (1)

7 DÉCEMBRE

7 *Décembre* 1748. — Le Pape Benoît xiv accorde des indulgences à une confrérie des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, dont le siège était la chapelle de « l'hospital et Maison-Dieu de Ploërmel » (2)

8 DÉCEMBRE

8 *Décembre* 1641. — Débuts de l'Institut de Notre-Dame de Charité à Caen. Saint Jean Eudes, le Fondateur, célébra la sainte Messe dans la chapelle et y déposa le Très-Saint Sacrement.

12 DÉCEMBRE

12 *Décembre* 1910. — Mort du Père François Tarin, de la Compagnie de Jésus. Il fut en Espagne, pendant vingt années un missionnaire infatigable et un apôtre zélé du Cœur de Jésus.

(1) Abbé E. B. *Vie du Vénérable Bénigne Joly ; le Père des Pauvres*, Paris, Poussielgue, 1878, p. 374.

(2) *Regnabit*, T, viii, p. 392.

13 DÉCEMBRE

13 *Décembre* 1641. — A Moulins, mort de sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation et amie du Sacré-Cœur.

18 DÉCEMBRE

18 *Décembre* 1814. — Le Souverain Pontife Pie VII permet de faire participer les personnes du monde aux grâces spirituelles accordées aux membres de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration Perpétuelle du Très-Saint Sacrement de l'Autel (Picpus). Cette autorisation était la reconnaissance officielle de l'Association des Sacrés-Cœurs. (1)

21 DÉCEMBRE

21 *Décembre* 1597. — Mort de Saint Pierre Canisius de la Compagnie de Jésus. Le jour où il prononça ses derniers vœux en présence de saint Ignace de Loyola, le cœur de Jésus lui fut montré entr'ouvert : « ...Alors, ô divin Rédempteur, écrit-il dans ses *Confessions*, vous m'avez entr'ouvert votre Cœur adorable et vous m'avez permis d'y plonger mon regard ; vous m'avez invité à puiser en vous les eaux du salut, ordonné de boire à vos fontaines sacrées. Comme je désirais avec ardeur être inondé des flots d'amour, d'espérance et de foi que j'en voyais jaillir !

« Enfin, approchant mes lèvres brûlantes de votre Cœur très doux, j'osai me désaltérer à cette source divine... » (2)

23 DÉCEMBRE

23 *Décembre* 1636. — Dom Mathieu de la Dangie, de l'ordre de Saint-Benoît approuve en ces termes « *La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes* » de Saint Jean Eudes :

Nous soussigné, Docteur en théologie, certifions avoir lu et diligemment examiné ce livre intitulé : « *La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes, etc.*, » composé par le Révérend Père JEAN EUDES, Prêtre ; auquel nous n'avons rien remarqué qui ne soit conforme à la doctrine de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, mais plutôt l'avons estimé, tel, que les plus saints et vertueux y peuvent acquérir de très grandes lumières, et y rencontrer un ample sujet de

(1) cf. *Regnabit* T. III, p. 219 et seq.

(2) cf. dans *Regnabit* T. VIII, p. 385 et seq. Une notice sur la dévotion au Sacré-Cœur et le Bienheureux Père Canisius, par Em. Hoffet.

progrès à la perfection ; c'est pourquoi le jugeant devoir être imprimé et mis au jour, nous y avons souscrit en l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, aujourd'hui, le 23 décembre 1636.

DOM MAT. DE LA DANGIE
Religieux Bénédictin (1)

27 DÉCEMBRE

27 *Décembre* 1646. — Mort, à Caen, de Catherine Camus, sœur de Mgr Jean-Pierre Camus, évêque de Belley. Une de ses dernières paroles fut : « Je désire expirer mon âme dans le Sacré Cœur de mon Jésus. » (2)

28 DÉCEMBRE

28 *Décembre* 1886. — Pose de la première pierre du temple national expiatoire espagnol. Cette église s'élève sur le sommet de la montagne *Tibidabo*, qui domine la ville de Barcelone. Le terrain fut donné au Vénérable Dom Bosco, dans le chœur de Notre-Dame de la Merci, le 5 mai 1886, afin qu'il pût élever une chapelle au Cœur divin, comme il avait été chargé par le Pape Léon XIII de construire à Rome une église au Sacré-Cœur.

En 1911, la crypte était achevée et inaugurée le 18 juin. (3)

29 DÉCEMBRE

29 *Décembre* 1899. — Mort du R. P. Ferdinand Celle, de la Compagnie de Jésus. Il fut au Maduré un fervent ami et un dévoué apôtre du Cœur de Jésus auquel, presque aveugle, il bâtit et dédia à Ideikatour une grande église. (4)



(1) Cinq jours auparavant, F. Denis l'Evêque, docteur en théologie de l'Abbaye de Notre-Dame d'Ardeine, avait aussi approuvé cet ouvrage. Ces deux approbations se trouvent dans : *Œuvres complètes du Bienheureux Jean Eudes*, Vannes, Lafolye, 1905, T. I. p. 77.

(2) Cité dans *Œuvres Complètes de saint François de Sales*, Annecy, T. XIX, p. 336 (note 4).

(3) *Regnabit*, T. III, 64-66.

(4) *Messenger du Cœur de Jésus*, novembre 1900, p. 652-663.

Cor Jesu et Mariæ fornax amoris.

Il est deux cœurs qui n'en font qu'un :
Le cœur du Fils et de la Mère
Un même battement commun
Même ardeur, même lumière.

Ces deux cœurs n'en font qu'un
Cœur d'amour et de lumière.

Ils sont le centre rayonnant
D'où partent les plus pures flammes
Et le foyer vivifiant
Où vont se ranimer les âmes.

O centre rayonnant
Qui attire les âmes !

Dans cette fournaise d'amour
Vois, chrétien, la chère image
De celle qui donna le jour
Au Saint des Saints, céleste gage
De salut et d'amour
Incomparable gage !

Prosterne-toi pour implorer
Le Sauveur qui aime et pardonne :
Quel bonheur de le contempler
Entre les bras de la Madone !
Qu'il est doux de l'aimer
Dans vos bras, ô Madone !

Ah ! vers ce trône virginal
D'où la voix divine t'appelle,
Pour te préserver de tout mal
Regarde, et tu seras fidèle :
Ce trône virginal
Est l'abri du fidèle.

Beaux anges qui veillez autour
Du Roi Jésus et de Marie,
Dans cette fournaise d'amour
Faites-nous place, je vous prie,
Vous qui veillez autour
De Jésus et Marie.

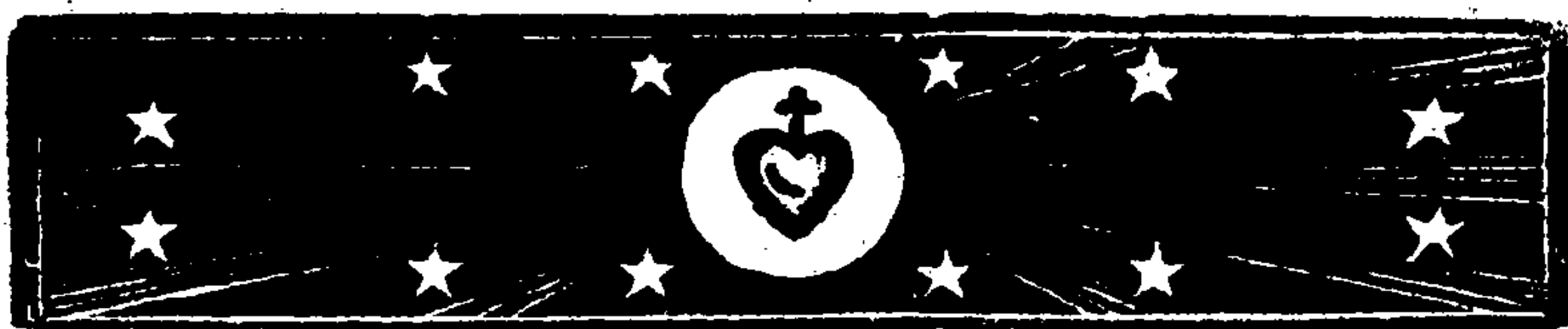
Afin que notre pauvre cœur
Si faible, hélas, et misérable,
Délivré de toute langueur,
Vive dans le Cœur adorable ;
Et notre pauvre Cœur
Lui deviendra semblable.

ENVOI

Feu sacré de la Charité,
Consume l'âme chrétienne !
O fournaise d'amour, que ton règne advienne
Maintenant et toujours et pour l'éternité !

L. D'ASTAING D'ESTAMPES

Octobre 1925



PAGES POUR LES ENFANTS

LES BRINS DE PAILLE

* *

Tu sais bien, mon enfant, la chanson du « petit navire »

Il était un petit navire (*bis*)
Qui n'avait ja-ja- jamais navigué (*bis*)
Ohé ! ohé ! ohé !...

.

On fit tirer la courte paille (*bis*)
Pour savoir qui-qui- qui serait mangé...

As-tu jamais pensé, mon petit, combien elle est triste cette histoire-là ! S'il avait su, le petit brin de paille ! Comme il se serait caché pour ne pas faire faire de mal à ce petit mousse...
Mais il ne savait pas !...

* *

Il y en a bien d'autres, de brins de paille, qui, s'ils avaient su !
— Lesquels brins de paille ?
— Les brins de paille de la Crèche du Petit Jésus.

* *

Certainement, à Noël, Maman t'a mené voir dans ton église la Crèche, avec son bœuf, son âne, ses moutons, ses bergers, ses anges, et St Joseph pensif, et la jolie Marie qui adore son petit, et ce tout petit Enfant, couché, les bras ouverts, avec ses jolis yeux bleus qui sourient et qui te disent : « Je t'aime, mon petit enfant ; toi aussi, aime-moi !... »

* *

As-tu remarqué, alors, que ton petit Jésus est couché sur de la paille ? Pauvre petit Jésus ! Les plus pauvres petits enfants ont au moins un petit drap qui les enveloppe... Lui, Jésus, Il n'a que de la paille... Lui qui est si riche pourtant...

* * *

C'est le plus riche de tous... Pense : Il a, à Lui, toute la terre, avec ses fleurs, ses montagnes, les oiseaux qui chantent, les papillons dorés. ..

et puis la mer, avec ses vagues, ses jolis coquillages, ses poissons roses et bleus...

et puis le ciel, avec ses nuages, son soleil et ses étoiles...

et puis beaucoup d'autres choses que nous ne connaissons pas...

Tout ce qui existe, c'est à Lui, et, s'Il le voulait, Il ferait encore d'autres terres, d'autres mers, d'autres ciels, rien que pour avoir le plaisir de les regarder...

Comme Il est riche, ce Petit Jésus, tout de même !

* * *

— Et alors, pourquoi est-Il là, couché sur de la paille, s'Il est si riche ?

— Mon petit enfant, c'est parce qu'Il t'aime ! S'Il s'était montré avec toutes ses richesses, tu n'aurais pas osé t'approcher de Lui ; on t'aurait écarté... Regarde ce qui se passe quand un Président de la République, ou un ministre, ou un grand personnage quelconque vient dans une ville : c'est à peine si l'on peut l'apercevoir de loin ! et ils ne sont pas riches comme Jésus cependant. Qu'est-ce que ça aurait été alors, s'Il était venu en Riche ?...

Mais Il est venu en Pauvre, en bien Pauvre ! pour que tu puisses aller bien près de Lui, Le regarder, Le caresser, Le prendre dans tes bras, et Le faire dormir sur ton cœur. Comme Il est bon, ton Jésus, mon enfant !

Dis-le Lui qu'Il est bon, mon enfant.

Toi, quand tu es sage, cela te fait plaisir qu'on te dise : « tu es bien sage, mon enfant ! » Et bien, Jésus, cela Lui fait plaisir qu'on lui dise : « Vous êtes bien bon, mon Jésus, et je vous aime ! » Dis-le Lui bien, mon enfant :

« Mon petit Jésus, comme Vous êtes bon, et comme Vous m'aimez !

« Et comme je Vous aime !

« C'est pour moi que Vous êtes là sur de la paille !... »

* * *

Ah ! si les brins de paille avaient su !

* * *

S'ils avaient su que Celui qui dormait sur eux, et qui les réchauffait de Son petit Corps si tendre, était leur Dieu ! le Dieu qui les avait faits !...

Comme ils se seraient faits doux, souples, soyeux, pour Lui tenir chaud et pour adoucir le bois si dur de la Crèche...

S'ils avaient su, les petits brins de paille, que Celui qui les prenait dans ses menottes roses, et qui S'amusait d'eux, était leur Dieu si bon !...

Comme ils se seraient faits brillants et jolis ; et comme ils se seraient prêtés avec joie aux jeux du Petit Jésus !

Aucun ne l'aurait piqué ;

Aucun ne se serait échappé de Ses mains.

Ils se seraient arrangés pour Le faire sourire... Et comme ils auraient senti bon !... — tu sais comme ça sent bon le foin coupé — et bien, ils auraient senti bon toutes les fleurs coupées !...

* * *

Ah ! s'ils avaient su ! s'ils avaient su !...

Tu as l'air de penser que c'est bien dommage qu'ils n'aient pas su, n'est-ce pas ?

* * *

Mais toi, mon enfant, est-ce que tu sais bien ? Est-ce que tu sais bien, toi, qui Il est ton Petit Jésus ?

et combien Il est bon ?

et combien Il t'aime ?

et combien Il désire être aimé de toi ?...

* * *

Alors, si tu le sais, feras-tu moins pour Lui, que n'auraient fait les brins de paille ?

Qu'attends-tu, mon enfant, pour que la Crèche de ton cœur où dort ton Petit Jésus, soit plus douce que celle de Beth-léem ?

Tu ne sais pas comment faire ?

Demande à la Sainte Vierge de t'aider à choisir les brins de paille dont tu feras le berceau de ton Jésus.

Elle t'aide déjà. Regarde ce qu'Elle y met.

* *

D'abord, bien au fond de la Crèche, pour la tapisser, afin que le bois ne se sente pas, de longs brins de paille bien lisses, bien serrés, bien nombreux.

Sais-tu ce que c'est, ces brins ? Si tu en ouvrais un, tu verrais qu'il porte écrit : PRIÈRE BIEN FAITE. La Sainte Vierge les met au fond, parce que, si, dans ton cœur, il y a des défauts qui ne plaisent pas au Petit Jésus, qui Lui font mal, tes prières bien faites réparent tout cela, et t'aident à te corriger, de façon à ne plus faire de mal à ton Jésus.

* *

Au-dessus, elle coupe en petits morceaux, bien petits, d'autres brins de paille. Elle les mêle et cela fait un lit très doux sous la main.

Sais-tu ce que c'est, ces brins coupés ?

Ce sont des actes d'OBÉISSANCE. Toutes les fois que tu obéis quand ça te déplaît, tu coupes, pour le berceau de Jésus, un morceau de ta volonté... Coupes-en beaucoup, mon enfant ; plus il y en a, plus le lit est doux à Jésus...

* *

Ensuite, au bas de la crèche, pour que les pieds de Jésus ne touchent pas le bois, elle met un gros paquet de pailles, longues courtes, de toutes façons.

Cela, enfant, c'est ton TRAVAIL. Il y en a d'agréable, il y en a d'ennuyeux.

Sais-tu pourquoi elle les place aux pieds de Jésus ?

C'est pour te montrer que tu dois offrir à Jésus tout ce que tu feras dans ta vie ; et que, si ton travail te satisfait, s'il est bon, si tu en es content, tu dois toujours en faire don, et humblement à ton Jésus.

* *

Ensuite, Marie prend de jolies pailles bien droites, toutes de la même longueur, et elle en fait un petit coussin pour la tête de Son Enfant. Ces pailles-là s'appellent toutes : FRANCHISE. Chaque fois que tu dis la vérité, cela fait une belle paille.

Marie les met sous la tête de Jésus, parce que Jésus sait tout... Seulement, il ne faut jamais mentir : le mensonge, ça ferait comme des épines sous la tête du Petit Jésus.

* *

Enfin, la Sainte Vierge prend deux gerbes qu'elle place de chaque côté du petit berceau, pour préserver Jésus des courants d'air et du froid.

Ce sont des gerbes d'AMOUR... Elles sont faites de tous les actes que tu feras par amour pour Jésus. Tâche qu'elles soient bien belles, bien grosses, ces gerbes : C'est elles qui tiennent chaud à Jésus... Et plus Jésus aura chaud dans ton cœur, plus Il y demeurera volontiers, mon enfant...

* * *

Tu sais bien, mon enfant, au bout des pailles de blé ou d'avoine, quand elles sont sèches, on trouve parfois comme une petite feuille de l'épi ; c'est souple : on dirait du velours...

Et bien, quand la maman du Petit Jésus a fini de préparer la crèche, avant d'y poser pour son Jésus, elle met une grosse couche de ces petits pétales, pour que rien ne blesse son cher Petit, que ce soit bien doux, bien bon...

Mon petit enfant, cela c'est la PURETÉ de ton cœur. C'est sur cela que Jésus repose ; c'est sur cela qu'Il est bien.

Le bon Jésus aimera bien tes belles gerbes d'amour, ton gros coussin de franchise, ton gros tas de travail, beaucoup d'obéissance et de prière. Mais Il les aimera encore mieux dans ton cœur quand Il y trouvera aussi beaucoup de pureté.

Et souviens-toi bien, mon enfant, que ces petites feuilles sont délicates, légères ; que le moindre vent les emporte ; que Marie les a mises au moment même de poser Jésus, parce que, seul, le petit corps de Jésus les protégera...

Ne lève jamais Jésus de dans ton cœur, elles s'envoleraient toutes...

Et Communie, mon enfant ; mets en ton cœur le Corps de ton Jésus pour qu'Il les garde...

* * *

Tu as bien tout retenu ? *prières bien faites, obéissance, travail, franchise, amour, pureté...* et tout cela pour Communier, c'est-à-dire pour que Jésus vienne et reste en toi...

* * *

Voilà comme il faut faire la crèche de ton cœur au petit Jésus...

* * *

Remercie la Sainte Vierge de t'avoir montré comment faire une crèche douce au Petit Jésus.

Demande-Lui, à cette Maman, qui est aussi la tienne, de bien l'aider chaque fois qu'il te faut recevoir Jésus... de bien t'aider à Le garder.

Et surtout, quelle ne te permette jamais par une prière mal faite, une paresse, un mensonge, une désobéissance, une indécatesse quelconque, d'enlever la moindre paille qui fait ta crèche douce.

Le Petit Jésus sentirait que tu défais Son berceau dans ton cœur, et Il se réveillerait...

Laisse-Le dormir, mon enfant.

En dormant, Il pense encore à toi.

C'est à ta bonne volonté qu'Il sourit.

Et sois bien sûr que, tout à l'heure, quand Il s'éveillera, heureux d'être dans ton cœur aimant, Il t'embrassera bien fort pour tous tes *brins de paille*...

Il t'aime tant !...

MAMAN FUOCOLLINO.

LA PLAIE DU CŒUR (Suite) (I)

De l'ouverture qu'on a faite, sur le Calvaire, au Cœur de Jésus, St Jean nous dit qu'il a coulé de l'eau et du sang. Toutes les images du Cœur du bon Jésus, nous montrent ce Cœur ouvert, et laissant couler de l'eau et du sang. C'est donc, mon enfant, que maintenant, encore, Jésus laisse couler de Son Cœur de l'eau et du Sang.

* * *

De l'eau, d'abord, pour que dans cette eau du Cœur de ton Jésus, ton âme puisse aller se laver quand tu l'as salie par le péché.

Oh ! mon petit enfant, si tu n'es pas toujours aussi sage que tu le voudrais, s'il t'arrive d'offenser le bon Jésus, s'il t'arrivait, un jour, le gros, gros malheur de rendre ton cœur tout noir par un péché mortel, va vite près du Cœur de ton Jésus. Mets ton petit cœur à toi, bien sous la blessure, là où l'eau coule, et demande à ton Jésus de faire couler Son Cœur sur ton cœur, pour te laver, pour te rendre ton âme belle, et blanche.

Et sois sans crainte : c'est toujours, que l'eau coule, et c'est pour tout le monde, et pour tous les péchés. Quand même tu aurais fait n'importe quelle grosse sottise, pourvu que tu la

(1) Voir *Regnabit*, IX, 437.

regrettes, va sous le Cœur de ton Jésus, Confesse-toi, et tout sera effacé.

Profite bien de l'eau du Cœur de Jésus.

* * *

Et profite, aussi, du sang qui en coule.

Tu sais bien, il y a des gens qui sont maigres, pâles, sans force. On dit qu'ils sont « anémiques », cela veut dire qu'ils n'ont pas assez de sang.

Eh bien, parfois, notre âme est anémique. Nous n'avons pas de courage pour nous corriger de nos défauts ; à chaque instant, nous faisons quelque sottise ; nous n'avons pas envie d'être bon, obéissant, pieux, travailleur. Nous n'avons pas assez de sang...

Vite, allons près du bon Jésus ; mettons-nous sous Son Cœur. Le Sang coule. Recueillons ce sang, le sang du bon Dieu, qui nous donnera la force, et la bonne volonté qui nous manquent ; qui fera de notre cœur un bon petit cœur vaillant, un petit cœur plein de joie aussi.

Et allons chercher ce Sang là où Il coule toujours : à la Ste Table.

Communie, mon enfant, nourris-toi du Sang de Jésus, si tu veux être bon, pieux, pur, obéissant, travailleur. C'est le Sang de ton Jésus qui donne la force de faire son devoir, d'obéir à Jésus.

Et tu veux, n'est-ce pas, faire plaisir à Jésus, L'aimer, Lui donner tout ton cœur.

* * *

Eh bien, mon enfant, pense souvent à Son Cœur ouvert, pour ne plus se fermer, jamais... et je suis sûre que tu ne seras jamais assez méchant pour le blesser par un péché volontaire.

Je suis sûre que tu Le remercieras de tout l'amour qu'Il a pour toi.

Je suis sûre que tu L'aideras à réparer les péchés des méchants.

Je suis sûre que si tu as le malheur de L'offenser, tu Lui demanderas vite ton pardon.

Et je sais bien aussi, enfant, que si tu penses à ce Cœur qui t'a aimé au point de se laisser ouvrir pour toi, de se donner pour toi, à toi, tu iras Le chercher, pour L'aimer dans ton cœur. Si tu penses à ce Cœur, ô mon enfant, tu ne pourras pas ne pas aimer Jésus qui nous a tant aimés.

Maman FUOCOLLINO.



PAGES POUR LES GRANDES

Cana.

*Et quand ils eurent beaucoup bu...
...Mais pour vous vous avez réservé le bon vin
[jusqu'à cette heure...*

Chères Grandes,

Nous voici à nouveau dans notre chère école, aux murs familiers, aux détails aimés. Une nouvelle année scolaire a ouvert son vaste champ. Elle devra préparer votre avenir plus encore que les précédentes. Pour que son sillon soit plus lumineux, gardons notre meilleure habitude. Reprenons, méthodiquement, la lecture de quelques pages de l'Evangile. Nous y prendrons, ce mois-ci, nos résolutions pour l'ensemble de l'année et pour le détail de nos journées.

Vous voilà contentes... C'est très bien... Votre empressement pour la lecture de ce livre, sacré entre tous, témoigne de votre amour, de votre goût pour Notre-Seigneur. Il en est très content.

Ouvrons « son livre » à l'Evangile selon St Jean qui nous met en plein et rapidement dans la divinité de Jésus et nous Le présente immédiatement à l'état d'homme parfait.

L'apôtre de prédilection nous fera consacrer notre année au « Verbe de Dieu » ici présent et par Lui à la Ste Trinité.

Donnons-aussi, très fermement, nos cœurs au Sacré-Cœur qui bat bien fort dans son Humanité Sainte, au moment où Il se choisit des apôtres par amour pour nous.

CANA. — Trois jours après, il se fit des noces à Cana... et la Mère de Jésus y était... Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

Arrêtons-nous à ce premier miracle de Notre-Seigneur. Quel enthousiasme vous auriez ressenti à être invitées, là, où la Sainte Vierge, Jésus, Saint Pierre, Saint Jean, etc. devaient se trouver. Accordons au Divin Maître toute notre attention. Il en sera très reconnaissant. C'est véritablement « pour nous » qu'Il a accepté l'invitation à Cana. Il savait que nous irions le considérer dans ce milieu de fête.

Nous oublions trop ce « pour nous » en chacune des plus

petites circonstances de la vie du Sauveur et nous le généralisons trop dans les grands faits de sa mission rédemptrice.

Aujourd'hui nous ne pourrions pas nous arrêter à toutes les considérations de cette merveilleuse page évangélique. La Sainte Vierge est fort attirante à la table de Cana. Mais arrêtons-nous à Jésus seul, ce matin. A tout Seigneur, tout honneur, n'est-ce pas ?

Essayons de bien saisir la délicatesse de son Cœur qui s'intéresse aux moindres détails de la vie de ses amis. Quel gain fut sa présence pour les époux de Cana ! L'inviter — le rechercher — Lui donner la première place — c'est la meilleur moyen pour s'attirer ses faveurs, même extraordinaires. Si nous le laissons de côté, nous nous priverons du meilleur de son Cœur.

Comment l'inviter ? lui donner la première place ? Par les désirs pieux, plus intenses, plus fréquents, par les aspirations à vous unir à Lui, à L'aimer selon son désir vous préparerez « Sa place » la meilleure en votre âme, en votre cœur, en votre esprit, en vous. Après la communion Il demeurera plus intimement avec vous. Cette intimité est un des fruits de la communion sacramentelle d'après votre catéchisme.

Vous lui tiendrez compagnie par vos prières bien faites — votre devoir accompli aussi parfaitement que possible — les oraisons jaculatoires qui n'interrompront pas vos occupations mais les féconderont.

Alors Il sera vraiment pour vous l'Ami divin et dans le courant de votre vie Il aura probablement matière à faire des miracles en vous et pour vous. Il ne demande pas mieux. Le Saint Curé d'Ars disait :

« Si nous avions la foi le bon Dieu ferait des miracles pour rien ».

A Cana Jésus prouve cette assertion.

En effet de quoi s'agissait-il ? Il n'était pas question d'une misère affreuse à soulager — d'un besoin pressant à apaiser — d'une catastrophe à éviter en mer — de la vue à rendre à un aveugle — d'un ami à ressusciter — d'un fils mort à rendre à une veuve éplorée... Non, il s'agit :

1^o) d'épargner une honte aux époux.

2^o) d'éviter une gêne aux invités.

Par sa réponse à la très Sainte Vierge Il énonce clairement ses intentions bienveillantes. Il attend (son heure) afin que le miracle soit plus avéré. En attendant, ses yeux divins suivent le déroulement de la fête. C'est la joie, le festin, dans les conditions licites. Il s'y prête. Il fait plus. Son Cœur divin paraît « aux aguets ». Non pas pour juger sévèrement de tout et de tous. Sa vigilance divinement humaine s'exerce pour la meilleure

application de sa bonté au service de laquelle Il projette le miracle du meilleur vin à offrir. Cependant les invités avaient déjà « beaucoup bu » Ce (beaucoup) aurait peut-être accru leur gêne au moment du manque de vin.

Quelle attirance Jésus a pour nous !!! Qu'il s'agisse d'un regard, d'un geste, d'une parole, d'une action, d'une prédication, d'un miracle, de l'établissement de l'église, de la rémission des péchés faite par Lui-même pendant son apostolat, de l'institution de l'Eucharistie, de sa passion, de sa résurrection etc, tout en Jésus porte à l'amour que nous lui devons. Ce doit être la résultante principale de la contemplation du Sacré-Cœur dans l'Evangile. Plus cet amour sera profond, solide, tenace, plus l'accomplissement des commandements, de « Son commandement » de charité envers le prochain sera facile. A Cana Jésus a voulu prouver sa charité d'amitié pour ses amis, en l'auréolant par le miracle.

Il est à remarquer qu'Il agit toujours de cette façon avec nous, dans les liens surnaturels, surtout, que son Cœur nous a mérités et qui nous sont largement départis. On en use... on en abuse... plus ou moins et, cependant, Il donne toujours et mieux encore.

L'attention de son Ame charitable ne laisse pas arriver le moment de l'embarras décevant qui nous ferait toucher de trop près nos misères. On dirait que dans son extrême délicatesse Il nous aide à faire des inaperçus en nous : comme pour les invités de Cana : Pour cela, à sa bonne grâce, Il surajoute la meilleure — le meilleur vin.

Cette meilleure grâce réjouit le cœur et fortifie la volonté au service de Dieu et du prochain.

Comment Lui témoigner notre reconnaissance ? Par l'amour.

Son amour incite à son imitation vis à vis du prochain. Pour correspondre à ses vues la guerre à l'égoïsme s'impose avant tout. Essayez de vous habituer à ne pas ramener tout à vous. Ne vous faites pas le point de mire auquel chacun doit viser — et viser juste surtout. Au contraire, regardez autour de vous, pour rendre service le plus possible. Jésus adolescent agissait certainement ainsi, à la table de Nazareth, dans la maison de Nazareth, dans l'atelier de Saint Joseph — envers tous son entourage. Pour Lui c'était toujours « l'heure de la vertu ». Comme à Cana : Avant de faire son miracle extérieur il avait réalisé tant de miracles de vertu. Jésus adolescent devait apparaître déjà dans une perfection de dévouement fort visiblement remarquable.

Des enfants de onze à seize ans peuvent comprendre cette tactique. Quand on est capable de recevoir Jésus solennellement

dans la Communion, on doit être capable de l'imiter solennellement, en quelque sorte. Il faut être des *imitatrices*, frères et heureuses de leur « Idéal ».

L'école est le milieu social où vous vous exercerez aux vertus sociales. Les occasions de la pratique de la charité foisonnent. Recherchez le bien dans vos compagnes. Faites-en ressortir les qualités. Jugez amplement en bien autant que vous le pourrez. Bannissez l'esprit critique, généralement assez malveillant... Aimez-vous les unes les autres comme Jésus vous a aimées. Donnez du meilleur de votre cœur — la tendresse, la complaisance, la compassion. C'est votre meilleur vin. La plus intelligente aidera la moins intelligente. La plus sage entraînera la moins sage. La plus riche s'intéressera à la moins aisée etc... Vous avez assez bons cœurs pour avoir des initiatives secrètes que, seul, le bon Jésus connaîtra. Ainsi vous Lui ferez plaisir. Vous Lui aurez donné du meilleur de votre âme.

— Et Jésus changea l'eau en vin — Sa générosité met au service de sa charité, sa toute puissance.

Et le miracle intervint — sans bruit — sans emphase, bien mieux — avec une discrétion telle, qu'Il se sert des concours humains à sa portée. Les vases, l'eau, les serviteurs, y jouent leur rôle assigné par sa condescendance merveilleuse.

C'est ainsi que Notre-Seigneur veut accomplir l'œuvre de votre éducation chrétienne et par conséquent divine. Nous oublions trop le côté « divin » dans cette œuvre dont Jésus seul peut faire un « chef d'œuvre ». C'est pourquoi elle est manquée, plus ou moins, même dans les meilleurs milieux.

Jésus vous demande votre concours pour le miracle qu'Il doit opérer en vous par suite du péché originel. Soyez dociles, empressées, comme les serviteurs de Cana. Comme eux, sachez bien d'où vous vient le « meilleur vin », « la meilleure grâce ». Partant, soyez reconnaissantes. Obéissez à Jésus le thaumaturge de vos âmes. La dissipation bannie, vous reconnaîtrez ses inspirations. Obéissez-Lui par ses intermédiaires. Vous deviendrez ainsi, le meilleur vin de votre entourage. Vous désaltérerez son amour, et Il vous appréciera...

Merveilleuse délicatesse ; grandiose générosité ! Voilà vraiment les caractéristiques idéales de la Bonté divine. Les sentiments de la première conduisent le Sacré-Cœur aux excès de la seconde.

Donner et donner toujours mieux est l'essence de la Charité du Verbe fait chair. Ce fut sa manière d'agir durant sa vie mortelle. Il la continue dans sa vie glorieuse.

L'Eucharistie a couronné les magnificences de son amour

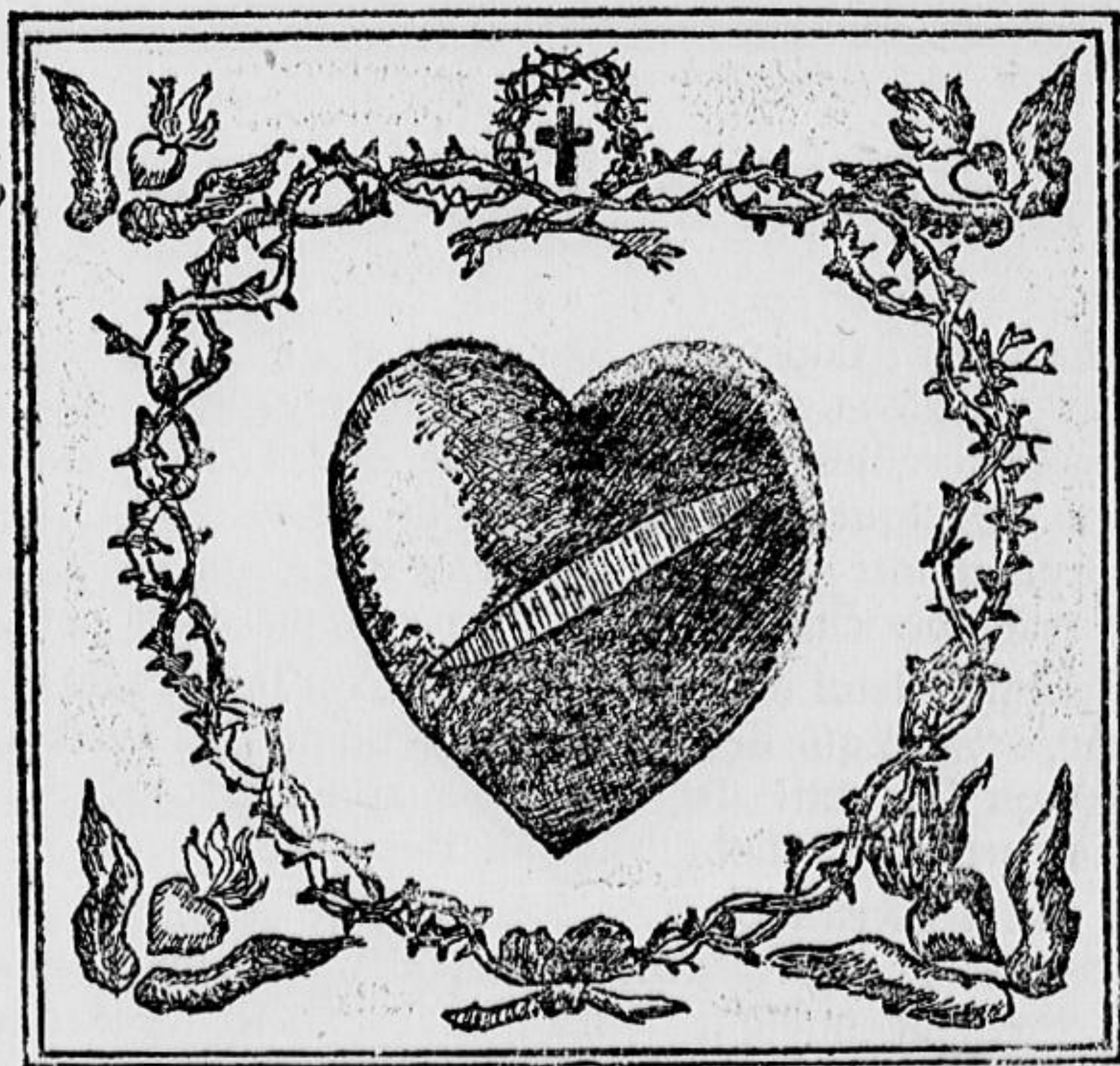
et de ses miracles. Là, véritablement, Il est le (meilleur vin) Lui-même. Celui qui fait germer les Vierges (selon le prophète Isaïe). Que réclame-t-il en retour ? L'usage de ses dons — le meilleur usage — le plus fréquent usage — Communier souvent selon les intentions de Notre Seigneur doit être l'ardent désir de toute jeune fille consciente de l'amour divin à son égard.

Le dévoilement de son Cœur Sacré dans nos temps modernes, constitue son « meilleur Appel » qui doit vivifier les appels pressants de Son Humanité dans l'Évangile. C'est une ingénieuse matière de la tendresse de son Cœur pour attirer les âmes à la recherche de l'amour.

Vous êtes une portion choisie de son héritage. Les grandes élèves d'un établissement chrétien Lui doivent un empressement tendre, généreux et fidèle. Cet amour pratique dans la charité du prochain sera une base solide pour toute votre vie quelle qu'en soit l'orientation.

Ainsi vous consolerez le Sacré Cœur. Vous Lui éviterez les déceptions que Lui causent ceux qui se détournent de son amour. Vous Lui aurez donné du « meilleur vin » par délicatesse et générosité.

E. M. J.



Amis et Apôtres du Sacré-Cœur.

SŒUR MARIE DU SACRÉ-CŒUR

ET L'ARCHICONFRÉRIE

DE LA GARDE D'HONNEUR

1825 - 1903.

L'histoire de la *Garde d'honneur* est trop liée à la vie de sa fondatrice pour qu'il soit possible de l'en séparer. Aussi, cette notice veut-elle être le récit d'une fondation que les lecteurs de *Regnabit* doivent connaître parce que cette Archiconfrérie est l'une des œuvres les plus fécondes et les plus fortement organisées. Au surplus, ils trouveront en Sœur Marie du Sacré-Cœur une grande âme, amie du Cœur de Jésus, et ardente propagatrice de son culte.

I

DANS LE MONDE

1825-1849.

Anne-Marie Constance Bernaud naquit à Besançon le 28 octobre 1825 et fut baptisée le 1^{er} novembre. Sa famille, des plus honorables, était chrétienne et lui donna une forte éducation. Quelque peu vaniteuse, la petite Constance était reprise avec bonté et fermeté par sa mère, qui ne s'inspirait que des principes chrétiens pour former l'âme de sa petite fille.

Le premier deuil de cœur de l'enfant, fut la mort du Cardinal de Rohan, archevêque de Besançon. Ce bon prélat l'avait souvent bénie lorsqu'il sortait de son palais archiépiscopal vis à vis duquel demeurait la famille de M. Bernaud.

La petite Constance était très sensible et sut dès ses plus jeunes années pratiquer avec un certain héroïsme la vertu de charité. Pendant quelque temps, elle se défit de son goûter en faveur d'une pauvre mendicante en haillons.

Elle fit sa première Communion, le 20 avril 1836 en même temps que son frère Edouard, aussi innocent qu'elle. Au moment

de préparer leur confession générale « chacun écrivait de son côté. Parfois Constance prenait la parole : « Dis-moi donc Edouard combien de fois ai-je fait ceci ou cela ? » Et Edouard, à son tour de s'éclairer par le même moyen. » (1)

La Providence qui avait destiné la petite Constance à être une fervente apôtre du divin Cœur, disposa toutes choses. A l'âge de 13 ans, elle alla achever son éducation à Langres, chez les Religieuses de l'Enfant-Jésus, dites de Saint-Maur. En la présentant, sa mère l'annonça comme désirant dans la suite, se donner à Dieu. Constance se montra tout de suite une excellente élève et le modèle de toutes ses compagnes par sa piété tendre et éclairée.

Dans ce milieu fervent et distingué la pieuse jeune fille puisa une forte et pratique dévotion au Sacré-Cœur. Déjà bien des fois avant son entrée en pension, sa tante, Mademoiselle Barbe Bernaud l'avait consacrée au Cœur de Jésus. Le *Mois du Sacré-Cœur A. M. D. G.* composé par la Mère Saint-Jérôme, du couvent des Oiseaux, à Paris, fut apporté à Langres par une des maîtresses de Constance, Madame Saint-Louis Baissez. La jeune fille trouva dans ce petit livre ce dont elle avait besoin : lumière et amour. Son cœur fut conquis à cette dévotion, qui avait pour résultat de la faire se renoncer en toutes circonstances, parfois même avec excès.

En septembre 1840, elle rentra dans sa famille, décidée à n'appartenir qu'à Dieu et à embrasser sans tarder la vie religieuse. Les vanités mondaines faillirent la perdre, mais la miséricorde de Dieu, pendant le Carême, la ramena à de plus sérieuses pensées.

Malgré son désir de vie parfaite, Mademoiselle Bernaud fut brusquement mariée le 14 octobre 1841 à M. Thieulin, de douze ans plus âgé qu'elle. La vie conjugale de la jeune femme fut pénible ; la jalousie de son mari la contraignit à l'isolement et la fit beaucoup souffrir. Elle eut du moins la consolation de ramener à Dieu M. Thieulin qui mourut le 26 juillet 1846, la laissant veuve après cinq années de mariage, et avant qu'elle eut atteint sa majorité.

Au moment de rentrer dans sa famille, son frère aîné l'invita à venir vivre auprès de lui, à Paris. Elle y alla et passa dans cette ville dix-huit mois, pendant lesquels elle s'efforça de vivre pieusement, bien qu'elle fut au milieu d'un monde charmé de ses brillantes qualités naturelles. La rencontre qu'elle fit d'une de ses anciennes maîtresses de Langres, Mme Saint-Isidore, lui fut d'un grand secours. Les conseils désintéressés de cette âme dévouée la préservèrent de toute attache trop forte au monde et

(1) Abrégé de la vie et des vertus,.. p. 7

à ses vanités. La Révolution de 1840, et les dangers qu'elle courut la ramenèrent à Besançon.

Une circonstance, en apparence insignifiante, allait fixer dans sa voie l'âme hésitante de Constance. Invitée par une de ses cousines à passer quelque temps à Belley, elle quitta Besançon malgré une indisposition de sa mère et les larmes de sa sœur. Son dessein était de revenir bientôt. Mais à une quinzaine de lieues de Besançon, une voix intérieure se fit entendre lui annonçant qu'elle ne reverrait jamais le foyer paternel. Cette cousine, Mme Morel, était la belle-sœur de la R. M. Marie-Aimée Morel, Supérieure de la Visitation de Bourg. Elle put obtenir que Constance écrivit à la Révérende Mère pour lui faire part de ses hésitations. La réponse fut une invitation à venir prendre contact avec les obligations de la vie religieuse pendant la neuvaine préparatoire à la fête du Sacré-Cœur.

Au cours de ces jours de paix et de silence, la jeune veuve sentit l'action de la grâce la diriger insensiblement vers le renoncement total pratiqué dans la vie religieuse. Un mot de la Révérende Mère aurait sans doute suffi à faire tomber les dernières hésitations ; mais la digne supérieure ne voulut faire aucune pression sur le cœur de Mlle Bernaud et elle l'engagea vivement à s'adresser à Mgr Devie pour en obtenir une décision. Le pieux évêque de Belley, après avoir bien prié et bien réfléchi, lui conseilla d'entrer au Monastère de Bourg sans délai et sans revoir sa famille.

Constance déféra à cet avis et le 28 juillet 1849 elle était admise à son essai. Le 9 novembre Mgr Devie l'examina pour l'admettre à la vêtue. Connaissant le caractère ferme et la générosité de la postulante, l'évêque la mortifia durement en lui proposant de la retarder de trois mois. Stupéfaite et bouleversée, la postulante s'en remit à la décision épiscopale avec le plus entier abandon. Mais ce n'était qu'une épreuve, car, peu de jours après, elle revêtait l'habit des Filles de la Visitation.

II

LES DÉBUTS DE LA VIE RELIGIEUSE.

Le 23 novembre 1849 Madame Veuve Thieulin prenait l'habit et recevait de Mgr Devie le nom de Sœur Marie du Sacré-Cœur, comme celui d'une victime totalement immolée. Mme Bernaud avait assisté à la vêtue de sa fille, et l'avait tendrement bénie.

A partir de ce jour, Sœur Marie du Sacré-Cœur fut soumise aux épreuves les plus diverses et les plus pénibles.

« Ce serait folie d'offrir à Dieu un cœur partagé » lui avait

dit Mgr Devie avant son entrée au Monastère. Se fondant sur cette parole elle voulut que son cœur tendit directement à Dieu seul. Elle avait beaucoup à réformer pour se plier à toutes les exigences de la vie visitandine, et reçut un puissant secours de la bonté de ses supérieures. La R. M. Marie-Aimée fut à son endroit une éducatrice éclairée et profondément surnaturelle ; « Mon enfant, lui disait-elle, étudiez-vous à vous cacher, à disparaître aux yeux de toutes les créatures ; et ne soyez pas surprise si elles semblent ne point s'occuper de vous, si *Dieu même paraît vous oublier* » (1)

Une courte station qu'elle fit à la cuisine pour remplacer durant sa *solitude* ou retraite la sœur converse chargée de cet emploi, lui suscita de nombreuses humiliations ; elle dut, d'ailleurs quitter bientôt cette fonction à cause de sa santé. Ce fut pendant cette solitude qu'elle fit sa confession générale et qu'elle reçut de Jésus, avec une indicible consolation, l'assurance formelle du pardon de ses infidélités.

C'était plus qu'il n'était nécessaire pour attacher davantage Sœur Marie du Sacré-Cœur à sa vocation et lui donner un grand désir d'y être à jamais fixée par l'émission de ses vœux. Une pénible épreuve vint cependant retarder sa profession. Mgr Devie, qui avait en vue l'existence du Pensionnat, lui enjoignit de se préparer à l'examen du brevet élémentaire. Le succès récompensa les efforts de l'humble novice et tranquillisa le saint évêque.

Elle fit profession le premier vendredi du mois d'août, en la fête du Précieux Sang. En ce jour, elle se donna à jamais à l'Époux divin dans l'amertume la plus douloureuse et la plus atroce souffrance. Elle pouvait écrire en toute vérité : « Ah ! l'univers entier n'aurait pu me distraire de ma peine ; les plus tendres et sincères témoignages d'intérêt qui me furent donnés n'effleurèrent pas même mon cœur, mais je sentais vivement que mon époux voulait ce jour-là que je sois une victime d'amour pour dédommager son divin Cœur. » (2)

Cette souffrance, elle l'avait pressentie au moment d'entrer en retraite. « Notre-Seigneur, écrivait-elle, me fit comprendre très sensiblement que je serais une épouse choisie de son divin Cœur, si j'étais fidèle ; mais alors que ce titre heureux m'obligeait de partager avec mon Bien-Aimé, les secrètes, les continuelles amertumes dont son Cœur sacré avait été abreuvé toute sa vie... Consentir à laisser ceindre mon cœur de cette couronne d'épines intérieures qui blessa Jésus dès son entrée dans le monde, et bien me souvenir que plus le Bien-Aimé me pressera *intimement*

(1) op. cit. p. 17

(2) op. cit. p. 22

sur son divin Cœur, plus s'enfonceront dans le mien les épines que je veux partager avec Lui. » (1)

On confia à la nouvelle professe la charge de maîtresse au pensionnat et celle de directrice du chœur de chant. Elle fit merveille dans ces deux emplois, charmant les cœurs et les conduisant insensiblement à Dieu.

Il avait semblé à Sœur Marie du Sacré-Cœur qu'elle devait être victime et, de fait, sa vie était immolée sans réserve au bon plaisir divin. Les croix avaient fondu sur elle comme l'aigle sur sa proie. Les souffrances, les contradictions, les angoisses intimes, la mort de Mgr Devie, furent de rudes, mais fructueuses purifications. Sœur Marie du Sacré-Cœur disait généreusement *fiat* à tout, s'abandonnant toujours davantage à tous les sacrifices.

Tant de vigueur et d'amour devait tôt ou tard incliner vers son âme la miséricorde divine. « La Sœur du pur Amour » comme on l'appelait plaisamment fut gratifiée, vers 1857, de l'oraison de simple regard et rassurée sur son état par le R. P. Bernardin, O. M. C., au court d'une retraite qu'il prêcha au Monastère. De plus en plus sollicitée par la grâce elle se livra au Cœur de Jésus en qualité de victime d'amour. Sans tarder Jésus appesantit sa main sur sa nouvelle victime et lui fit éprouver de bien grandes douleurs, la mettant à la mort. Guérie, comme par miracle, la victime du Cœur de Jésus devint règlementaire ; mais elle réussit à s'attirer d'incessantes humiliations bien plutôt qu'à sonner la cloche à l'heure précise. L'office de secrétaire lui fut alors réservé.

III

LA FONDATION ET L'ORGANISATION DE LA GARDE D'HONNEUR.

La vie de Sœur Marie du Sacré-Cœur entrait dans une phase nouvelle : elle était destinée à glorifier le Cœur de Jésus. L'éducation qu'elle avait reçue à Langres avait préparé son âme à cette mission et le dépouillement qu'elle avait subi jusqu'alors l'avait disposée merveilleusement à faire rayonner dans le monde la dévotion au Sacré-Cœur.

Dès 1825, une Confrérie du Sacré-Cœur avait été transférée dans la Chapelle de la Visitation de Bourg et, depuis, des exercices publics y avaient lieu périodiquement.

Lorsque la R. Mère Marie-Julie Cholet commença son troisième triennat son premier soin fut de consacrer la communauté au Cœur de Jésus le 7 juin 1862, premier vendredi du mois. La même année, à la fin de décembre, une lettre de la Sainte

(1) op. cit. p. 20

Source (1), recommandait de redoubler de zèle pour la gloire du Sacré-Cœur. Ces diverses circonstances décidèrent de l'existence de la Garde d'honneur. Le 1^{er} janvier 1863 la plupart des religieuses signèrent l'acte d'abandon suivant composé par la vénérée sœur : *O mon Jésus, moi N. N. pour glorifier la Très adorable Trinité, consoler votre divin Cœur et sauver les pauvres pécheurs, je m'abandonne pleinement et sans réserve à votre très pur amour, pour qu'il dispose entièrement de moi, selon le bon plaisir de votre divin Cœur. Amen. Ce 1^{er} janvier 1863 ».*

Le 11 janvier le Sacré-Cœur était intronisé Roi de la Visitation et chaque religieuse recevait un billet rédigé par Sœur Marie du Sacré-Cœur, et lui proposant un moyen particulier d'honorer le Cœur de Jésus. Notre chère Sœur avait eu, un certain jour, la vue intellectuelle du Cadran de la Garde d'Honneur ; ce cadran fut terminé le 12 mars 1863 et, dès le lendemain il fut présenté à la R. M. Supérieure qui l'agréa avec une grande bienveillance. Avec son consentement furent inscrits les noms de toute la Communauté à l'heure choisie par chacune de ses religieuses.

La Garde d'honneur était fondée.

Condamnée au repos par le mauvais état de sa santé, Sœur Marie du Sacré-Cœur se consacra sans réserve à organiser et à répandre l'Œuvre naissante. C'est ainsi qu'elle composa le jeudi-saint, le programme de l'Œuvre, et le lendemain l'Offrande de l'Heure de garde.

Le 14 juin 1863, en présence du Très-Saint Sacrement elle eut le sentiment que la Garde d'honneur réunirait des âmes destinées à honorer la blessure d'amour du Cœur divin.

Les débuts de l'Œuvre furent très consolants. Le premier cadran avait été remis au R. P. Laurent, récollet, dans le but d'enrôler les zouaves pontificaux. Les premiers associés furent inscrits le 19 mars 1863, en la fête de saint Joseph. Mgr Chalendon puis Mgr de Langalerie donnèrent leur adhésion.

Ce fut le R. P. Bernardin, o. m. c. qui se chargea de porter un cadran à Annecy. La Sainte Source accepta l'Œuvre et la loua sans réserve. Paray lui-même qui fondait une œuvre similaire, s'effaçait généreusement devant Bourg et adhérait à la Garde d'honneur. A la fin de 1863, cent douze monastères de la Visitation l'avaient favorablement accueilli.

Dans le même temps, l'Angleterre connut la Garde d'honneur et nombreuses y furent les inscriptions.

Jusqu'ici, l'Œuvre marchait sans encombre. Cette paix

(1) On nomme ainsi le monastère d'Annecy.

pouvait être un signe de l'indifférence divine. Mais l'épreuve vint qui marqua l'approbation de Dieu.

La nécessité d'imprimer des programmes suscita de grandes difficultés en apparence insurmontables. Mais la Providence résolut celles-ci par l'intermédiaire d'une âme humble qui épuisa toutes ses ressources, dans l'impression du *But de l'Œuvre*. L'Angleterre et les RR. PP. Prémontrés de Saint-Michel de Frigolet, ceux-ci avec le *Cortège d'honneur*, celle-là avec l'*Horloge eucharistique*, deux organisations semblables, faillirent perdre la Garde d'Honneur. Tout s'arrangea cependant, sans trop de difficultés.

Mais l'alerte la plus vive fut la tentative de remise de l'Œuvre entre les mains des RR. PP. Missionnaires d'Issoudun. Déjà quelque temps auparavant Sœur Marie du Sacré-Cœur avait vivement désiré se décharger sur les Pères jésuites de la responsabilité de la Garde d'honneur. L'obéissance avait empêché l'humble fondatrice de passer outre. (1)

Les pourparlers furent poussés plus loin avec le R. P. Chevalier qui avait accepté la fusion avec l'Association de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Mgr de Langalerie, en érigeant canoniquement la Confrérie de la Garde d'honneur dans la Chapelle de la Visitation à Bourg, interrompit brusquement toutes les négociations et permit ainsi à l'Œuvre de recevoir, par l'intermédiaire de Mgr Boviéri, internonce à Lucerne, les mêmes indulgences accordées à la Confrérie du Sacré-Cœur de Rome.

IV

DÉVELOPPEMENT DE LA GARDE D'HONNEUR

Malgré ses incontestables succès, la Garde d'honneur ne se développait que lentement. Dieu, cependant, préparait dans le silence celle qui devait lui donner une puissante impulsion et en être la première zélatrice.

Mademoiselle Deluil-Martiny était de Marseille. Ayant connu par une notice l'œuvre nouvelle elle en comprit tout de suite l'esprit et la portée, et se mit en relations avec la T. H. Mère Marie-Julie.

Admirablement formée par Sœur Marie du Sacré-Cœur, Mademoiselle Marie, avec un courage inlassable et un grand esprit d'immolation, se fit l'apôtre et la propagatrice de la chère Garde d'honneur. Elevée dans une maison du *Sacré-Cœur* à

(1) Plus tard, en 1864, mais sans plus de succès, elle renouvela ses tentatives tout d'abord auprès de l'Apostolat de la Prière, puis auprès du T. R. P. Beckx, Général de la Compagnie de Jésus. Celui-ci s'enrôla personnellement et promit le concours de sa famille spirituelle.

Lyon, elle conquiert rapidement la Bienheureuse Mère Barat et tout son Institut. Elle eut une part très active dans l'impression des billets zéloteurs dont elle avait reconnu l'impérieuse nécessité. Les premiers billets destinés aux ordres religieux, furent tirés à 2.000 exemplaires. Dans la suite, et en plus grande quantité, parurent les billets destinés aux séculiers, puis une série consacrée aux enfants, et enfin une série, et non la moins belle, à l'intention des âmes sacerdotales. Providentiellement les fonds nécessaires à couvrir ces fortes dépenses venaient au Monastère.

A Marseille, Mademoiselle Deluil-Martiny faisait merveille obtenant de nombreuses adhésions. Il fut donné à cette apôtre du Cœur de Jésus de recevoir de précieux encouragements. A l'occasion de la consécration de la Basilique de Notre-Dame de la Garde, le 5 juin 1864, elle put approcher le Cardinal Villcourt et le Cardinal Pitra. Ces deux princes de l'Eglise approuvèrent l'Œuvre et dès le lendemain obtenaient vingt-deux approbations épiscopales. Ces adhésions étaient tout à la fois le signe de l'origine surnaturelle de l'Œuvre et la garantie de sa grande influence.

Cette consolation fut achetée chèrement par une nouvelle épreuve au creuset de laquelle il plut à Dieu de soumettre les amis de l'Œuvre. Mgr de Langalerie fut en butte aux contradictions parfois violentes de ses détracteurs. L'amertume dont son cœur fut rempli ne l'empêcha pas, lors de son voyage *ad limina*, d'obtenir du Pape Pie IX un bref d'indulgences. A son retour, par crainte de la jalousie, il conseillait la prudence en ces mots adressés à la Très Honorée Mère : « Ma Fille, on m'a dit à Rome que nous allions détrôner l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur. Il faut donc nous *effacer* le plus possible, rester cachés, silencieux et ne garder pour notre œuvre que *l'intime* de cette dévotion, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur dans le Cœur de Jésus. » (1)

Si le centre de l'Œuvre paraissait, de ce fait, destiné à l'oubli, il n'en était pas de même partout. De consolants accroissements lui venaient du zèle de quelques âmes particulièrement dévouées à la gloire et à la consolation du divin Cœur. C'était tout d'abord Mathilde de Nédonchel, une bien douce victime du Cœur de Jésus, qui propagea et organisa solidement la Garde d'honneur en Belgique ; puis, M. l'abbé Amaudru (2), prêtre fervent du diocèse de Saint-Claude, Mlle Marie Bonin, de Poligny,

(1) op. cit. p. 52

(2) M. l'abbé Amaudru au cours d'une visite qu'il fit à Sœur Marie du Sacré-Cœur lui annonça en ces termes une pénible épreuve « Ne vous effrayez pas. On va blâmer tout ce que vous avez fait, désapprouver votre vole, votre correspondance vous mettre de côté, il faut vous y attendre. Votre Maison sera un spectacle digne des regards du ciel ; on vous crucifiera, vos bourreaux auront les meilleures intentions du monde, ils croiront agir sagement, et tout sera acte de vertu de part

qui mourut à 33 ans, de la mort des prédestinés, Mlle Frémont de Soize qui obtint du Cardinal Matthieu l'érection canonique de la Garde d'honneur dans la chapelle des Religieuses Bernardines du T. S. Sacrement de Besançon, Mlle de Loppinot qui composa la musique des cantiques de la Garde d'honneur (1) et tant d'autres dont les noms sont inscrits dans le Livre de Vie, le Cœur Sacré de Jésus.

V

EPREUVES ET TRIOMPHERS.

En 1866, le 6 août, la T. H. Mère Marie Julie mourait. Cette mort laissait d'autant plus désolée et seule Sœur Marie du Sacré-Cœur que la vénérée disparue avait été un puissant soutien pour sa chère fille dont elle partageait toutes les vues.

La mort de la Mère Marie-Julie fut pour ainsi dire le signal d'un redoublement d'épreuves bien pénibles pour l'humble sœur.

Le 13 août 1866, la T. H. Mère Marie-Aimée Morel commençait au Monastère de Bourg son cinquième triennat. Un mois après, Sœur Marie du Sacré-Cœur vaquait aux exercices de la retraite annuelle, le 14 septembre. Entreprise dans la paix, cette solitude s'acheva sous le pressoir. Vivement sollicitée par sa supérieure, alarmée de sa voie intérieure, la vénérée Sœur conféra des affaires de sa conscience avec le prédicateur. Celui-ci lui fit faire le « sacrifice complet de la Garde d'honneur, des âmes dont elle s'occupait, voire même de ses dispositions les plus intimes. » C'était le dépouillement, et combien pénible. Elle écrivait à M. l'Abbé Amaudru à la date du 29 octobre 1866 : « Vous êtes trop bon de vous occuper de moi. Je suis toujours, pour l'extérieur, occupé de la Garde d'honneur qui va sa marche ordinaire. Mais, pour l'intérieur, toutes les destructions et démolitions

d'autre. Comme un vieux meuble inutile, laissez-vous mettre au grenier. Ce feu de la tribulation brûlera comme des pailles les imperfections que vous avez pu commettre, en 3 ans, dans l'action. L'œuvre ne périra pas, mais vous serez sacrifiée. » (op. cit. p. 58) Quelques jours après il lui écrivait : « ... Oh ! combien j'ai été consolé quand vous m'avez assuré que vous prendriez tout avec amour et avec paix, que votre acquiescement au bon plaisir de Dieu était sans limites... Quand vous m'avez parlé de cette impassibilité divine dont vous aviez le sentiment, il m'a semblé voir que Dieu vous en donnerait un reflet qui *informerait* votre cœur tout entier. — Non, ne cédez à personne d'être la première victime de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus ; ne permettez pas qu'il y en ait qui souffrent plus que vous et, par conséquent, qui aiment mieux que vous » (id. p. 59)

(1) Pour les réunions de la Garde d'honneur, il était de la plus grande utilité d'avoir des cantiques à la fois simples et élevés. C'est de ce besoin que naquit la « *Lyre du Garde d'honneur* ». La plupart, et surtout les plus beaux de ces cantiques sont de la composition de Sœur Marie du Sacré-Cœur ; d'autres ont été composés par Mlle Deluil-Martiny, M. le Chanoine Richard, vicaire à la paroisse Saint-Saturnin de Tours, etc. La première édition de la Lyre parut le 15 septembre 1873, revêtue de l'approbation de Mgr Richard, évêque de Belley, le futur Cardinal-Archevêque de Paris.

tions annoncées ont eu lieu et se poursuivent énergiquement. Oh ! mon Dieu, quels abîmes restent à sonder dans le domaine de notre misère, alors qu'avec la plus grande bonne volonté et droiture on croit les avoir mesurés tous et pour vous résumer ce que je pense et ce que je sens de moi, je n'ai qu'un mot : misère, misère profonde, misère presque infinie. Mon Jésus est *miséricorde* et ceci me soutient, me console, me fait garder cette paix intime qui est, depuis quelques années, le fonds de mon état intérieur. Ces mots de votre lettre : « *Mourons par l'humilité, par le silence intérieur, par l'abandon*, me conviennent on ne peut mieux. Demandez à Notre-Seigneur que je les mette en pratique ; comme je ne cesserai de demander à ce doux Sauveur qu'Il fasse de vous un autre Disciple bien-aimé... » (1)

Ce dépouillement devait s'accentuer encore par des morts qui retentissaient bien douloureusement au cœur de l'humble fondatrice. Le 23 février 1867 mourait Marie Bonin, puis le 27 juin suivant la sainte Mathilde de Nédonchel, deux jours après, le 29, Mme Bernaud, sa mère, et enfin M. l'abbé Amaudru dont un « des derniers regards » fut pour la Garde d'honneur qu'il avait tant aimée.

Après ces épreuves qui meurtrissaient le cœur, d'autres surgissaient, par exemple, la vive opposition faite à l'expression de « *Cœur blessé* » sous le fallacieux prétexte que le saint Evangile a parlé du Cœur percé de Jésus et non de son Cœur blessé. Cette épreuve prit fin avec l'autorisation donnée par Mgr Marchal, évêque de Belley, de reproduire sur les cadrans la lance ouvrant le Cœur de Jésus. Peu de temps après le 13 juin 1876, le Souverain Pontife Pie ix indulgençait de 100 jours *toties quoties* la *Très précieuse Offrande*.

La vénérée Sœur ne se décourageait cependant pas. Chaque nouvelle difficulté la trouvait plus généreuse et lui était une précieuse occasion de mériter. Le désir de s'abandonner entièrement au bon plaisir divin la fit s'offrir en victime. Elle signa de son sang, le 24 juin 1870, une formule d'offrande qui se terminait ainsi :

« Mon Dieu, que ma destruction chante la plénitude de votre être, mes humiliations, vos grandeurs, mon anéantissement, votre Tout.

« O Dieu amour, mettez vous-même le feu à l'holocauste, que cette flamme sacrée me purifie de tout l'humain, me transforme, me divinise, me perde et m'absorbe en vous.

« O Marie, Mère du Prêtre, Vierge sacerdotale et victime, daignez m'offrir vous-même à la suradorable Trinité, comme vous lui présentâtes au Temple votre unique et cher Fils Jésus. Elevez-

(1) *Op. cit.* p. 61-62

moi pour le sacrifice, comme vous avez élevé et nourri pour l'immolation ce très doux Agneau de Dieu. Soutenez-moi de vos soins maternels dans ma carrière de victime, et de votre tendre compassion sur la voie et au sommet de mon Calvaire. Enfin, immolez-moi, vous-même, à la gloire de notre Dieu, comme vous avez immolé sur l'autel de la Croix votre cher Isaac, le Fils de votre amour et de vos douleurs.

« O Mère, oui, soyez-moi, aujourd'hui et toujours, Prêtre et sacrificateur. Obtenez que je sois une *hostie* véritable, une hostie pure, sainte, agréable aux yeux de Dieu et miséricordieusement acceptée par Lui.

« Mon Dieu, je contemple dans une joie sereine les conséquences de mon sacrifice ; une victime ne s'offre que pour être immolée. J'accepte donc et je bénis d'avance toutes vos dispositions à mon égard. Je m'abandonne avec une filiale sécurité à votre paternelle Providence et je désavoue toutes les oppositions que ma nature pourrait apporter à vos opérations crucifiantes en moi. » (1)

Plus tard, à la fin du mois d'août de l'année 1872, Sœur Marie du Sacré-Cœur, confiait au Confesseur de la Communauté pour être déposée à Paray une supplique où l'on pouvait lire :

« Offrez (2) à notre unique amour, Jésus, mon *unique désir* qui est de lui plaire, de l'aimer, de le voir aimé, de me consumer pour sa gloire, pour hâter l'exaltation de son règne d'Amour sur toute la terre, dans tous les cœurs.

« Que par la Plaie sacrée de son Cœur, le très doux Jésus donne entrée, en ce sanctuaire d'amour, à la famille d'âmes qu'Il s'est choisie de toute éternité pour lui rendre sur la terre, la plus grande gloire que la créature puisse rendre à son Créateur.

« Que cette suave Blessure faite par la lance soit de plus en plus connue, aimée et glorifiée.

« Que par le sang et l'eau qui en ont jailli, il soit fait miséricorde à la terre, à la France, aux âmes du sanctuaire et du cloître qui peuvent en avoir besoin, à moi la première.

« Que le triomphe de la Sainte Eglise soit hâté et payé par cette effusion de suprême amour, sortie du Cœur blessé de l'Agneau.

« Enfin, ma Bienheureuse Sœur, demandez à Jésus que je ne succombe pas à la persistante et intime tentation de désespoir que je porte depuis 34 ans. Je veux, avec le secours de la grâce, continuer à vivre d'abandon, marcher à l'aveugle. Mais si le chemin que je suis devait aboutir à l'abîme, ô ma Sœur, tirez-moi de ce sentier de perdition.

(1) *Op. cit.* p. 72-73.

(2) La supplique est adressée à la sainte Marguerite-Marie.

« Je bénis, je remercie, je glorifie le Cœur de Jésus de toutes les grâces qu'Il vous a faites ; en retour, obtenez-moi une spéciale bénédiction de ce divin Cœur, qu'elle s'étende à tous ceux qui me sont chers ; que tous soient sauvés ; que pas un seul Garde d'honneur ne périsse éternellement, et qu'enfin j'aie le bonheur de vivre et de mourir dans l'acte du pur amour » (1).

L'abandon si généreux de Sœur Marie du Sacré-Cœur dut être particulièrement agréable au Cœur de Jésus et sans doute il contribua à acheter les deux faveurs suivantes qui consolèrent à l'extrême la pieuse fondatrice. (2)

Le 31 mai 1872, le Cardinal Patrizzi signait un décret érigeant la Garde d'honneur à Rome dans l'église paroissiale des SS. Vincent et Anastase, desservie par les RR. PP. Camilliens. Ce décret fut publié huit jours plus tard, le 7 juin.

Le 26 novembre 1878, Léon XIII érigeait la Garde d'honneur en Archiconfrérie pour la France et la Belgique, avec Bourg pour centre.

Il semblait que cette faveur du Saint-Siège consacrait définitivement la victoire. Il fallait encore cependant une nouvelle épreuve qui mettrait en pleine lumière l'action providentielle sur la conduite de l'Œuvre et sa fécondité.

Partout, l'Œuvre s'étendait d'une façon très consolante ; à Bourg, elle allait subir un temps d'arrêt qui aurait pu lui être fatal. Mgr Marchal fut transféré à Bourges et le 20 avril 1880, Mgr Soubiranne lui succédait sur le siège de Belley. Le nouvel évêque était injustement prévenu contre la Visitation de Bourg et la Garde d'honneur. Ces impressions défavorables tombèrent peu à peu et les rapports devinrent de part et d'autre confiants et délicats. Mais Mgr Soubiranne avait formé le projet d'élever sur le plateau de Bel-Air, en dehors de Bourg, une Basilique dédiée au Cœur de Jésus et d'y transférer le centre de la Garde d'honneur afin, disait-il, de sauvegarder l'épanouissement de la vie intérieure et de l'esprit religieux dans le Monastère ». La première pierre du futur sanctuaire fut bénite le 9 octobre 1881 et Mgr Soubiranne, à cette occasion, rendit public son projet. Ce fut un coup très sensible pour Sœur Marie du Sacré-Cœur qui craignait pour l'Œuvre qui lui avait tant coûté. Elle était d'ailleurs, si pleinement abandonnée. « Que va-t-elle devenir cette chère œuvre, écrivait-elle le 14 décembre 1881, à la Révérende Mère Marie de Jésus. Notre Evêque a dit-on, sur son avenir

(1) Op. cit. p. 78.

(2) D'autres consolations, bien précieuses aussi, furent prodiguées à la Garde d'honneur ou à sa vénérée fondatrice : le 25 mars 1872 S. S. le Pape Pie IX recevait et bénissait une délégation de la Garde d'honneur romaine ; le 20 juin 1873, Mademoiselle Deluil-Martiny, prenant l'habit religieux et le nom de Mère Marie de Jésus, fondait les *Filles du Cœur de Jésus* ; puis, l'enrôlement de Mgr Richard. l'installation de la Garde d'honneur dans la chapelle provisoire de Montmartre, etc.,

de vastes projets... Je m'abandonne. Avoir travaillé à la gloire du Cœur de Jésus est mille fois plus de bonheur que n'en méritait ma bassesse. Mais, ni vous, ni moi, n'oublierons ce que nous a valu de pures joies et d'intimes douleurs cette Œuvre du Cœur blessé ! »... « Le repos et la béatitude ne sont-ils pas dans la remise de *tout* aux soins de Notre Seigneur ? J'avoue que je me confie à l'aveugle et pleinement, à la Providence. Que de merveilles n'avons-nous pas vu depuis 19 ans, *pour* et *par* la Garde d'honneur ? S'inquiéter serait blesser l'Amour, n'est-ce pas ? Mon âme après les peines de l'enfer de l'an dernier, est dans une paix profonde, et fort souvent Jésus est si proche. » (1).

En 1882, on établit le *Cadran de la Miséricorde*, destiné à l'inscription des pauvres pécheurs pour la conversion, desquels certaines âmes s'engageaient à faire une heure de garde supplémentaire. Ce cadran eut un immense succès et une grande influence.

Deux années plus tard, le 13 juin 1884, Mgr Soubiranne transférait le Centre canonique de l'Archiconfrérie dans la Chapelle provisoire du Sacré-Cœur. Malgré le zèle des directeurs chargés de l'Œuvre, il était visible que, si la Garde d'honneur s'accroissait au loin, à Bourg elle était frappée de stérilité. Cette situation torturait cruellement la vénérée fondatrice qui en fut gravement atteinte dans sa santé déjà si ébranlée. En mars 1886, elle faillit mourir ; guérie contre toute attente, elle écrivait ces mots : « Je sens bien que la vie ne m'a été rendue que pour travailler à la chère gloire de mon Jésus, à l'extension du règne de son Sacré Cœur. L'aimer, le faire aimer ou mourir. Que ce soit notre devise, n'est-ce pas ? » (2)

La vie lui était rendue, afin qu'elle put jouir du triomphe de l'Archiconfrérie. Son immolation avait été jugée suffisante. » « ...Quand Dieu veut anéantir une âme, Il se sert de tout. Il n'y a qu'à descendre encore plus bas que là où vous relèguent les créatures, et à ce dernier terme de la contradiction, de l'humiliation, de la douleur poignante, on est sûr de rencontrer le doux et immolé Sauveur Jésus, de s'y unir et de le posséder. Et posséder Jésus, n'avoir que Lui seul pour appui, pour ami, c'est assez, car *c'est tout* » (3)

Elle n'allait pas tarder à rencontrer Jésus.

En 1891, le 15 juin, à la demande de Mgr Luçon, nouvel évêque de Belley, SS. le Pape Léon XIII, ramenait à la Visitation le siège canonique de la Garde d'honneur.

(1) op. cit. p. 97

(1) op. cit. p. 107

(3) id.

VI

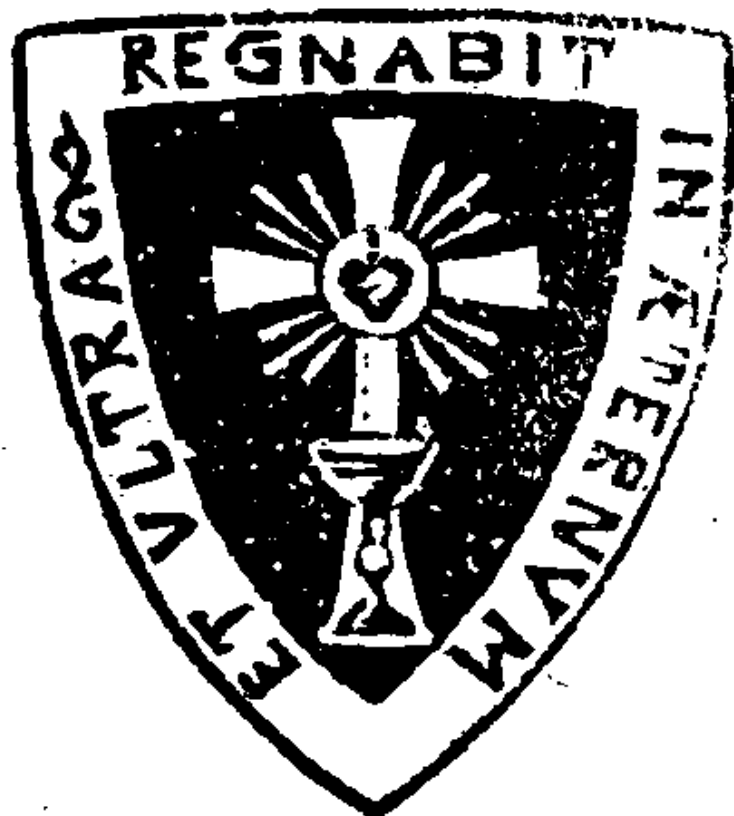
LES DERNIÈRES ANNÉES.

C'était maintenant, pour Sœur Marie du Sacré-Cœur, le moment du repos. Elle continua encore à s'occuper de l'Œuvre, mais ses forces déclinaient sensiblement. Elle reçut quelques grâces qui lui furent d'une grande douceur. En 1898, la Visitation d'Annecy érigea dans son église un centre diocésain de la Garde d'honneur ; puis vint l'élection de l'aide généreuse qui l'avait secondée avec tant de dévouement ; quelques semaines après, le Pape Léon XIII consacrait solennellement le genre humain tout entier au Cœur de Jésus ; enfin le 23 avril 1901, tout l'Ordre contribua par ses lettres, et ses présents, à solenniser le cinquantième anniversaire de sa profession qui fut célébré par une fête bien touchante.

L'Epoux allait bientôt venir chercher l'Epouse. Un incendie l'impressionna beaucoup et la fit s'aliter. Le 3 août 1903, elle mourut doucement dans l'amour et la paix du Cœur de Jésus, laissant une Œuvre solidement établie et le souvenir d'une âme sainte et généreuse, l'une de celles « qui ont le plus travaillé dans le dernier siècle pour la gloire du Sacré-Cœur ».

Le but si élevé de l'Archiconfrérie, et sa parfaite organisation, mais surtout l'abondante bénédiction de Dieu, ont fait de cette Œuvre une des plus florissantes de l'univers. Les Associés sont répandus dans toutes les contrées du monde et procurent ainsi au Cœur adorable de Jésus, jour et nuit, la consolation la plus vraie et la plus dévouée.

Lucien BURON, prêtre.





Toute une Gerbe de Grâces.

S'il est une consolation douce au cœur de l'apôtre, c'est bien celle de gagner des âmes à Jésus, et de les Lui gagner d'une manière définitive, je veux dire par une sainte mort.

Cette grâce des derniers sacrements, Jésus ne la refuse jamais à qui la Lui demande avec la confiance qui le touche et la sainte importunité qui fait une si douce violence à son Cœur. Depuis longtemps déjà j'en fais l'heureuse expérience.

IL FAUT FAIRE LA LESSIVE.

Monsieur C., après une vie de désordre et d'abus de tous genres, revenait à la maison paternelle, donner à sa vieille mère, qui ne cessait de pleurer sur les égarements de son fils, la joie et la peine de soigner le mal incurable que l'intempérance lui avait fait.

J'y fus appelée également pour des soins que la mère ne savait pas donner.

Pendant deux mois, nous unîmes nos prières et nos sacrifices pour le retour à Dieu de ce pauvre prodigue : « *Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous !* », ne cessions-nous de répéter. Mais le malade restait sourd à nos supplications. Un jour que, touché de mes soins, il me disait : « *Ma sœur, vous êtes mon ange ! — Oui, un ange qui a bien peu d'influence sur vous ! Voilà si longtemps que je vous demande de vous mettre en grâce avec le bon Dieu, et vous en êtes toujours au même point. — Oh ! ma sœur, que dites-vous ? un changement énorme s'est fait en moi. Si je reviens à la santé, vous verrez que je me conduirai d'une autre manière.* » Le malheureux se faisait encore illusion ; pourtant ses jours étaient comptés.

Au lendemain d'une nuit extrêmement mauvaise, on fit appeler un prêtre, ami de la famille. Quand il arriva, la crise était passée. Le malade assis près d'une table, fumait une cigarette en lisant son journal : « *Je fus cloué*, me dit le prêtre qui ne s'attendait pas à le trouver ainsi ; *j'acceptai la cigarette qu'il me tendit et nous causâmes... politique.* » La partie était donc perdue encore pour cette fois.

Mais notre confiance restait entière. Le Cœur de Jésus nous donnerait la victoire. La pauvre mère veillait jour et nuit au chevet de son enfant pour que son âme ne lui échappe pas. De mon côté, je redoublais mes supplications, j'offrais mes pas, mes fatigues pour le salut de cette âme, je me faisais plus douce pour la gagner à Jésus.

Une nuit vint, qui devait être la dernière. Nuit terrible ! La pauvre mère craignait à chaque instant de voir mourir son fils sans sacrements. Enfin le jour parut. En toute hâte, un prêtre fut mandé : « *C'est aujourd'hui, dit le malade en le voyant, qu'il faut faire la lessive.* » L'heure de la grâce avait sonné. Il se confessa, fit la S^{te} Communion. « *Que je suis heureux ! que je suis heureux !* » ne cessait-il de répéter. Il dura jusqu'au soir encore. La joie le transfigurait. Il ne paraissait plus souffrir. « *C'est un jour de ciel pour moi* », avouait-il à tous ceux qui venaient le visiter.

Vers six heures, il dit à sa mère : « *Maman, dis-moi une petite prière, pas bien longue, tu sais, je n'ai pas la force. — On sonne l'Angelus, mon fils, je vais réciter 3 Ave Maria à la S^{te} Vierge. — C'est cela !* » La prière achevée, le malade dit encore à sa mère : « *Maman, soulève-moi.* » La mère appuya la tête de son fils sur son épaule. C'était fini. Il venait d'expirer.

MON SERGENT

Ce n'était pas un incroyant, le sergent P. Mais il ne pratiquait pas, même il s'était marié sans sacrements, après avoir arraché un billet de confession à je ne sais quel prêtre et par je ne sais quel moyen... Et il allait mourir, victime lointaine de la grande guerre pendant laquelle il avait respiré les gaz asphyxiants et souffert des privations que l'Allemagne imposait alors à nos prisonniers. Il allait mourir et il ne le croyait pas. « *Je me confesserai et communierai à Pâques, à l'Eglise* », me répondit-il, le jour où je l'exhortai à se mettre en grâce avec Dieu.

Nous étions alors au commencement de décembre. Je ne pensais guère qu'il pût aller jusque-là. Effectivement, le jour de Pâques, il se trouvait à l'église, mais dans un cercueil.

Je réussis du moins, dans une troisième ou quatrième visite à lui faire accepter le scapulaire du Sacré-Cœur qu'il baisa et attacha sur sa poitrine, en ayant soin de le cacher. Et nous ne parlâmes plus de sacrements.

Je perdais beaucoup de temps à l'entendre raconter ses faits d'armes, ses souffrances en Allemagne, etc, etc, auxquels je paraissais extrêmement m'intéresser. « *Du temps perdu pour moi, c'est du temps gagné pour son âme*, me disais-je. » Et je priais intérieurement le Sacré-Cœur de me donner l'occasion de parler de Lui, de faire connaître son amour, sa bonté, son désir de régner sur nous pour nous rendre heureux. Insensiblement l'âme de mon malade se transformait.

Un dimanche, pendant la grand'messe, je me sentis inspirée de lui porter une image du divin Crucifié et de lui parler des souffrances et de l'amour de Jésus pour nous. Quelle ne fut pas mon émotion lorsque, entrant dans la chambre du malade, lui-même m'en parla le premier et me montrant, pendu au mur, un tableau de Jésus en croix : « *Ma Sœur, toute la matinée j'ai pensé à Lui. Il a tant souffert pour nous !* » Et il se mit à pleurer. Je crus le moment favorable pour lui parler encore des sacrements. Je me heurtai de nouveau à un refus. « *Plus tard* », me dit-il simplement.

Un jour, dans le trajet assez long qu'il me fallait faire pour me rendre chez lui, tout en admirant les montagnes dont les crêtes neigeuses tranchaient sur un ciel d'azur et la grande mer qui scintillait au soleil, je priais, marquant chacun de mes pas d'un « *Cœur Sacré de Jésus, que votre Règne arrive !* » et souhaitais de pouvoir faire l'Intronisation chez mon pauvre malade. N'a-t-il pas promis, le divin Cœur de Jésus d'être le refuge assuré pendant la vie et surtout à l'heure de la mort, de tous ceux qui se consacrent à Lui ?

Toute pleine de ce désir, j'entre chez le malade. Il avait épinglé bien ostensiblement le scapulaire du Sacré-Cœur sur sa poitrine et me dit ce bonjour qui en valait bien un autre : « *Il est là, et je ne le cache pas quand mes amis viennent me voir.* » J'étais inondée de joie. Jetant un coup d'œil dans la chambre, je vis sur une commode une petite statuette du Sacré-Cœur. Maintenant, me disais-je, il ne manque plus qu'un prêtre. Je commençai à parler de l'intronisation du Sacré-Cœur et à lire le feuillet du Cérémonial. Le malade écoutait attentivement, quand sa femme vint lui annoncer une visite. C'était un prêtre... La cause du Sacré-Cœur était gagnée. Vite, j'improvisai un petit autel avec la statuette du Sacré-Cœur aperçue tout à l'heure, deux chandeliers, et le prêtre fit l'intronisation. J'étais émue jusqu'aux larmes. Dès lors, j'étais sûre que le malade ne mourrait point sans recevoir les derniers sacrements.

Quelques jours après il eut une crise telle qu'il crut sa dernière heure venue. Lui-même fit appeler un confesseur et demanda la S^{te} Communion. « *Je n'ai jamais vu de pénitent aussi bien disposé* », m'avoua le prêtre profondément ému.

Depuis, l'âme de notre malade se transforma de plus en plus : « *Jésus ! Jésus !* » ne cessait-il de répéter pendant les trois mois qu'il vécut encore, à l'étonnement de tous, car, depuis longtemps déjà, le mourant n'était plus qu'un squelette. Le Sacré-Cœur sans doute prolongeait ses souffrances pour augmenter ses mérites. « *Que faites-vous, lui disais-je, la nuit, pendant vos longues heures d'insomnie ? — Je Le prends dans mes mains, me disait-il, en me montrant la statuette du Sacré-Cœur qui avait servi à l'Intronisation, je L'embrasse, je Lui en dis, Je Lui en dis... puis je finis par m'endormir.* » C'est dans ces admirables dispositions qu'est mort notre sergent, après avoir reçu le S^t Viatique une fois encore, et l'Extrême-Onction.

* * *

JE VEUX ME COUPER LA GORGE

Bien triste était la situation de la pauvre veuve J. L. Atteinte d'une laryngite tuberculeuse, elle se voyait mourir, laissant trois pauvres petits orphelins à la charge d'une vieille mère presque aveugle et d'un père au déclin.

Parfois l'excès de la souffrance physique et morale la jetait dans un cruel désespoir : « *Je vais me jeter par la fenêtre ! Je veux me couper la gorge, si cela continue* », disait-elle. La religion eût adouci des peines si cuisantes. Hélas ! la malheureuse avait abandonné les sacrements depuis de longues années déjà.

Au cours de mes visites, où je m'efforçais par une affectueuse bonté et les secours matériels que réclamaient l'état de la malade et la détresse de sa famille, d'adoucir cette âme ulcérée, j'essayai de lui parler un jour de l'Intronisation et des bénédictions que le Sacré-Cœur apporte aux familles qui se consacrent à Lui, elle parut touchée de mes paroles et nous fixâmes la cérémonie au premier Vendredi du mois suivant. « Mais, lui dis-je, *il ne faudrait pas vous contenter de recevoir le Sacré-Cœur dans votre maison ; vous Lui feriez plaisir et Il vous bénirait bien davantage, si vous Le receviez dans votre cœur.* » Elle accepta, et quelques jours après, le 1^{er} Vendredi du mois, au sortir de la messe de communion de la paroisse, le prêtre, portant le S^t Viatique, traversait une des petites rues de notre ville pour se rendre auprès de la chère malade. Je le suivis, avec deux de nos chanteuses.

Assise dans son lit, la malade, avec de grands yeux où se lisait déjà plus de bonheur que de souffrance, attendait la visite de son Dieu. Elle le reçut avec une joie profonde ; puis, toute la famille étant réunie autour de l'image du Sacré-Cœur, le prêtre lut la formule de l'Intronisation ; nous chantâmes le cantique :

Cœur de Jésus dont la touchante image, etc...

que la malade écouta ravie. Certaines paroles lui convenaient si bien !... Et depuis ce jour jamais aucune plainte ne sortit de ses lèvres. Du reste, ses souffrances paraissaient bien atténuées ; et sa mort fut des plus douces.



GRACE AU SACRÉ-CŒUR, C'EST PLUS FACILE

C'était encore une victime éloignée de la grande guerre, le pauvre M. J. L. Atteint par les gaz asphyxiants, il traînait depuis lors une vie languissante que des soins minutieux réussissaient à prolonger pourtant. Mais enfin le mal faisait son œuvre et l'état du malade devint tout à fait désespéré.

J'allai le voir ; mais comme le danger ne me parut pas imminent, je n'osai pas dans une première visite aborder la question des sacrements. Quelques jours plus tard, le prêtre vint me dire : « *Ma Sœur, je suis allé hier soir chez tel malade, qui est en danger de mort, la famille m'a refusé l'entrée de sa chambre. — Je viens ce matin de faire une nouvelle tentative. Les parents m'ont bien reçu, mais c'est le malade maintenant qui ne veut pas me voir.* »

Immédiatement nous fîmes prier les enfants du patronage qui se trouvaient alors à la maison. J'allai à la chapelle faire « *l'Heure sainte de la confiance* », puis je m'acheminai en continuant à prier, vers la maison du malade.

« *Eh bien ! Monsieur L., lui dis-je en entrant, vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, ma Sœur. — Voulez-vous baiser mon Crucifix, et dire à Jésus que vous acceptez toutes vos souffrances par amour pour Lui et en expiation de vos péchés ? — Bien volontiers ! — Mais, j'y pense, vous aimeriez peut-être qu'un prêtre entende votre confession et vous pardonne au nom du bon Dieu ? — Oui, ma Sœur. — Lequel*

voulez-vous ? — Celui que vous voudrez. » Quelques instants après, le malade se confessait, recevait l'Extrême-Onction. Une heure après, il était mort.

Gloire au Sacré-Cœur que l'on n'invoque jamais en vain !

QUAND IL EST ROI

Qu'il était beau le spectacle offert par la famille G, le soir de l'Intronisation ! Une chambre de malade. Dans un angle, un autel improvisé que dominait la statue du Sacré-Cœur, entourée de fleurs et de lumière. Sur son lit de souffrances, une vénérable aïeule que la mort allait ravir dans deux jours à l'affection des siens.

Elle voulait, avant de les quitter, les confier tous au Cœur de Jésus. Voilà pourquoi ils étaient là : enfants, petits-enfants, plus de trente personnes, à genoux devant l'autel du Sacré-Cœur : les enfants, les premiers ; les parents derrière eux. Et le prêtre, en étole et surplis, lisait, près de l'autel, la formule de la Consécration. La malade, de son lit, dominait cette scène auguste et attendrissante. Les prières s'entrecoupaient de sanglots... La cérémonie achevée, le prêtre dit quelques mots d'édification, et les enfants passèrent à tour de rôle au chevet de leur mère pour recevoir son baiser et sa bénédiction.

Avant de me retirer, j'allai moi-même embrasser la malade : *« Vous êtes bien contente ? »* me dit-elle. — *Oh ! oui*, lui répondis-je, *et je sais Quelqu'un qui est encore plus content que moi.* — *Oui*, me dit-elle en montrant le Sacré-Cœur, *c'est Lui !* » Et des invocations brûlantes jaillissaient de son cœur.

« Cœur sacré de Jésus, que Votre Règne arrive ! Mon Jésus, miséricorde ! » Deux jours après, elle expirait paisiblement ayant confié sa famille et son âme au Cœur de Jésus qu'elle allait contempler dans les cieux.

•••

SAVEZ-VOUS SI VOUS GUÉRIREZ ?

« Mlle, A. M. est bien malade. Elle vous demande ». Du coup j'eus l'intuition que le mal était sérieux et qu'il y aurait là un grand apostolat à remplir.

Mlle A. M., par suite d'infirmités, ne sortait plus de la maison depuis de longues années déjà ; et, quoique pieuse, laissait la communion pascale de peur de voir entrer le bon Dieu dans sa maison. Superstition ou jansénisme ? ?...

Le mal était grave en effet. Des médecins, appelés de tous côtés, déclarèrent tous qu'il n'y avait rien à faire. *« Nous allons commencer ensemble une neuvaine pour votre guérison, n'est-ce pas ? Mademoiselle ? »* C'était la guérison de son âme surtout que je voulais. Et nous priâmes ensemble le Sacré-Cœur, Notre-Dame de Lourdes et St Joseph. Bientôt je m'enhardis et lui parlai des sacrements : *« Je n'en suis pas là, me dit-elle ; Je les recevrai quand je serai guérie. »* Il fallait parler ferme.

« Savez-vous si vous guérirez, lui dis-je ? » Elle plongea son regard dans le mien pour y lire toute ma pensée : « *Je suis donc perdue ?* — Vous êtes gravement malade, ce qui ne veut pas dire pourtant que le cas soit désespéré. Rien n'est impossible à Dieu. Mais il faut vous mettre en grâce avec Lui. Cela ne vous fera pas mourir et vous serez plus tranquille après. » *Eh bien ! faites-moi appeler le Père M.* » La malade se confessa, et fit la S^{te} Communion le lendemain avec beaucoup de ferveur. Le mal progressait. Elle demanda elle-même l'Extrême-Onction, qu'à mon grand regret, des voix autorisées ne jugèrent pas à propos de lui administrer encore.

Je fus priée de passer la nuit auprès de la chère malade. « *Tant mieux, pensai-je, je pourrai appeler le prêtre en temps opportun.* » La nuit fut atroce. Dans les rares moments d'accalmie, la malade priait. Elle chanta même le cantique : *Je mets ma confiance.* J'étais bien émue d'entendre une mourante qui n'avait plus que quelques heures à vivre, dire à la S^{te} Vierge :

« Et quand ma dernière heure,
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort. »

Il était 5 heures du matin. L'Angelus sonnait à la paroisse. Vite j'envoie chercher un prêtre. La malade touchait à sa fin. Il donne l'Extrême-Onction, récite les prières des agonisants, et quand il achevait la dernière oraison, la malade rendait le dernier soupir.



UN AMI DE « REGNABIT »

Il aimait bien *Regnabit*, le cher Augustin P. Cette Revue, que je lui avais fait connaître, charma pour lui bien des heures douloureuses.

Je le revois encore, presque moribond, se dresser sur son séant, quand sa mère lui annonça que le facteur venait d'apporter *Regnabit*. « *Regnabit, oh ! quel bonheur !* » Et un éclair de joie passa dans ses grands yeux. Il ota d'une main fébrile la manchette de la Revue et se mit à lire la première page. Hélas ! il ne put continuer et retomba inerte sur son chevet. Cet effort, cette joie avaient épuisé ses forces défaillantes. « *Ma tante, dit-il quand il se fut un peu remis, vous devriez vous abonner à cette Revue, elle est si belle !* » Pauvre enfant ! jusque dans la mort il essayait de faire de l'apostolat. J'espère qu'il continue à aimer *Regnabit* là-haut, et à demander pour cette belle œuvre les bénédictions du Sacré-Cœur. Je suis heureuse de dire que ce bon jeune homme est mort comme il a vécu, doucement, pieusement, après avoir reçu tous les sacrements. Je redoutais beaucoup de poser la question des sacrements à la pauvre mère que la douleur rendait presque folle. Voilà pourquoi j'avais d'abord parlé de l'Intronisation qui s'était faite quelques semaines auparavant. Le Sacré-Cœur devait faire le reste. Il l'a fait. Grâces lui soient rendues !



IL ÉTAIT TEMPS

Qui dira les angoisses d'une infirmière-apôtre quand elle voit le dernier jour de ses malades approcher, sans qu'elle ait pu obtenir encore leur réconciliation avec le bon Dieu. C'est alors qu'avec le Maître, au jardin des Oliviers, elle trempe ses lèvres au calice de l'agonie...

Tous les jours pourtant, il récitait avec moi le *Pater*, l'*Ave*, les invocations au Sacré-Cœur, à la *St^e Vierge* et à *St Joseph*, mon pauvre M. N. Mais il refusait les sacrements : « *Plus tard, quand je serai guéri* », répondait-il invariablement à toutes mes sollicitations.

Pourtant un soir, il fallut tenter l'assaut suprême : je voyais bien qu'il ne passerait pas la nuit. Je prévins la famille — qui heureusement m'appuya — que j'allais faire venir un prêtre, qu'il n'y avait plus de temps à perdre. Et j'attendis son arrivée pour l'introduire auprès du malade, décidée à ne pas quitter la maison avant que cette âme fût en état de paraître devant Dieu, dussé-je y passer la nuit.

Une heure après, un Père était là. Je l'annonçai au malade. « *Le Père C., vient vous voir, lui dis-je, ne voudriez-vous pas en profiter pour vous confesser ! — Ma Sœur, je ne peux pas, je suis trop fatigué. Demain.* » En effet, le pauvre malheureux étouffait, et ne pouvait articuler deux mots sans un effort extrême. Il me faisait pitié : « *Allons, mon ami, il faut profiter de la grâce et vous confesser ce soir. Le bon Dieu vous aidera. Essayez !* » Je fis signe aux personnes présentes de se retirer et nous laissâmes le malade seul avec le prêtre.

Alors je tombai à genoux dans une pièce voisine où se trouvaient quelques personnes dont je connaissais l'ardente piété. Et nous nous mîmes à prier de tout notre cœur Celui et Celle qu'on n'invoque jamais en vain : le Sacré-Cœur et Marie, et notre bon Père *St Joseph*, le Patron des mourants.

Une demi-heure après, le prêtre sortait : « *Mon Père, est-ce fait ?* » — « *Oui, ma Sœur, et un prêtre de la paroisse apportera le *St Viatique* au malade demain matin.* » Demain matin, ce sera bien trop tard, me disais-je, il n'y arrivera pas ; mais je n'osai pas insister. J'étais tout de même bien contente de ce qui était fait, et je regagnai le couvent en bénissant Dieu.

Le lendemain matin, j'appris que mon cher malade était mort ; que lui-même, à l'aube, avait demandé et reçu la *St^e Communion*, après avoir prié toute la nuit et encouragé sa famille à la séparation momentanée, en attendant le doux revoir au ciel.

DEPUIS CINQUANTE ANS

Monsieur S. était un chrétien convaincu. Et pourtant il ne s'était pas approché des sacrements depuis 50 ans. J'avais déjà eu, il y a deux ans, l'occasion de le soigner. Nous avions causé religion ensemble ; je n'avais pas osé pourtant aborder la question des sacrements ; du reste le péril était conjuré et le malade guéri.

Mais quand on vint me dire il y a quelque temps : « *M. S. a une*

congestion pulmonaire ; pourriez-vous aller le voir ? » je compris aussitôt la gravité de la situation. Une congestion pulmonaire ne pardonne guère à cet âge.

Je ne m'étais pas trompée. Le mal était mortel. Mais comme le péril n'était pas encore imminent, ce ne fut ni dans une première, ni dans une seconde visite que je parlai des sacrements. Je me contentai seulement de soigner le malade de mon mieux, et de me faire très douce, très compatissante. Je lui donnai le scapulaire du Sacré-Cœur qu'il accepta et baisa pieusement. Et nous commençâmes une neuvaine au Sacré-Cœur ensemble, comme j'ai pris l'habitude de le faire maintenant avec tous mes malades, quels qu'ils soient. Aucun n'a jamais refusé cette pratique, et quand il se souvient de son *Pater* et de son *Ave*, il les récite avec une satisfaction visible.

A ma troisième visite, je fus surprise des progrès du mal. « *Envoyez vite chercher un prêtre* », dis-je à une voisine qui se trouvait là. — « *Mais le malade n'est pas prévenu, me dit-elle, comment le recevra-t-il ? — C'est mon affaire, lui dis-je, courez vite.* »

Pendant ce temps, j'allais avertir Madame S., alitée et très malade elle-même, que son mari était en danger et qu'il serait urgent de lui faire administrer les sacrements : « *Oh ! oui, faites-le, si vous le pouvez, me dit-elle, et dites-lui que je veux me confesser aussi et faire la S^{te} Communion.* » Peut-être y avait-il aussi longtemps que Madame S., n'avait pas reçu le bon Dieu que son mari ! L'affaire allait donc au mieux.

Je me rendis ensuite auprès du moribond, et, après une invocation intérieure au Cœur de Jésus : « *Monsieur S., lui dis-je, votre femme désire se confesser et faire la S^{te} Communion, ne voudriez-vous pas en faire autant ? Le prêtre va venir tout à l'heure.* » — *Mais oui, me dit-il simplement.* » Il se confessa en effet, fit la S^{te} Communion le lendemain et dans la journée il me disait : « *Je suis bien content, ma Sœur. Pensez, il y avait cinquante ans que je n'avais pas reçu le bon Dieu ; depuis un pèlerinage que j'avais fait à Jérusalem.* » — « *Et le bon Dieu est bien content de vous,* lui répondis-je. *Vous avez mis tout le ciel en joie aujourd'hui.* »

Le soir le bon vieillard expirait paisiblement, pendant que le prêtre lui faisait la recommandation de l'âme.

* * *

POUR SA FETE

Voilà bien dix jours que M. S., crachait le sang à pleine bouche et qu'il n'avalait même pas une goutte d'eau. Cet état ne pouvait durer longtemps. Il fallait bien munir le malade de son passe-port pour l'éternité.

Une première tentative échoua ; une deuxième aussi ; une troisième eut un commencement de succès : le malade fit un commencement de confession au prêtre dont il avait accepté la visite.

Et il se croyait quitte. « *La foi au Christ suffit, me dit-il ; je crois en Lui, je crois à sa parole ; je crois à l'amour extrême de Dieu pour nous. Il nous a donné son Fils unique, que pourrait-il nous refuser ? Jésus*

est l'intermédiaire entre Lui et nous. Par Lui, nous arriverons au Père. Vous voyez bien, ma Sœur, que je connais ma religion. » — « Ce que vous me dites est très beau, et très vrai. Mais vous savez aussi que Notre-Seigneur a dit dans son Evangile : « Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux ; mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père céleste. » — « Or, la volonté de Dieu, exprimée par les commandements de l'Eglise, à laquelle Il a donné le pouvoir de parler en son nom est que nous recevions notre Dieu au moins à Pâques humblement. Et voilà des années, je suis sûre, que vous ne l'avez pas reçu ; depuis votre Première Communion peut-être. » Il se tut quelques instants. « Ma Sœur, vous êtes sage, me dit-il. » « Mon ami, il ne s'agit pas de compliments. Il faut faire votre devoir et répondre à l'appel du bon Dieu,, Après demain, nous célébrons la fête du Sacré-Cœur. C'est la fête de l'amour de Dieu pour nous. Ne voulez-vous pas ce jour-là Lui donner la grande joie de venir habiter en vous ? » Pas de réponse ; mais je voyais bien que la partie allait être gagnée. « Voulez-vous que je fasse venir le Père N. qui a déjà entendu une partie de votre confession, ou le Père C., qui, vous le savez, venait chaque année au temps de Pâques, confesser votre vieux père infirme ? — Eh bien faites venir le Père C. » Ainsi fut fait. Le 19 juin, le Cœur de Jésus eut la joie d'entrer dans ce cœur resté si longtemps fermé aux sollicitations de sa grâce. Depuis une légère amélioration s'est produite dans l'état du malade.



IL COURT AUJOURD'HUI

Le jeune P. était gravement malade d'une péritonite, et à chaque instant le cœur menaçait de céder.

L'enfant n'avait pas encore fait sa première Communion. Il avait neuf ans. Je priai le Père C. d'aller le voir. Il le trouva si mal en effet qu'il n'hésita pas à le confesser, et le lendemain, de grand matin l'enfant devait faire sa première et dernière communion.

Je le préparai autant que possible à la venue du petit Jésus, lui parlai de son amour, lui montrai l'image de son Sacré-Cœur que je fixai sur son pauvre petit cœur si malade, à lui. Le lendemain, il fit donc sa première Communion. Il était bien content ; mais les souffrances physiques restaient cruelles et lui arrachaient des cris de douleur. Dans l'après-midi la fin paraissait imminente. Je fis prier le Père C. de venir lui administrer l'Extrême-Onction. Une heure après la réception de ce sacrement, remède efficace pour le corps et pour l'âme, le cher petit se trouva beaucoup mieux. Il est tout à fait guéri aujourd'hui et n'est pas le moins ardent à jouer des pieds et des mains pendant les récréations.

Je l'ai abonné à « Jésus et les Petits » pour lui faire connaître mieux encore le Cœur du bon Jésus qui l'a guéri.



LE CORPS ET L'ÂME

Prise d'une hémorragie abondante en lavant son linge à la rivière, la pauvre C, avait dû être ramenée mourante à sa maison. Des soins intelligents réussirent momentanément à enrayer le mal. Mais bientôt les hémorragies recommencèrent de plus belle, et on vint me dire que la pauvre malade était sur le point de mourir.

Je la trouvai en effet le regard vitré, ne parlant presque plus. J'essayai de lui faire dire quelques invocations ; j'épinglai le Sacré-Cœur sur sa poitrine. « *Il faut, dis-je à son mari, faire appeler le prêtre immédiatement ; vous ne voulez pas que votre femme meure sans confession, ni communion ? — Mais, me dit-il, elle ne peut pas communier ; nous ne sommes pas mariés à l'église. — Comment, vous êtes père de cinq enfants, et vous n'avez pas encore régularisé devant Dieu votre situation ? — Mais, ma Sœur, nous étions bien disposés à le faire ; seulement, nous attendions... — Il n'y a plus à attendre ; je m'en vais de ce pas prévenir M. le Curé.* »

J'étais à peine arrivée à la cure que le frère de la malade vint nous dire : « *Venez vite, ma sœur meurt.* » Le vicaire partit immédiatement, maria la malade, la confessa, lui donna l'Extrême-Onction. Une légère amélioration se produisit ; la malade put communier le lendemain matin. Le mieux s'accrut à tel point que la malade put se rendre à l'hôpital de la ville voisine pour y subir l'opération que nécessitait son état. Et maintenant elle va aussi bien que possible.

Gloire au Sacré-Cœur qui guérit les corps et les âmes !

INTENTIONS RECOMMANDÉES

Quatre œuvres toutes à la gloire du Sacré Cœur. — Plusieurs vocations. — Un jeune homme. — La concorde dans une famille. — Deux familles recommandent au Sacré Cœur leurs affaires temporelles. — Des vocations pour une famille religieuse.

NEUVAINES DE CONFIANCE

O Jésus, à votre Cœur je confie... (*telle âme... telle intention.. telle peine... telle affaire.*)

Regardez...

Puis faites ce que votre Cœur vous dira... Laissez agir votre Cœur... O Jésus, je compte sur Vous, je me fie en Vous, j'abandonne à Vous, je suis sûr de Vous...

(*Indulgence de 300 jours pour chacun des jours de la neuvaine. A la fin de la neuvaine, indulgence plénière.*)

ABONNEZ UN MISSIONNAIRE

Abonnés par :

Mme Quilichini de

Piétri :

M. le Supérieur du Séminaire de Macao.

Anonyme :

Mgr Chapuis Evêque de Kumbakonam.

M. Destombes :

R. Père Casuscelli-Hanchung Fu.

R. Père John. Gabarini-Wei-hœi-fou.

Rev. Père Goepp-Bailundo.

Rév. Père Grange. Entebbe.

Mère Marg. Marie : Séminaire J. d'Arc. Ouidah.

Mlle Maurin :

Sr Jean Berchmans.

Mme Suttor :

Mgr l'Evêque de Loango.

Sr. Marg. Marie :

Rév. Père Veyret. Sillalai. Pandateruppu.

Mme Bonnafoux :

Rév. Père Chabanon. Hué.

M. Maux :

Rév. Père Charles. Barwani.

Grand Séminaire de Pékin.

Rév. P. Supérieur. Mission de Beni.

Mme Chauveau :

R. Père Maunier. Cua Tung.

Mme Charousset :

Mgr le Vicaire apostolique de Kouy-Yang-fou.

Mlle Trouslard :

R. P. Lucien Soulier à Ambatondrazaka.

Mme Champion :

R. P. Gaston à Meknès.

Mère Marg. Marie :

Mgr Steinmetz à Ouida.

Mgr. le Vicaire Apostolique de Hué.

Mgr. le Vicaire Apostolique de Binh-Dinh.

Mlle Pagès :

Mgr. l'Evêque de la Serena.

Mgr. le Vicaire Apostolique des Stanley Falls.

R. P. Horbers. Mission de Kilungu.

R. P. Supérieur. Mission de Nsesse.

R. P. Clément. Pékin.

R. P. Buck. Ning Pô.

Mgr. le Vicaire Apostolique. Levuka.

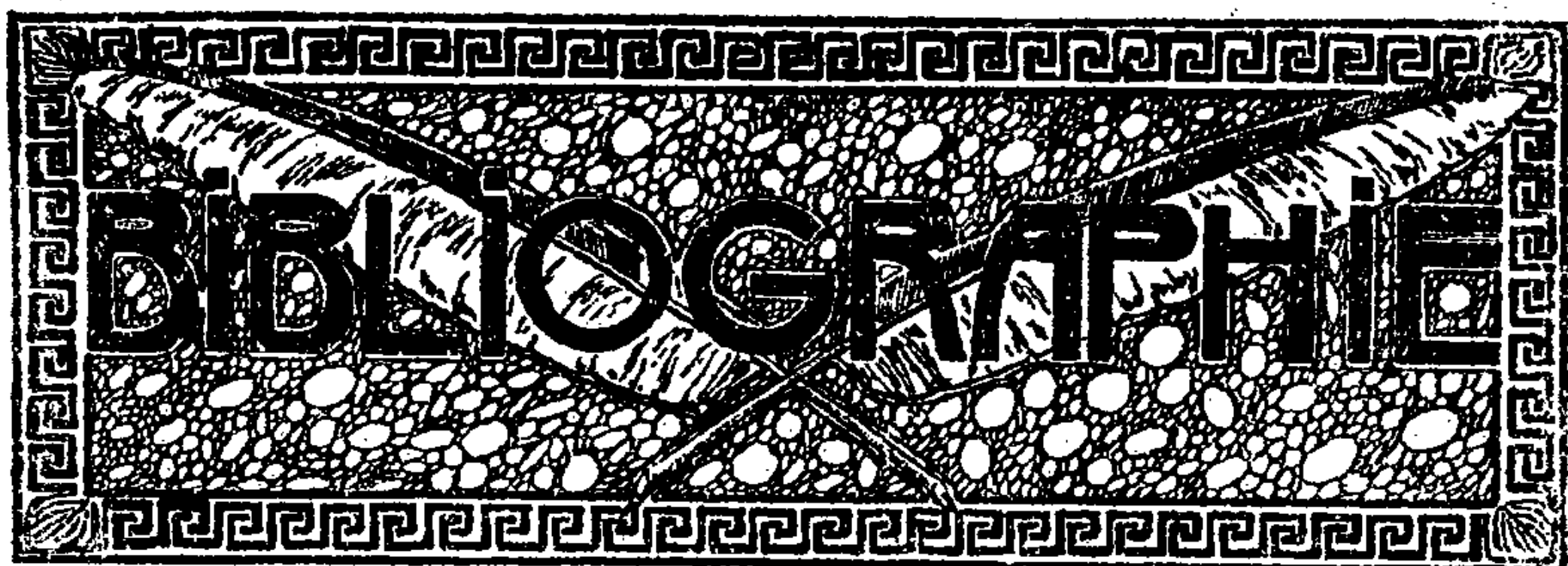
Mme Jaubertie :

R. Père Lebeau. Iles Gilbert.

M. d'Estreux de

Beaugrenier :

R. Père Vavassori. Heng-Chow.



BIBLIOGRAPHIE DU SACRÉ-CŒUR

L. GARRIGUET. *Eucharistie et Sacré-Cœur*. Paris, Téqui, 1925.
Un vol. in-8° de 335 pages. Prix : 12 francs.

Partant de ce fait incontestable que c'est la dévotion du Sacré-Cœur qui a contribué plus que tout au merveilleux développement du culte eucharistique durant les deux derniers siècles, l'éminent auteur réalise entre ces deux points de doctrine et de vie catholique un de ces rapprochements d'où doit jaillir la lumière théologique : « Lorsque la raison, éclairée par la foi, dit le concile du Vatican, cherche avec soin, piété et modération — et ce sont là les caractères les plus saillants des études de M. Garriguet — elle acquiert quelque intelligence très fructueuse des mystères... par la liaison des mystères entre eux. »

C'est d'autant plus à espérer dans le cas, que la piété contemporaine a déjà suscité bien des aperçus nouveaux et vivifiants au sujet du Cœur eucharistique de Jésus, et que les Congrès eucharistiques ont donné lieu à des études pénétrantes sur ce point de jonction des deux mystères : la personne de Jésus infiniment aimant. « Ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'au bout. » (St-Jean, xiii, 1). Et un instant après, l'Eucharistie était instituée et Jean reposait sur le Cœur du Maître. Comment, après cela, l'apôtre de l'amour aurait-il pu omettre de rapprocher le sacrement d'amour de la source créée de l'amour en Jésus?

Le discret Sulpicien évite d'ailleurs de signaler ces origines premières et, d'une façon générale, passe rapidement en revue en moins de 40 pages les affinités des deux cultes : elles ressortent d'elle-mêmes de l'étude magistrale sur l'Eucharistie, qui prend les deux tiers de l'ouvrage (p. 2 à 222), menée conformément à la tradition patristique du sacrifice au sacrement et aux diverses dévotions qui s'adressent à la présence réelle. Il y a des pages substantielles, et parfois neuves, sur la pratique eucharistique dans l'Eglise — occidentale et orientale — au Moyen-Age.

Pour la dévotion au Cœur sacré de Jésus, c'est le même enseignement, documenté et pondéré, que l'auteur a donné tout au long dans un autre ouvrage analysé dans le premier numéro de *Regnabit*, p. 53. Il met en un nouveau relief les affirmations — qu'il faut bien saisir — du P. Croiset, S. J. « Ce qu'on prétend, c'est de faire voir qu'on ne prend ici le mot de cœur que dans le sens figuré, et que ce n'est que l'amour immense que Jésus-Christ nous porte qui est l'objet principal

de cette dévotion. Or cet amour étant tout spirituel, il a fallu trouver un symbole ; et quel symbole plus propre de l'amour que le cœur ? »

R. P. CROSNIER, O. M. I. *Pourquoi le Cœur de Jésus désire la Sainte Communion*. Paris, Téqui, et au Secrétariat du Sacré-Cœur, Paray-le-Monial, 1925. Un vol. in-12 de 64 pages. Prix : 2 francs.

Ouvrage de dimensions plus modestes que le précédent, mais y faisant une suite admirable, pour qui considère d'un point de vue élevé la distribution de l'enseignement dans la sainte Eglise. C'est l'apôtre prenant acte des données du théologie¹, et expliquant aux fidèles en trois sermons les motifs pour lesquels Notre-Seigneur demandait à Marguerite-Marie la communion du premier vendredi : « Je répandrai avec abondance les influences du divin amour sur ceux qui Lui rendront cet honneur. » Ce mot dit peut-être plus que réparation.

ABBÉ L. DEYRIEUX. — *Les vertus du Sacré-Cœur de Jésus, d'après l'Evangile*. Avignon, Aubanel. Prix : 5 francs.

Le Cœur de Jésus est l'abîme de toutes les vertus, est-il dit dans les Litanies du Sacré-Cœur. Étudier Notre-Seigneur dans l'Évangile, regarder comment il a parlé, comment il a agi, pour proposer ensuite ses exemples à notre imitation, tel est le but que s'est proposé l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

I. — ENSEIGNEMENT ASCÉTIQUE & THÉOLOGIQUE

P. POURRAT. *La spiritualité chrétienne. Tome III. Les temps modernes. 1^{ère} Partie : de la Renaissance au Jansénisme*. Paris, Lecoffre, 1925. Un vol in-12 de 604 pages. Prix : 16 francs.

L'étude du distingué supérieur du Séminaire de Lyon s'élargit tout naturellement à mesure qu'elle arrive à des temps plus rapprochés et mieux étudiés. Il utilise pour caractériser cette époque le vocabulaire de M. Bremond et parle de l'humanisme dévot. Mais il remonte plus haut : jusqu'à l'humanisme chrétien et au quiétisme luthérien, pour insister surtout sur la magnifique école espagnole : jésuites, franciscains, dominicains, avec la déroute prématurée des mystiques espagnols remis en forme par sainte Térèse et saint Jean de la Croix dont les doctrines sont à juste titre, exposées amplement, ainsi que celles de Louis du Pont et d'Alvarez de Paz. La seconde partie du volume est donnée à l'école salésienne, et à celle que Bremond a appelée l'école française. Elle se termine par un chapitre sur saint Eudes et le culte public du Sacré-Cœur, où M. Pourrat suit les données et les conclusions du P. Lebrun.

Il semble que c'est assez dire l'intérêt qu'il y a pour tous à parcourir ces chapitres denses et clairement disposés, et à relire à loisir les pages sur lesquelles on veut avoir des précisions et des références bien choisies.

E. THIRIET, O. M. I. *Notre-Dame de Benoitte-Vaux*, Paris, Téqui, 1925. In-12 de 224 pages. Prix : 7 francs.

C'est l'histoire, lyrique mais documentée et théologique, d'un

pèlerinage lorrain à sa Sainte Vierge, histoire poursuivie jusqu'à ces dernières années de guerre et de pèlerinage recommençant et de miracles nouveaux.

ABBÉ P. TORRY, vicaire à St-Germain-en-Laye. *Le Sacrement des malades*. Avignon, Aubanel et chez l'auteur.

Mon vieux professeur de théologie ne manquait jamais de dire qu'on ferait bien de remplacer, dans les sermons, le nom de « sacrement des mourants », par cet autre moins effrayant et plus juste de « sacrement des malades ». Un autre prêtre de grande expérience souhaitait d'avoir un petit catéchisme de l'extrême-onction, si nécessaire à répandre dans les familles même chrétiennes. Ce livret existe maintenant et M. Torry lui a donné tout l'attrait désirable, tant pour la présentation que pour la doctrine présentée, histoire et liturgie d'un sacrement qui a sauvé tant d'âmes assises à l'ombre de la mort.

E. JOMBARD. *Le mariage*. Paris, Téqui, 1925. Prix : 3 francs.
Rappel de quelques notions canoniques et morales.

MME JULIETTE ADAM. *Rome au Jubilé*. Paris, de Gigord, 1925.

Œuvre d'artiste et œuvre d'apôtre : ce petit livre nous montre sous un jour très attachant l'âme de Mme Juliette Adam, cette femme au grand cœur, qui après une vie consacrée au culte de la France, veut attirer le monde vers Rome, vers le pardon du Jubilé et vers le ciel...

R. P. EHRARD. — *Le monde trompé ou erreurs modernes*. Avignon Aubanel. Prix : 8 francs.

Sous ce titre, c'est une sorte de Somme que le P. Ehrard entend nous donner. Il examine successivement dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel toutes les erreurs qui ont surgi, et il les réfute dans un langage aussi clair et simple que concis, plaçant ainsi le remède à côté du mal.

Dieu et ses infinies perfections d'après la Sainte Ecriture, les Docteurs de l'Eglise et les Saints. Avignon, Aubanel, Prix : 10 francs.

Ce livre n'est point une étude raisonnée, approfondie des perfections divines, comme serait par exemple, le livre de Lessius ; c'est seulement, peut-on dire, un recueil de textes où l'auteur anonyme, après avoir cité nombre de passages des Divines Ecritures, les glose, les commente au moyen des écrits des Pères et des Saints. Ce volume peut assurément rendre de grands services.

L. ROUZIC. *En vacances*. Paris, Téqui, 1925. Petit in-16 de 354 pages. Prix : 5 francs.

C'est un ennui d'arriver trop tard, juste au début de l'année scolaire, pour recommander un livre si savoureux sur... les vacances. Que les parents l'achètent et le lisent, en attendant de le passer à leurs grands fils, au lendemain des examens : ils y apprendront comment ils doivent profiter de ce saint temps pour le repos et le progrès de leurs âmes.

II. — BIOGRAPHIES

E. RENARD. *Le cardinal Mathieu. 1839-1908*. Paris, de Gigord, 1925. In-8 de 604 pages

On s'attend, en retrouvant Mgr Mathieu, à rencontrer quelques originalités. On ne sera pas déçu en lisant l'ouvrage de M. Renard, héritier des papiers du cardinal qu'il a connu à Rome ; il a su montrer la beauté profonde d'une vie mêlée de bien des travers. Du même coup, il a su faire de son livre l'histoire de la Passion de l'Eglise de France durant la persécution d'avant-guerre.

ALLEN SINCLAIR WILL. *Vie du cardinal Gibbons*, archevêque de Baltimore. Traduction de M. l'abbé Lugan. Paris, Téqui, 1925. In-8 de 364 pages. Prix : 15 francs.

Magnifique ouvrage qui nous renseigne sur le grand chef de l'Eglise américaine au moment le plus triomphal de son expansion : figure attachante d'un évêque extrêmement conciliant en toutes choses, mais énergique dans la poursuite de ses desseins apostoliques, par des procédés neufs et tout modernes ; en somme cette vie, sauf certains traits personnels ou nationaux qu'on ne peut songer à copier, serait à méditer par nos hommes d'Eglise.

SAC, DOTT. PIETRO BERGAMASCHI. — *Vita della serva di Dio Donna Maria Cecilia Baij*. — Viterbo, Agnesotti 1925. Vol II.

Avec ce volume se clôt la vie, ou plutôt l'autobiographie d'une Abbessse bénédictine demeurée longtemps inconnue, et dont le nom sera peut-être bientôt célèbre dans l'histoire de la mystique. Outre les lettres qui font à elles seules la trame presque entière du récit, ce volume contient encore un Commentaire du *Cantique des Cantiques* ; « le Verbe de Dieu et la nature humaine qu'il a revêtue », tel est le sujet expliqué par la servante de Dieu. C'est en quelque sorte le quatrième ouvrage de Donna Maria Cecilia, qui voit le jour ; les précédents ont eu un grand succès ; celui-ci n'en mérite pas un moins grand ; il l'aura, nous osons l'espérer.

Une âme d'enfant. Guy de Fontgalland (1913-1925). Paris, Bonne Presse, 5, rue Bayard.

« De la bouche des enfants vous recueillerez une louange parfaite. » N'est-ce pas une des fins que s'est proposées le Cœur de Jésus en appelant, par la voix de Pie X, les chers petits à la Table Sainte. Voici une âme d'enfant qui naguère aurait reçu son Dieu une ou deux fois tout au plus, et qui n'aurait pas connu sans doute ces sublimités du sacrifice auxquelles elle s'est élevée à partir du jour de sa première communion à sept ans, jusqu'à sa mort précoce, entrevue dès sa première rencontre avec Jésus-Hostie, acceptée dès lors, attendue et embrassée dans le baiser du Seigneur à l'âge de onze ans : « Tu câlineras mon petit frère pour deux », disait-il à sa mère, qui a laissé transparaître dans ce petit livre quelques-unes des splendeurs de nature et de grâce qu'elle avait entrevues.

III. — VARIÉTÉS

A. BROU. *Le dix-huitième siècle littéraire. L'Encyclopédie. Voltaire*. Paris, Téqui, 1925. In-12 de 432 pages. Prix : 7 frs 50.

C'est une revue complète et point ennuyeuse de tous les encyclopédistes et de sa Majesté Voltaire, revue preste et malicieuse, citant ses auteurs et réfutant les insuffisances de ces suffisants, du point de vue catholique.

VINCENT LE GOVEC. *Quand la Vendée résista !...* Paris, Téqui, 1925. In-12 de 316 pages. Prix : 7 frs 50.

C'est un roman comme le porte le sous-titre ; mais les épisodes héroïques ou les églogues abondent tellement dans nos annales vendéennes de 93 que V. Le Govec a pu suivre le sentier qu'il s'était tracé sans quitter les traces de Cathelineau et de Bonchamp.

DÉPOSÉS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Albert Bessières, S. J. — *La mère Thérèse Couderc fondatrice de la société de N.-D. de la retraite au Cénacle* — Librairie Eucharistique Woitrin, 4-5, rue Mathieu, Namur, Belgique.

LA QUESTION DES LIEUX SAINTS Paris, Gabalda, rue Bonaparte, 90. Prix : 1 fr. 50 ; franco : 2 francs.

Alb. Van Biervliet, C. SS. R. — *La liturgie dans la piété alphon-sienne* — Librairie Saint-Alphonse, Esschen, Belgique. — Prix : 1 fr 50.

Louis Sempé, S. J. — *Le clergé séculier et l'état religieux* (discussion sous forme de dialogue). — Apostolat de la prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse. — Prix : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 65.

Octave de Prières pour l'unité de l'Église.

Conçu sous la forme d'un mois de Marie il contient un choix très varié de lectures et d'exemples qui captiveront l'attention de tous, même des plus humbles, — chacun y puisera instruction, édification et réconfort — Magasin de L'UNION FRATERNELLE, 15, avenue Gambetta — Albi (Tarn) — ou à l'auteur : M. l'abbé Albert MATHIEU aumônier de l'Ecole de la Tour à Carmaux (Tarn) — Prix : l'unité : 1 fr 25 franco : 1 fr. 60 — Etranger : 1 fr. 65.

Le poète Louis Le CARDONNEL, (Lauréat de l'Académie française), par PIERRE P.-J. RICHARD. — Belle impression de luxe, in-8 coquille. Prix : l'exemplaire sur velin blanc 4 fr. 50, franco : 4 fr. 65. L'exemplaire sur vergé teinté baroque, numéroté de 1 à 250 : 7 fr. 50 ; franco recommandé : 8 francs. — AUBANEL Fils Aîné, Éditeur 15, Place des Études, Avignon.

Histoire merveilleuse du vrai Portrait traditionnel de Jésus-Christ donné par Notre-Seigneur Lui-même à Abgar, roi d'Edesse, illustrée de trois images achéropites, par l'ABBÉ FRANÇOIS TALON, missionnaire diocésain à Notre-Dame de Myans, Savoie. — Chez Perrin, Chambéry.

HENRY REVERDY. — *Une enquête sur les réformes urgentes.* — Paris, 5, rue Bayard. — Prix : 4 francs.

La Liturgie romaine. Liturgie primitive et Grand Hallel. — Liturgie romaine grecque. — Liturgie romano-africaine. — Liturgie romaine latine, par le R. P. J.-B. Thibaut, des Augustins de l'Assomption. — Un vol. in 8° de 128 pages. Prix : 5 francs ; port 0 fr. 45. Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, 8°. (C. C. 1668 Paris.)

Le Sang des Prêtres, par HENRI BORDEAUX. — Un vol. oblong de 80 pages. Prix : 2 francs ; port 0 fr. 15. Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, 8°. (C. C. 1668 Paris.)

Sa Majesté la Mode ! par PIERRE L'ERMITE. — Tract, série B. La douzaine, 0 fr. 50 ; port, 0 fr. 15. Le cent, 3 fr. 50 ; port, 0 fr. 60. Les cinq cents, 15 frs ; port, 3 kilos. Le mille, 29 francs ; port, 3 kilos. Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris. 8°. (C. C. 1668 Paris.)

Une vierge française : EMILIE DE VIALAR, fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, par le chanoine LOUIS PICARD. Préface de Mgr LAVALLEE. — In-8° de 344 pages. Prix : 7 francs ; port, 0 fr. 75. Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, 8°. (C. C. 1668) Paris.

Le saint Rosaire, nouveau directoire canonique de la Confrérie, par le R. P. VINCENT MERCIER, O. P. — In-32 de 104 pages. Prix : 1 fr. 50 ; port 0 fr. 15. Bonne presse, 5, rue Bayard, Paris, 8°. (C. C. 1668 Paris).

Le servant de la messe basse, par C. A. (Éditions du « Sanctuaire »). — 112 pages. Prix : 2 francs ; port, 0 fr. 15. Bonne Presse, 5, rue Bayard Paris, 8°. (C. C. 1668 Paris).

Ni l'un ni l'autre, par MGR BENSON. — Roman Bijou, 240 pages. Prix : 2 francs ; port 0 fr. 30. Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8°. (C. C. 1668 Paris).

Apologétique, par le chanoine EUG. DUPLESSY. — I : *Démonstration de la révélation* ; II : *Démonstration de la religion chrétienne* ; III : *Démonstration du catholicisme*. Trois vol. de 400 pages environ. Chacun, 7 francs ; port, 0 fr. 45. — Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, 8°. (C. C. 1668 Paris).

Ma Mère par JOS SCHRIJVERS, C. SS. R. — Librairie Saint-Alphonse, Esschen. — Prix : 3 francs ; franco : Belgique, 3 fr. 25 ; Étranger, 3 fr. 60.

Le Boerenbond belge. Ligue des paysans de Belgique. — Notice explicative par le chanoine LUYTGAERANS, secrétaire général. — Publication de Boerenbond belge

Les Géants de la Vendée, drame historique à grand spectacle en cinq actes, par B. CLENET. — Imprimerie S. Pacteau 43, rue Georges Clémenceau, Luçon, Vendée.

R. P. NICOLAUS, Cad. S. Aug. — *De matrimonio et Causis matrimonialibus*. Tractatus canonico-moralis juxta codicem juris canonici — Ex officina Libraria Marietti — Taurini — Romæ.

SAC. JOSEPH LATINI. — *Juris criminalis philosophici summa lineamenta* ad usum scholarum facultatis juridicae Pontifici Seminarii Romani — Ex officina Libraria Marietti — Taurini-Romæ.

L'Idéal de Saint François d'Assise, par le P. HILARIN, de Lucerne, des FF. Mineurs Capucins, docteur en théologie et lecteur émérite. Traduit de l'allemand par le P. EUSÈBE de Bar-le-Duc, ex-provincial du même ordre. — Deux très beaux volumes — Librairie St-François d'Assise, 4, rue Cassette, Paris VI. — Prix : 18 francs.